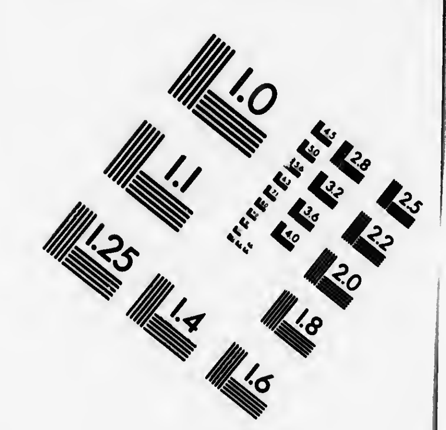
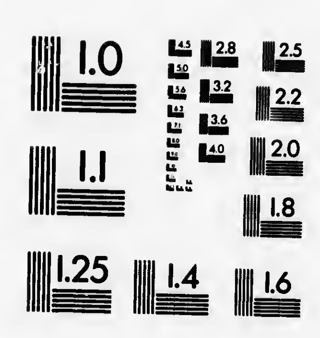
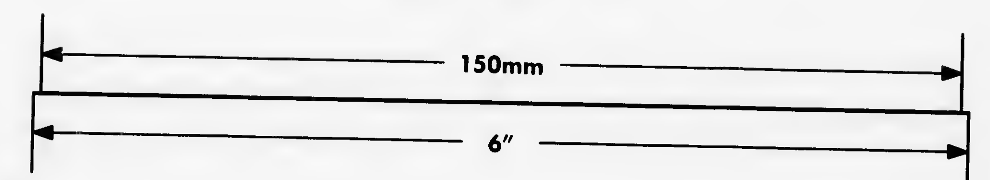
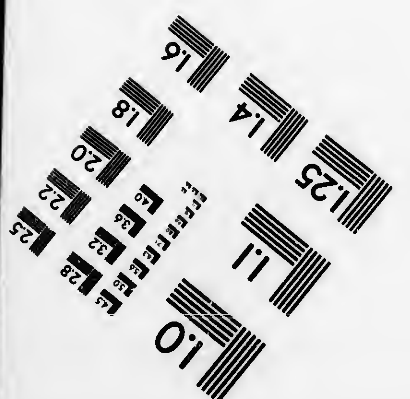
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

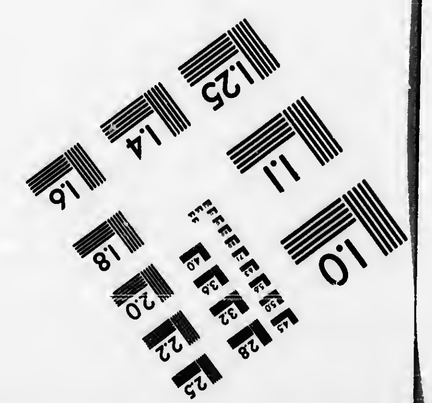








APPLIED IMAGE . Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989



Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

The copy filmed here has been reproduce[d] to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best qu[ality] possible considering the condition and leg[ibility] of the original copy and in keeping with th[e] filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are beginning with the front cover and ending the last page with a printed or illustrated i[mpres]sion, or the back cover when appropriate. other original copies are filmed beginning first page with a printed or illustrated imp[res]sion, and ending on the last page with a p[rinted] or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfich[e] shall contain the symbol —► (meaning "C[ON]TINUED"), or the symbol ▼ (meaning "EN[D]"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed a[t] different reduction ratios. Those too large entirely included in one exposure are filme[d] beginning in the upper left hand corner, le[ft to] right and top to bottom, as many frames a[s] required. The following diagrams illustrate method:

1	2

1
4

ibliographiques

rofilmé le meilleur exemplaire qu'il
e de se procurer. Les détails de cet
sont peut-être uniques du point de vue
, qui peuvent modifier une image
qui peuvent exiger une modification
normale de filmage sont indiqués

pages/
ouleur

aged/
ommagées

ored and/or laminated/
urées et/ou pelliculées

loured, stained or foxed/
lorées, tachetées ou piquées

ched/
chées

gh/
ce

print varies/
gale de l'impression

s pagination/
continue

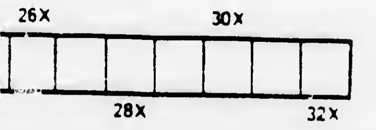
dex(es)/
un (des) index

ader taken from:/
l'en-tête provient:

of issue/
e de la livraison

issue/
part de la livraison

(périodiques) de la livraison



1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

LE NORD DU GLOBE.

TOME PEMIER.

T.

D

Qu
c
s
s
ju

Chez

A

PENNANT

LE NORD
DU GLOBE,

OU

TABLEAU DE LA NATURE,

DANS LES CONTRÉES SEPTENTRIONALES;

Qui fait connoître la terre dans ses formes, ses climats, ses qualités; la mer dans ses marées, ses écueils, ses phénomènes; et le ciel dans ses météores, depuis le 60ᵉ. degré de latitude, jusqu'aux extrémités les plus voisines du pôle.

Traduit de l'anglois de M. PENNANT.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire, quai des Augustins, nº. 18.

M. DCC. LXXXIX.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

A

R
vol
de
ani
hér
et
var
tud
pol
oise
lièr
que
déc
glet
lanc
parc
l'Eu
plus
régi
cour
leur
riviè
la n
sont
cans
marc
et li
tion
les p

AVANT-PROPOS
DU TRADUCTEUR.

RASSEMBLER dans l'espace étroit de deux volumes le tableau d'une sixième partie de notre globe ; dénombrer tous les êtres animés qui, dans cette portion de notre hémisphère, peuplent les eaux, la terre et l'air ; suivre l'espèce humaine dans ses variétés et sa dégénération, dans ses habitudes physiques et morales autour du cercle polaire ; distinguer les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, les plantes particulières à chaque lieu, et en indiquer fréquemment les caractères, les usages, etc. ; décrire depuis Douvres, en remontant l'Angleterre, l'Ecosse, les Orcades, les Schetland et l'Islande ; et depuis Calais, en parcourant les parties septentrionales de l'Europe, de l'Asie, de l'Amérique, et plus spécialement les côtes de ces froides régions, en suivant leurs directions, leurs courbures, leurs promontoires, leurs baies, leurs ports et leurs havres, avec toutes les rivières qui les coupent en se versant dans la mer, toutes les montagnes dont elles sont hérissées, toutes les îles que les volcans et autres agens en ont détachées ; marquer les latitudes de tous ces points et lieux divers, le progrès ou la diminution des marées, la profondeur des sondes, les phénomènes des mers glacées ; mêler

à cette foule de faits et de connoissances les descriptions intéressantes que l'occasion ou les sites fournissent, où l'imagination ne peint jamais que la vérité, et n'a besoin que d'elle pour attacher, et souvent étonner le lecteur; marcher constamment accompagné de l'expérience, de l'observation, de la raison, et des autorités les mieux établies; présenter ainsi le résultat précis de tous les voyages anciens et modernes, en y comprenant ceux du célèbre capitaine Cook, et de toutes les observations comparées des plus habiles naturalistes de toutes les nations : c'est, sans contredit, offrir aux hommes instruits de toutes les classes, philosophes, physiciens, naturalistes, voyageurs, marins, et au lecteur oisif et tranquille dans ses foyers, un ouvrage utile et rare. On ne peut, en lisant ce petit nombre de pages conquises sur l'ignorance, s'empêcher de réfléchir avec admiration et attendrissement, combien il a fallu d'audace, de constance, d'ardeur de connoître, d'amour de la célébrité, et quelquefois du bien général, aux hommes entreprenans et hardis qui ont amassé les matériaux de cet ensemble, et fourni leur portion d'observations et de faits; de combien d'efforts, de travaux, de peines, de maux et de morts, on recueille ici les fruits sanglans. C'est ainsi que l'individu, entraîné par la passion de l'intérêt, de la gloire, de la science, périt l'un après l'autre, en reculant toujours la borne des

connoissances humaines, et laissant sur son tombeau quelques lumières nouvelles, quelques débris utiles aux générations futures de l'espèce humaine. L'idiome anglois appelle tous ces voyageurs du nom d'*aventuriers* (adventurers), et ne croit pas, certes! les avilir par cette dénomination. Notre langue a dégradé ce mot, pour y attacher le mépris, et l'appliquer à ces hommes sans aveu et sans fortune, qui vivent d'intrigues, et qui sont prêts à tout, parce qu'ils n'ont rien à perdre. Il avoit jadis pour nos ancêtres une acception plus noble et plus juste : il appartenoit particulièrement au guerrier volontaire, qui cherchoit les combats sans s'asservir à aucun drapeau, et qui, dédaignant toutes les fonctions qui n'étoient que de fatigue, se réservoit pour les occasions où il falloit de la valeur, où il y avoit des dangers à braver, et de l'honneur à acquérir. Si après tant de siècles de préjugés et d'erreurs sur la véritable gloire, il est enfin avoué, reconnu aujourd'hui, qu'il est plus glorieux d'éclairer, de conserver les hommes que de les détruire, et qu'il y a plus de vrai courage à combattre les élémens pour une découverte utile, que son semblable pour une vaine querelle, nous devrions laver ce mot de la honte dont on l'a entaché, et le restituer dans son éclat primitif, à toute cette race de héros paisibles, qui depuis Ochter le Norvégien, jusqu'à Cook et la Peyrouse, ont exposé mille fois leur vie pour nous faire enfin connoître

par degrés le globe qui nous a été abandonné; à ces volontaires de l'espèce humaine, qui se dévouent aux fatigues, à la mort et à des privations plus cruelles qu'elles, pour découvrir et lier, s'il est possible, entre elles, toutes les portions dispersées de cette grande famille. Laissons l'homme plante, qui végète soixante ans sur le même point du globe, et s'agite dans son cercle étroit et frivole, sans jamais porter sa vue ni ses désirs au-delà de son horizon, traiter d'insensé l'homme ardent et courageux qui, comme l'abeille, s'élance de sa ruche, et va chercher au loin le miel de la science, grossir le dépôt des connoissances comparées, et ouvrir les routes d'une correspondance universelle. Fontenelle a dit: Le sage tient peu de place et en change peu, et a bien dit, en ne considérant que le bonheur de l'individu; mais ce bonheur égoïste ne feroit pas celui de l'espèce. Méprisons, détestons ces argonautes, lorsqu'ils vont voler la toison d'autrui; lorsqu'ils pillent, qu'ils ensanglantent ou qu'ils corrompent un peuple innocent et pacifique qui ne les cherchoit pas. Chérissons-les, admirons-les, lorsque, unissant l'humanité au courage, et portant un cœur hospitalier, ils vont déposer chez une peuplade ignorante et sauvage, un germe de raison, une étincelle de lumière, un instrument précieux, un remède bienfaisant, qui ajoute à la somme de leurs biens et retranche à leurs maux, et qu'ils rapportent à leur patrie une vérité

utile, un arbre nourricier, une plante salutaire; ou qu'ils tracent des chemins plus sûrs, plus courts sur cet élément terrible, que l'homme, si foible, si lâche contre ses tyrans, ose affronter. De si grands avantages procurés par les intrépides navigateurs qui vont à la recherche de pays et de peuples ignorés, ou observer des contrées et des nations trop peu connues, autorisent le goût si général pour la lecture des voyages, et même la préférence qu'il semble qu'on leur donne sur l'histoire. Celle-ci, renferme dit-on, dans le récit du passé, des conseils pour le présent et l'avenir, et son étude nous fait acquérir, presque sans vieillir, l'expérience de plusieurs siècles. Cependant il est si rare qu'il y ait assez de ressemblance dans les positions et les circonstances, qu'on se tromperoit également d'espérer des succès, ou de craindre des revers, en suivant les vues qu'on puiseroit dans les récits historiques : telle est d'ailleurs la fatalité de nos destinées, que la conduite qui a réussi dans un temps, est malheureuse dans un autre. Si l'histoire est négligée parce qu'elle est de peu d'utilité pour régler nos actions, elle paroît ne pas mériter notre curiosité, quand nous voyons, par l'incertitude de faits arrivés de notre temps et très-près de nous, combien peu on doit compter sur la vérité de la plupart des récits historiques, à proportion de ce que les faits sont plus anciens.

Nous ne trouvons pas, il faut en con-

venir, dans la lecture des relations des voyages, les agrémens du style que nous offrent beaucoup d'histoires. Peu de voyages sont très-bien écrits, parce qu'ils sont presque toujours publiés par des personnes qui n'ont pas étudié ou cultivé les sciences, et qu'alors le savant est instruit par celui qui n'a ni droit ni prétention à ce titre. Peu de voyageurs sont d'aussi bons observateurs que Sparmann, Pallas, Gmelin, etc. et presque tous s'occupent plus à nous dire ce qui leur est arrivé, que ce qu'ils ont vu. Cependant la nouveauté, l'intérêt, l'utilité de quelques observations suffisent, pour les faire rechercher et lire. Mais veut on acquérir des connoissances sûres et curieuses, présentées d'une manière toujours intéressante, on les trouvera dans l'ouvrage que nous présentons. M. PENNANT, exercé dans l'étude de l'histoire naturelle, et dans l'art d'écrire, a étudié les relations des voyageurs anciens et modernes, a questionné ceux qui n'ont point encore écrit, a comparé les individus avec leurs descriptions, a déterminé avec précision les objets dont il a parlé; et avec les esquisses que lui ont fournies les voyageurs, il a fait des tableaux très-riches et bien ordonnés, d'une partie du globe très-féconde en individus et en phénomènes naturels, dont la plupart excitent l'étonnement des hommes, auxquels leur patrie n'offre rien de semblable.

Ceux qui aiment le plus la lecture des relations de voyages lointains, ne peuvent

disconvenir que les récits, les détails sans utilité n'y surpassent de beaucoup les connoissances utiles ou curieuses, et que ce qui mérite d'être retenu ne soit confondu et perdu dans ce qui ne doit pas l'être. On convient aussi que ces relations sont si multipliées et si étendues qu'elles ne peuvent être lues que par les personnes dont la vie est un continuel loisir, et auxquelles la dissipation les fait bientôt oublier, si toutefois elles ont été quelque temps dans leur mémoire. Cependant ces ouvrages contiennent des faits, des observations qui pourroient servir au progrès des sciences et des arts, s'ils étoient lus par les gens méditatifs, ou qui emploient leurs connoissances à rendre les hommes meilleurs ou plus instruits. Mais leurs occupations et études ne leur permettant pas de faire ces recherches longues, il est heureux que quelqu'un fasse de ce choix l'objet de son travail. La société a cette obligation à M. Pennant, qui a consacré plusieurs années à extraire de tant de relations de voyages dans les contrées septentrionales, les connoissances intéressantes qui y sont éparses. Cette description du Nord du Globe est riche, savante, animée et présentée de manière à satisfaire le goût autant que la curiosité ; enfin telle qu'il n'y en avoit point de semblable. Les habitans de ces contrées, leurs mœurs, les productions et les phénomènes de la nature sont si bien décrits, que ce grand

tableau ne peut manquer de plaire et d'instruire, tant que le cœur de l'homme s'intéressera à ses semblables, et que son esprit sera sensible aux merveilles de la nature.

LE

LE NORD DU GLOBE.

INTRODUCTION.

Une connoissance de la Géographie, du climat et du sol des régions du Nord ; une vue générale de ses habitans, de ses productions, n'a besoin que d'être annoncée, pour en rendre l'utilité sensible.

Il est digne de la curiosité de l'homme, de suivre l'accroissement graduel du monde animal, depuis l'avare portion que la nature accorde à regret aux rochers du Spitzberg, jusqu'aux nombreux essaims d'êtres vivans qui animent et couvrent les plaines productives du Sénégal ; de saisir les causes de la disette extrême de certains lieux, et celles de la prodigieuse abondance des autres.

Le Botaniste doit me suivre dans le voyage qu'entreprend ici ma pensée, pour

expliquer cette rareté des herbes et des plantes dans les régions Arctiques, ou pour rechercher la source de ce luxe de végétation dans les climats plus chauds, s'il m'arrive quelquefois de redescendre des affreux déserts du Nord, pour aller respirer quelques momens sous un ciel plus doux. Le Fossiliste doit aussi m'accompagner: c'est à lui d'indiquer les variations qu'ont subies les masses antiques de la première création, depuis l'indivis et solide rocher du Spitzberg; de parcourir tous les degrés de la matière du Globe terrestre; de marquer les pas dont il avance vers la perfection, depuis la terre la plus vile, jusqu'au précieux diamant de Golconde. Les changemens arrivés sur la surface du Globe méritent bien aussi l'attention; et les destructions opérées par les volcans et les ravages de la mer; ce qu'elle enlève à l'homme sur certaines côtes, ce qu'elle lui restitue sur d'autres enrichies par la retraite de ses eaux.

Ces recherches si importantes par elles-mêmes, le deviennent encore plus par un objet particulier : l'histoire doit y entrer pour sa part, et l'on doit un détail abrégé de la population des contrées les plus

reculées ; des motifs qui ont engagé le genre humain à chercher des retraites dans des climats qui n'offrent en apparence aucun attrait, aucun motif au déplacement. On doit s'arrêter particulièrement sur les moyens de peupler le nouveau monde, et de l'approvisionner d'animaux, pour y nourrir, y entretenir l'espèce humaine, après l'établissement des premières colonies ; on doit considerer l'accroissement ou le décroissement des espèces, et la révolution qui fait disparoître les unes dans une certaine latitude, pour y en substituer d'autres entièrement différentes.

Ici l'utile étude de la Géographie doit venir à notre secours. Il faut tracer le contour du Globe terrestre, reconnoître les rapprochemens entre une partie et l'autre, observer la nature des Océans, marquer les îles diverses, qui, comme autant de stations et de lieux de repos, ont pu arrêter le genre humain dans son émigration forcée d'un continent surchargé.

Les mœurs des peuples divers réclament également notre examen : remarquons les changemens arrivés, tant dans les esprits que dans les corps, en comparant l'état présent d'un peuple éloigné avec les nations

qui ont eu des ancêtres communs avec lui, et qu'on peut s'assurer de retrouver encore dans leur antique et primitive patrie. Il peut exister encore aujourd'hui dans les deux peuplades quelques coutumes dominantes et principales; ou rester quelques monumens d'antiquité, qui prouvent l'affinité de leurs communes et originelles habitudes, quoique peut-être elles ne subsistent plus, ni dans la partie sauvage, ni dans les branches civilisées de la même souche.

PREMIÈRE PARTIE.

L'EUROPE.

ANGLETERRE.

Détroit de Douvres.

Pleins de ces vues aussi grandes qu'utiles, et guidés par le flambeau de l'expérience et de l'observation, prenons notre route vers le Nord, en partant du très-resserré détroit de Douvres. C'est le lieu où étoit situé l'isthme de l'ancienne presqu'île de la Bretagne. On ne peut aujourd'hui assigner avec certitude aucune cause de la puissante convulsion qui nous a violemment séparés du continent. Est-ce un tremblement de terre; ou cet isthme a-t-il été miné, usé dans le laps des siècles, par le choc et l'effort continuel des flots? Nous n'avons point de Pythagore qui nous explique cette énigme, et (*fortuna locorum*) les révolutions des lieux.

**Vidi ego, quod fuerat quondàm solidissima tellus,
Esse fretum.**

« J'ai vu mugir la mer aux mêmes lieux où jadis mes pieds fouloient une terre solide. »

Mais il est très-probable que ce grand philosophe faisoit allusion à la destruction partielle de cette île Atlantique, citée par Platon (1), comme une tradition déja ancienne de son tems. Cette révolution fut sans doute l'effèt d'un tremblement de terre et d'une inondation, qui ont pu déchirer et écarter l'isthme dont il sagit, et laisser la Bretagne, toute grande que nous semble aujourd'hui son étendue, un chétif reste, un débris du naufrage de sa grandeur originelle (2). Les îles *Scilly*, les Hébrides, les Orcades, celles de Shetland, et peut-être les îles de *Feroé*, pourroient bien n'être que des fragmens d'une région jadis immense. Le terme d'île ne fait pas une difficulté. Le petit isthme, comparé au tout, peut avoir formé une jonction à laquelle on n'aura jamais fait attention dans les navigations bornées des premiers âges. Jamais la péninsule n'avoit été parcourue ni reconnue dans son entier, et elle passoit chez les anciens pour une île primitive.

---

(1) Platon est mort vers l'an 347 av. J. C., à l'âge de 81 ans. Pythagore, vers 497, à l'âge de 90.

(2) Voyez cette opinion discutée par M. Sommer. Ph. Transact. abridg. IV, 230.

Couches de craie corres-pondantes.

La correspondance des couches sur partie des rivages opposés de l'Angleterre et de la France, ne laisse aucun doute sur leur ancienne union. Les collines de craie du *Blanc-nez*, entre Calais et Boulogne, et celles qui sont à l'occident de Douvres, correspondent exactement : les dernières sont vastes et prolongées; les premières sont peu étendues, et le terme d'un lit immense. Entre Boulogne et Folkstone, environ à six milles de ce dernier lieu, est un autre monument de l'ancienne jonction des deux contrées. C'est une étroite colline sous-maritime appelée le *Rip-raps*, d'un mille environ de largeur, et de dix milles de longueur, s'étendant à l'Est vers les bancs de *Goodwin*; ses matériaux sont des cailloux ronds et durs (1), qui se trouvent accidentellement ajoutés à plusieurs couches. La profondeur de l'eau sur cette colline, n'est que de 14 pieds dans les plus basses marées. Les pêcheurs de Folkstone y ont souvent touché avec une rame de 15 pieds, en sorte qu'elle est à juste titre la terreur des navigateurs. Plus d'un grand vaisseau y a péri, et s'est aussitôt abymé

RIP-RAPS.

---

(1) Boulder-stones.

dans 25 brasses d'eau. En juillet 1782, le *Belle-Isle* de 64 canons, toucha et y resta pendant trois heures: mais en se déchargeant de sa bière et de son eau, il vint à bout de se relever et de se dégager.

Largeur du détroit.

Ce détroit fameux n'a que 21 milles de largeur dans sa partie la plus resserrée. Du mole de Douvres à celui de Calais on compte 24 milles; sa largeur paroît diminuer tous les jours, et l'on conjecture que les deux rivages opposés se sont rapprochés de deux milles, à dater d'un long laps de tems. Un observateur exact, âgé de 50 ans, m'a fait la remarque, que dans ce court espace de son existence, il s'est fait dans les eaux un accroissement de hauteur sensible et apparent, provenant du décroissement de largeur. Au milieu du canal, dans les plus hautes marées, la profondeur est d'environ 25 brasses. Le fond est un sable grossier, ou des quartiers de roches, qui depuis une série de siécles inconnue résistent au frottement et à la lime des courans. Du détroit à l'Est et à l'Ouest la profondeur augmente par degrés jusqu'à cent brasses, et enfin la sonde se perd, ou devient absolument inutile.

Profondeur.

Les grandes marées dans le détroit s'é-

lèvent, d'après calcul fait, à 24 pieds; les basses à 15. Le flot vient de la mer d'Allemagne, passe le détroit, et rencontre et combat violemment la marée occidentale de l'Océan, entre *Fair-leigh*, près de *Hastings* et de Boulogne (1); preuve que si la séparation a été faite par la mer, elle doit avoir été l'effet de la prépondérance de la masse des mers du Nord.

Origine de la population de la grande Bretagne.

Ce qui est très-certain, c'est que la Bretagne s'est peuplée des migrations de la Gaule. Des coutumes semblables dans tous les temps connus, démontrent le fait; mais l'époque remonte au-delà du terme atteint par l'histoire.

« La pensée, ni son vaste compas, ne peuvent mesurer tout ce qu'a fait dans l'univers la main du temps aidé des siècles ses enfans.

« Jadis, si l'on en croit l'antique tradition, la Gaule voyoit ses rivages toucher la Bretagne, aujourd'hui reculée d'elle : nulle mer n'écumoit entre elles; nul promontoire n'élevoit en face sa tête blanchâtre; le Gau-

---

(1) Ces lumières sur les marées de ces parages, je les tiens de M. James Gammond de la douane de Douvres, et de M. William Cowley, pilote vétéran du même lieu.

lois entroit d'un pied sec dans notre Angleterre. On dit qu'alors les vagues furieuses s'ouvroient un autre chemin vers la Baltique, épanchée sur les terres (1). »

Après la révolution qui a violemment séparé notre île du continent, la migration des hommes auroit pu se faire assez promptement au travers d'un si court détroit, dans les *vitilia navigia*, ou bateaux pêcheurs (2), ou dans les *monoxyla*, canots en usage dans les périodes reculées, et faits d'un seul tronc d'arbre creusé. Mais jamais la nombreuse espèce des quadrupèdes n'auroit pu nager jusqu'à notre île : malgré le peu de largeur du détroit, dans tous les temps la rapidité des marées auroit triomphé de leurs plus grands efforts. Ils n'ont donc pu passer que sur l'ancien isthme ; car il

---

(1) Beyond the measure vast of thought,
The works, the wizard Time hath wrought!
The *Gaul*, it's held of antique story,
Saw *Britain* link'd to his now adverse strand;
No sea between, nor cliff sublime and hoary :
He pass'd with unwet feet through all our land.
To the blown *Baltic* then, they say,
The wild waves found another way.

ODE de Collins à la Liberté.

(2) En Anglois *Coracles.*

répugne au bon sens de supposer, que nos ancêtres eussent été assez simples pour se donner la peine de transporter dans leurs foyers, des hôtes tels que les loups et les ours, et la nombreuse légion des autres animaux plus petits et aussi nuisibles. Quand ils auroient pu trouver le moyen d'introduire les espèces utiles et domestiques, quoi! « auroient-ils chargé sur leurs bords et la panthère et l'ours féroce, nourri l'affreuse vipère et la race infernale des serpens? »

> Would they on board or bears or lynxes take?
> Feed the she-adder, and the brooding snake?
>
> PRIOR.

Quadrupèdes.

L'homme et les animaux sont passés de la même contrée dans notre île. Nous n'avons point de quadrupèdes, qui ne se trouvent également en France : et parmi les animaux que nous avons perdus, on peut compter l'*urus* (taureau sauvage ou bison), le loup, l'ours, le sanglier sauvage et le castor, qui tous étoient autrefois communs aux deux contrées. L'*urus* a continué d'être chez nous dans l'état sauvage, au moins

jusqu'en 1466 (1) : et j'ai vu quelques-uns de ses descendans, qu'on ne pourroit guère traiter d'animaux apprivoisés, renfermés dans les loges des parcs de *Drumlanrig* et de *Chillingham* (2). Les ours Caledoniens étoient exportés à Rome, et célèbres par leur férocité (3) : il y en a eu en Écosse jusqu'en 1057. Ils ont existé dans le pays de Galles, presque jusqu'à la même époque : car nos anciennes lois les rangeoient parmi le gibier de chasse (4). Les loups infestoient jusqu'aux comtés enclavés dans le sein de l'Angleterre, en l'année 1281, et ils ont continué leurs ravages dans le Nord de la Bretagne, sous le règne de la reine Elisabeth. Ils n'ont été entièrement extirpés qu'en 1680. Les sangliers étoient communs dans le voisinage de Londres, sous le règne de Henri II ; et ils sont restés dans le royaume dans l'état sauvage jusqu'en 1577. Alors on ne les trouvoit plus que dans les bois du lord Latimer, qui, nous dit le

(1) Six taureaux sauvages furent employés à la fête de l'installation de l'archevêque d'York, George Nevil. Leland's Collect. VI. 2.

(2) Voyage en Ecosse.

(3) Martial, Plutarque.

(4) Raii Synop. Quad. 214.

Dr. Moufet, prenoit grand plaisir à les chasser (1). J'ajouterai, sur la même autorité, que les chevreuils existoient au même temps dans la principauté de Galles, et parmi les collines de *Cheviot ;* aujourd'hui ils sont confinés dans les hautes terres de l'Ecosse. Enfin les castors habitoient le pays de Galles en 1188, lorsque notre historien Giraldus voyagea dans cette principauté. Tous ces animaux, l'urus excepté, se trouvent aujourd'hui dans la France. Le Roi Théodebert périt en chassant un urus, vers l'an 548 (2). Il est probable que l'espèce a subsisté dans ce vaste royaume, long-temps après cet événement.

L'élan, le *Genêt* ou petit cheval espagnol, le lynx ou panthère, le loir gras, le loir de jardin et les chauve-souris serotime, pipistrelle, et barbastelle, ou n'ont jamais atteint notre île, ou s'ils y sont entrés, ils y ont péri si vîte, que leurs noms mêmes dans notre langue, ont péri avec eux. L'*ibex* ou bouc sauvage, et le chamois, habitans des seules Alpes les plus éloignées de la Gaule et des Pyrenées, n'ont probablement

(1) Health's Emprovement.

(2) Ecole de la chasse CLXI.

jamais mis le pied en Angleterre. Ainsi la France possède 49 espèces de quadrupèdes, et nous seulement 39. J'exclus des deux calculs, deux espèces de veaux marins (1), parce que ces animaux ont eu dans tous les temps la faculté de s'établir sur les côtes de chacun des deux Royaumes.

Oiseaux.

Les oiseaux qui ont reçu de la nature le pouvoir et les moyens de se transporter si facilement d'un lieu à l'autre, ont cependant, dans nombre de cas, leurs limites. Le climat confine les uns dans des bornes certaines ; des nourritures particulières engagent les autres à se fixer dans des pays qui ne sont pas fort éloignés de nous : cependant, par un merveilleux instinct, les oiseaux suivent les progrès de la culture, et se naturalisent eux-mêmes dans de nouvelles régions. Le *cross-bill* ou bec-croisé, a suivi la pomme en Angleterre. Glenco, dans les hautes terres d'Écosse, n'avoit jamais connu la perdrix, que depuis que les fermiers ont récemment introduit le blé dans leurs terres ; et le moineau n'a jamais paru en Sibérie,

(1) Le veau marin ordinaire est commun à l'Océan et à la Méditerranée. Il est possible que le veau marin de la Méditerranée, cité dans mon Histoire des Quadrupèdes, n°. 376, soit dans le même cas.

que depuis que les Russes ont fait entrer la charrue dans les vastes déserts de cette partie de leurs états. Enfin les *rice-bunting*, ou alouettes de riz, natives de Cuba, depuis qu'on a introduit le riz dans la Caroline, quittent annuellement leur île natale par milliers, et traversent l'espace au dessus de la mer et des terres, pour avoir leur part d'une récolte transplantée de l'Inde dans cette contrée si éloignée d'elle.

La France, qui dans son étendue comprend plus de différens climats que notre île, est aussi plus riche qu'elle en espèces d'oiseaux. Nous ne pouvons en compter que 131 de terre, et 121 d'aquatiques. La France en possède 156 de la première division, et 113 de la seconde. Le calcul pourroit n'être pas tout-à-fait exact : car personne n'a encore entrepris le *faune* de la France (1), qui doit être très-nombreux

(1) Voilà un reproche fait à nos Naturalistes François, et qui devroit les piquer d'émulation. Nous allons chercher au loin des merveilles, et nous dédaignons celles qui se passent sous nos yeux. Il serait temps pourtant, de nous faire connoître tous les hôtes ailés qui nous environnent, qui se nourrissent sur nos champs, qui respirent le même air et boivent les mêmes eaux : il seroit temps que nous fussions informés des noms et des mœurs de tous les oiseaux qui

dans un royaume qui s'étend depuis Calais à la lat. de 51°, jusqu'à Collioure au midi du Roussillon, sur la Méditerranée, à la lat. de 42°. Les provinces du Nord ont leurs espèces communes avec l'Angleterre, et suivant toute apparence, les provinces de la Méditerranée sont annuellement visitées par les diverses espèces du Nord de l'Afrique.

CÔTES DE LA GRANDE BRETAGNE.

Dénormes chaînes de falaises en précipices, et de montagnes de craie suivent la côte depuis Douvres vers l'Est : et c'est leur couleur blanche, qui a valu à notre île le nom d'Albion. César mit à l'ancre au dessous d'une d'elles, 55 ans avant J. C. et assez près du rivage, pour être incommodé des dards des Bretons. Après avoir levé l'ancre, il entra dans une baie, aujourd'hui occupée par des prairies, et débarqua à *Rutupium*, Richborough, à l'opposite du Sandwich actuel. Les murailles de la première ville montrent encore son ancienne force, et les vestiges d'un quai aujourd'hui

font leur partie dans les concerts du printemps, et qui animent les solitudes de nos forêts.

Ce vœu sera sans doute rempli : un Naturaliste qui a plus de mérite que de renommée (M. l'abbé Manesse), a long-temps observé leurs mœurs et en a décrit l'histoire, qu'il se propose de donner au public. *Note du Traducteur.*

borné

borné par un fossé, indiquent l'ancrage du commerce des Romains. L'adjacente *Thanet*, (la *Thanatos* des anciens), à présent impossible à distinguer de la terre ferme, étoit anciennement une île séparée par un canal profond, large depuis un mille et demi jusqu'à quatre, et le lieu des établissemens Romains. En 449, elle fut célèbre pour avoir été la première place de débarquement des Saxons, dans leurs invasions ; et elle leur fut assignée par l'imprudent Vortigerne, comme une place d'asyle et de sureté. Mais le temps a apporté de si grands changemens, que Thanet n'existe plus en île, et le *Portus Britanniarum*, où entroient les navires Romains, est aujourd'hui comblé par des prairies marécageuses. Après qu'on a passé le haut promontoire de craie du North-Foreland, s'ouvre l'embouchure de la Tamise, enfermée dans son lit par des rives très-basses, et dont les canaux sont partagés par de nombreux bancs de sable : la perfection actuelle de la navigation fait qu'ils sont navigués avec sureté par des milliers de vaisseaux, qui fréquentent annuellement Londres, ce marché de l'univers, encore envié, (dit l'auteur), près du déclin qui le menace.

SUFFOLK ET NORFOLK.

Sur les côtes projetées de Suffolk et de Norfolk, s'élèvent par intervalles des éminences composées de matières différentes. Les collines de Loamy paroissent autour de Leostoffe, Dunwich, etc. Les *Crag-pits* vers Woodbridge sont de prodigieux puits de coquillages de mer, dont plusieurs sont entiers et tout à fait solides: fonds inépuisable d'engrais pour les terres labourables. Vers Yarmouth, et depuis ce lieu jusqu'au-delà de Wintertoness, la côte est basse, plate, et composée de tuiles soutenues par le sable. De Hapsburgh à Cromer est une chaîne de falaises argileuses, s'élevant depuis 50 jusqu'à 100 pieds de hauteur perpendiculaire, proie que dévore l'Océan, qui a produit de grands changemens dans ces parages. Vers *Sherringham* et *Cley*, la côte est formée de jolies petites collines, qui s'abaissent doucement jusque au rivage rocailleux, semé de petites roches et de pierres. A Holkham, Wells et Wareham, les rivages sablonneux se terminent en petits monticules de sable, liés ensemble par l'*arundo arenaria*, ou jonc marin, puissant et salutaire préservatif contre les inondations de sable, qui sans lui détruiroient de vastes étendues de

terre, et sur-tout rendroient bientôt inutiles les marais salés qu'ils terrassent et protégent. Le mont de *Hunstanton* forme un trait remarquable dans le champ de ce plateau ; la surface est de la terre végétale ordinaire à un pied de profondeur. Sous cette terre est une couche de deux pieds de menus morceaux de craie : et la couche solide du même fossile, que nous avons perdue pendant plusieurs milles, commence à reparoître ici, et forme un lit compacte de 30 pieds d'épaisseur, qui repose sur une pierre rouge et dure de 4 pieds de profondeur : on la broye et on l'employe fréquemment pour la couleur rouge. Succèdent ensuite 7 pieds d'une pierre d'un jaune sale, détachée, et friable, placée sur une base de *plumb-pudding-stone* ou poudingues de couleur de fer, qui s'étend jusque dans la mer, avec de vastes fragmens épars sur le rivage. Ce mont a environ 80 pieds de hauteur, il est placé à l'entrée des marais, ou *metaris æstuarium* de Ptolemée. Depuis ce lieu, toute la côte près Snettisham jusqu'à Lynn est basse, plate et d'ardoise.

Depuis *Holm*, le promontoire septentrional de Norfolk, la mer s'avance profondément à l'ouest, et forme la grande

baie nommée *the washes, les Marais*, remplie de vastes bancs de sable, dont les sommets sont à sec dans la marée basse : mais les canaux intermédiaires sont le véhicule d'un commerce prodigieux à Lynn dans le Norfolk : Lynn est située sur l'Ouze, qui circule jusque dans le sein de notre île, et reçoit dans son long cours quantité de rivières différentes. Lynn est citée dans le grand cadastre (1) : mais elle est devenue célèbre par son commerce avec la Norvège, dès l'année 1284.

LINCOLNSHIRE.

Le rivage opposé est celui du comté de Lincoln. Sa principale ville commerçante, Boston, est située sur la Witham, à quelques milles de la tête de la baie. Les grandes marées s'élèvent de 14 pieds à son quai, et y voiturent des vaisseaux de plus de cent tonneaux ; ceux qui sont au dessus, restent au *Scap*, qui est l'ouverture du bras de mer : c'est la même chose à Lynn ; car les rivières paresseuses de ces pays plats manquent de force pour former une eau profonde. Le Lincolnshire, et partie des six autres comtés, sont les *pays bas* de la grande

(1) Registre de tous les biens en terres du royaume, fait du temps de Guillaume le conquérant. (*Note du Traducteur.*)

Bretagne. Le premier est borné à l'occident par un cordon de terre élevée, qui dans ce bas pays, domine comme les Alpes feroient l'Océan, le reste de la contrée. Cet espace très-étendu depuis Scap jusqu'au promontoire nord opposé à Hull, présente à la mer un front en arc et presque sans aucune entamure; et il est si bas, qu'on ne l'aperçoit de la mer qu'à une petite distance : les églises, au lieu de montagnes, sont les seules marques auxquelles les marins reconnoissent la terre. Toute la côte a pour front des marais salés ou des collines de sable, et de plus elle est garantie par des bancs artificiels contre la fureur de la mer : notre vieil Holinshead donne une longue liste de ports sur cette côte, à présent inhospitalière. Waynfleet, jadis un havre remarquable, n'est plus qu'une vraie crique. Skegness, autrefois une grande ville murée, avec un bon port, n'est aujourd'hui qu'une place peu importante, à un mille de la mer. Et le port de Grimesby, qui du temps d'Edouard III, lui fournit onze vaisseaux, est maintenant entièrement comblé par le sable.

Le *grand plateau*, qui comprend la division de ce Comté nommé *Holland*, avec partie de

ceux de Northampton, Norfolk, Cambridge et Huntingdon, calculé de 60 milles de longueur, et de 40 de largeur, avoit été originairement un pays couvert de bois. On a trouvé en creusant des forêts entières de sapins et de chênes, bien au dessous du sol marécageux, sur un fond solide, des chênes de 15 pieds de circonférence, et de 8 toises de long, la plupart brûlés vers la racine, ancienne méthode de les abattre : des multitudes d'autres entièrement déracinés, à ce qu'il paroît, par la force de la mer, entrant avec violence et submergeant tout ce pays, et le couvrant du limon (*silt*) qu'elle entraînoit avec elle de temps à autre. Le beau récit qu'Ovide nous a laissé du déluge s'est vérifié ici : car sous Conington-Down, dans le Huntingdonshire (1), on a trouvé un squelette de baleine, de près de 20 pieds de long, qui avoit nagé sans accident jusqu'à cette distance de son berceau natal.

Et modò quâ graciles gramen carpsere capellæ,
Nunc ibi deformes ponunt sua corpora phocæ.
——— Sylvasque tenent delphines, et altis
Incursant ramis, agitataque robora pulsant.

(1) On sait que le mot *shire* signifie, Comté. (*Note du Traducteur.*)

« Dans ces mêmes lieux où les chèvres légères broutoient le gazon, aujourd'hui d'informes veaux de mer y étendent leurs vastes corps. Les dauphins nagent sur des forêts, se jouent sur les rameaux des chênes, et dans leurs bonds, ébranlent leurs troncs agités. »

Par suite des temps, cette étendue de terre a subi une autre révolution. Le *silt* ou limon gagna si considérablement, qu'il dessécha des espaces considérables, et ne laissa sur d'autres qu'une légère superficie d'eau; ce qui encouragea les Romains à reconquérir sur la mer ces terres fertilisées. Ce peuple infatigable et ingénieux est le premier qui nous ait enseigné l'art de faire des digues de sable : c'est lui qui reprit à l'Océan des terres précieuses, que nous possédons aujourd'hui. C'étoit la plainte de Galgacus, qu'ils épuisoient la force des Bretons, *in sylvis et paludibus emuniendis* (1), « à nettoyer les forêts et épuiser les marais. » Après que les Romains eurent abandonné notre île, un autre changement succéda : on négligea leurs travaux; les épuisemens furent interrompus, et le tout

(1) Vita Agricolæ.

devint un marécage et un lac presque sans eau, ressemblant au marais qui est actuellement à l'est, l'asyle de milliers d'oiseaux aquatiques, ou la retraite des bandits.

Ely et plusieurs petits terrains, qui avoient l'avantage de l'élévation, à cette époque étoient de véritables îles; plusieurs devinrent anciennement des retraites de religieux. Ely, Thorney, Spiney et autres, se changèrent en abbayes fameuses, et l'industrie de leurs habitans commença à réparer les ouvrages romains. Le pays au dessus de Thorney est représenté par un ancien historien, comme un vrai paradis (1). De constantes visites, ordonnées par des lois salutaires, conservoient ce vaste pays repris sur les eaux : mais par un effet du désordre et de la rapacité, nombre d'habitans avoient deserté ces lieux. Les lois sur l'entretien des conduits avoient été négligées, et alors les tranchées se sont remplies, la terre cultivée a été submergée, et le pays a été réduit de nouveau en un marais inutile (2). La 22e. année du règne

(1) Malmsbury, lib. IV. 294.

(2) Comparez les cartes de ce pays dans son état marécageux et noyé, par W. Dugdale. Hist. Embank. p. 375-416.

d'Elizabeth, on prit en considération (3) l'état de ce pays : on ne fit rien d'important jusqu'au temps de *Françis*, et de son fils *William*, Comtes de Bedford, qui entreprirent cette tâche d'Hercule, et arrachèrent de nouveau au néant cette vaste étendue de terrain de plus de 300 mille acres. Le dernier reçut, sous la sanction du Parlement, la juste récompense de ses travaux, dans la concession de 90 mille acres. Je ne parle point des restes des anciennes digues que j'ai vus dans les comtés de Holland, et de Lincoln à présent éloignés de la mer, ni des tombeaux Romains (*tumuli*), des monnoies, et autres preuves évidentes de la résidence de cette nation dans cette contrée ; il y a lieu d'esperer que cette tâche sera entreprise par la plume de quelque habitant des lieux, qui l'exécutera sur un arpentage récent.

Les vastes marécages de ces Comtés, étoient dans les anciens temps l'asyle d'une foule d'oiseaux aquatiques : mais par un heureux changement, l'attention qu'on a prise de dessécher les eaux a substitué à leur place des troupeaux nombreux, et

(3) Le même. p. 375.

à la place des tristes roseanx, on voit briller l'or des moissons. La grue, qui jadis y venoit par troupes, a déserté notre île entière; le canard sauvage commun fait encore ses pontes par milliers dans les parties qui sont restées sous les eaux; et tous les ans on en envoye des quantités aux marchés de Londres. La grande oie sauvage, origine de l'oie domestique, fait ici sa ponte et y séjourne toute l'année : on y voit encore les couvées de quelques autres espèces de canards. (1) Les combattans, les vanneaux, les barges rousses, les corlieus, les bécasseaux aux jambes rouges y passent l'été : mais dans l'automne ils partent avec leurs petits, et se dispersent dans l'île. (2) Le hibou à courtes oreilles ou le scops fait ici ses migrations, avec la (3) bécasse; et c'est un hôte bien reçu du fermier, dont il purge les champs de souris. Les canuts (4) fourmillent sur les côtes en hiver : on les

(1) Ruffs, red-shanks, lapwings, red-breasled, scotland, good-wits, whimbrels. — Nous donnerons peut-être à la fin une liste des noms Anglois, afin que s'il échappoit quelque erreur, les naturalistes soient à portée de la redresser. (*Note du Traducteur.*)

(2) Short-eared-owl.

(3) Wood-cock.

(4) Knot.

prend par troupes dans des filets ; mais durant l'été on n'en voit aucun (5). Le nord le plus reculé est sans doute la retraite de la multitude d'oiseaux aquatiques, qui fournissent nos rivages, chassés par le froid vers un climat plus méridional. La plupart nous visitent régulièrement tous les ans : d'autres, à qui la nature a donné la force de braver les hivers ordinaires de la zone froide, ne sont que des hôtes accidentels, qui nous viennent dans les années où le froid sévit avec une rigueur extraordinaire dans leur terre natale.

Du *Nez de Clea* la terre se retire à l'ouest, et avec le rivage opposé du comté d'York, borne le grand bras de mer de *Humber*, qui s'enfonçant sinueusement très-avant dans le pays, reçoit la *Trent* et toutes les rivières considérables de cette vaste province : quelques-unes prennent leur source dans ses parties les plus éloignées. Toutes les côtes du comté de Lincoln sont plates, et ont été conquises sur la mer. *Barton* et *Barrow* n'ont plus aujourd'hui la moindre apparence de ports : et cepen-

(1) V. Tour in Scotland, 1769 : Lincolnshire ; où les oiseaux de marais sont dénombrés.

dant Holinshead les qualifioit de son temps du titre de *bons ports* (1). De semblables accidens sont arrivés à la partie supérieure du bas pays de Holderness, qui est en face des rivages correspondans. *Hedon*, à quelques milles au dessous de *Hull*, étoit il y a plusieurs siècles un port très-commerçant; maintenant éloigné de l'eau d'un mille et demi, il a depuis longtems cédé sa fortune au dernier, qui est une création d'Edouard I, en 1296, et qui forme un excellent port. Mais en revanche la mer s'est bien vengée sur les terres dans le même siècle : la situation et jusqu'aux noms de plusieurs places, autrefois des villes de marque sur l'Humber, n'ont plus aujourd'hui d'existence que dans l'histoire : Ravensper étoit autrefois rivale de Hull (2), et un port si considérable en 1332, qu'Edouard Baliol et les Barons Anglois confédérés, en partirent avec une flotte destinée à envahir l'Ecósse. Henri IV, en 1399, fit choix du même port pour y débarquer et poursuivre la déposition de Richard II. Mais depuis, l'Océan impi-

(1) Descr. Britain. 108.
(2) Madox. Ant. Exch. I. 422.

toyable l'a dévoré tout entier. A sa place on voit des bancs de sable étendus, que la basse marée découvre : reste l'île *Sunk*, qui vers l"an 1666, paroissoit au dessus de ces sables comme un écueil dominant. On la reprit à cette époque sur la mer, en faisant des levées de terre : c'est la seule portion qu'on en ait recouvrée, et elle forme aujourd'hui un bien considérable, et qu'on aura sans doute rendu à son premier état.

SPURN-HEAD.

Le Promontoire de *Spurn* (l'*Ocelum promontorium* de Ptolémée), termine ce côté de l'Humber et présente aujourd'hui la forme d'une faucille : les vaisseaux contrariés par les vents y mouillent en sureté. La place où sont élevés des fanaux, est une vaste berge de près de deux milles de long, mêlée de monts de sables que les vents de mer y ont formés depuis 70 ans. De cet endroit, la terre pendant quelques milles se compose de très-hautes falaises d'une argile brune, que ronge perpétuellement la furie de la mer d'Allemagne, qui en dévore à-la-fois des acres entiers, et étale sur les rivages des quantités d'ambre considérables. De beau froment croît sur cette argile, jusque sur

les bords des falaises. Un pays de la même fécondité, s'étend depuis Kilnsey jusqu'au village de Sprottly dans une superficie ondoyante pendant nombre de lieues; lorsque je l'ai vu, il étoit revêtu d'une riche moisson de froment et de féves. Du voisinage de Kilnsey, la terre rentre par une douce courbure dans l'intérieur jusqu'au grand promontoire de Flamborough, et n'est qu'une continuation d'une haute falaise argileuse, jusqu'aux environs du village d'Hornsey. Près de ce lieu est une mare, fameuse par ses anguilles et ses brochets, et qui à présent est séparée de la mer par un si petit espace, qu'il est probable que ce village sera bientôt détruit; il y a déja long-temps qu'une rue appelée *Hornsey-Beck* a été engloutie, et il ne reste plus que la mémoire de *Hide*, qui étoit une ville voisine.

Baie de Bridlington.

Le pays s'abaisse considérablement; et près de la base du promontoire il rentre si profondément, qu'il ferme la baie de Bridlington, anciennement appelée *Gabrantovicorum sinus*, auquel le Géographe ajoute l'épithète d'*Εὐλιμένος*, à cause de l'excellence et de la sureté de son port, où les vaisseaux sont pleinement à l'abri

sous la hauteur du promontoire. Le banc de sable de Smithie, le seul qui se trouve entre Flamborough et Spurn-head, s'étend en travers de l'entrée de la baie de Bridlington, et dans les vents violens du nord et du nord-est, il augmente encore la sureté de cet asyle pour les navires qui longent la côte. *Sureby*, village adjacent, ne paroît être qu'une traduction de l'ancien nom. Les Romains, suivant toute apparence, avoient là une rade : là finit leur chaussée ou chemin, qu'on reconnoît encore en plusieurs places entre cet endroit et York, et qui s'appelle du nom de ses auteurs, la *chaussée Romaine*.

Le promontoire est formé de pierre à chaux, d'une blancheur de neige (1).

---

(1) Près du sommet, elle est douce, tendre, et s'exfolie, quand elle est exposée à la gelée. Au pied du promontoire elle est dure, solide, et lisse. Des bateaux sont employés tous les étés à en voiturer des quantités considérables à Sunderland, où la cuisson en fait d'excellente chaux. La plus grande partie de la chaux employée à Scarborough est formée de pierres poussées par la mer. Il est à remarquer, que quel que soit le degré de dureté de la pierre à chaux dans la carrière, le mortier qu'on en forme pourra devenir, étant façonné comme il convient, aussi dur, mais jamais plus dur qu'elle. La plupart des maisons de Londres et des environs, sont bâties de chaux faite avec la craie ; de là tous les malheurs qu'on y voit arriver par la chute des maisons. Les manœuvres,

Sa hauteur est prodigieuse et forme un éclatant et magnifique point de vue, qu'on aperçoit de très-loin en mer. Si nous pouvons ajouter foi à Richard de Cirencester, les Romains le nommoient *Brigantum extrema*, et la baie, *portus Felix*. Les Saxons nommoient le cap *Fleamburg*, peut être à cause des flambeaux qui dirigèrent le grand Ida, fondateur du royaume de Northumberland, et éclairèrent sa descente en 547, lorsqu'il y débarqua avec une troupe nombreuse de ses compatriotes. L'immense hauteur des précipices, et l'étonnante grandeur des cavernes, qui s'ouvrent du côté du nord, vous offrent une auguste et vaste entrée sous les plus hautes arcades, pour pénétrer dans le corps même de la montagne; le déclin gradué de la lumière, le profond silence du lieu, qui n'est jamais interrompu que par le bruit uniforme de la rame qui frappe l'onde, le choc des vagues brisées contre les flancs de la caverne, le violent bruisse-

---

connoissant la foiblesse de ce mortier, tâchent de lier et de contenir les murs ensemble, en y insérant des pieux de merrain : lorsque ce bois vient à être consumé dans un incendie, tout l'édifice s'écroule soudain, et rend très-dangereuse toute tentative pour éteindre le feu. M. *Travis*.

ment

ment des ailes des pigeons effrayés et chassés de leurs nids vers le haut de ses voûtes; tout vous frappe d'un sentiment nouveau, tout vous imprime des sensations particulières à la structure et aux accidens de ces formations étranges. Une variété merveilleuse les diversifie : ici les cavernes se creusent au loin et vont se perdre dans des ténèbres que vous n'osez sonder : dans d'autres percées à jour, la lumière vous invite, et, surpris, vous retrouvez un romantique passage par une ouverture opposée également magnifique. Plusieurs rochers isolés, en forme pyramidale, s'élèvent à pic à une grande hauteur. La plupart posent sur des bases solides; d'autres sont suspendus sur des bases percées et cintrées en voûtes. Tous sont couverts des excrémens d'innombrables troupes d'oiseaux voyageurs, qui viennent là tous les ans faire leur ponte, et établir leur ménage. Pas une crevasse, pas un angle, ni une saillie de ces masses, pour peu qu'un oiseau puisse s'y reposer, qui ne soit habitée et qui ne loge une famille. Des multitudes nageoient sur l'onde autour des bases : d'autres remplissoient l'air et nous assourdissoient du mélange confus de leurs cris divers. Mouettes tachetées, bourgmes-

tres, guillemots grands et petits, pingouins, puffins, nigauds et cormorans (1), sont du nombre des espèces qui se rendent en ce lieu. Les notes et le chant de tous les oiseaux de mer sont durs et sans harmonie : je me suis souvent reposé sous de semblables rochers, attentif à tous les sons variés qui se mêloient au dessus de ma tête; et cet amas de sons confondus, qu'accompagnoit le profond et sourd mugissement des flots lentement gonflés et sortans des vastes cavernes inférieures, produisoit à mon oreille un effet surprenant, et qui avoit sa beauté. La voix perçante des goëlans, le cri babillard des guillemots, les notes sonores des pingouins, les cris aigus des hérons, avec le sourd et périodique croassement des cormorans qui faisoient comme la basse du reste, m'ont souvent formé un concert d'un genre inouï, qui, joint à la scène sauvage dont j'étois environné, me procuroit à un haut degré, ce plaisir qui résulte de la nouveauté de la sensation, dans le genre grave et sérieux.

---

(1) Kitti-wakes, herring-gulls, guillemots, and black-guillemots, auks, puffins, shags.

Au Cap de Flamborough commencent les côtes dures, ou de roches de ce côté de la grande Bretagne : elles continuent sans autre interruption que quelques baies sablonneuses et des basses terres, jusqu'à l'extrémité du royaume. Souvent il arrive que le fond de la mer participe de la nature de l'élement voisin : aussi aux environs de ce cap et à quelques milles au nord, les rivages sont par endroits rocailleux, et offrent des retraites aux écrevisses et autres crustacées. Ensuite une étendue de sable fin, depuis un mille jusqu'à cinq de large, s'étend en biaisant vers l'est ; et depuis ses bords jusqu'à ceux du Dogger-bank, c'est un fond inégal, hérissé de roches, caverneux, avec une mer profonde, et presque par-tout revêtu de coraline et autres plantes marines.

Ici commencent des côtes de rochers.

La disposition du rivage procure aux habitans de cette côte la pêcherie avantageuse qu'ils possèdent : car d'un côté le rivage, et de l'autre les bords du Dogger-bank, comme les côtés d'un piége, donnent la direction aux immenses multitudes des espèces de morue, qui viennent annuellement de l'océan Septentrional, séjourner,

Morue.

s'égayer, et déposer leur frai dans les parties adjacentes à nos côtes. Elles trouvent une nourriture abondante dans les plantes des roches, dans les vers des sables, et un abri pour leur frai dans les creux et les trous de ce fond raboteux ; elles le déposent dans le canal entre les bancs et les rivages : c'est là qu'on les prend, ou bien dans les trous entre les bancs Dogger et Well ; car elles n'aiment pas l'agitation de l'eau sur les surfaces sans profondeur. Au contraire les *scates*, espèces de raies à peau dure, les *holibutes*, les carrelets et autres poissons plats s'ensevelissent dans le sable, et s'y mettent à l'abri du trouble des flots.

Holibutes.

Une prodigieuse multitude de *habdocks*, espèce de merlus, visitent cette côte à des périodes marquées : généralement ils arrivent vers décembre, et s'étendent trois milles de largeur depuis le rivage, et en longueur depuis le cap Flamborough jusqu'au château de Tinmouth, et peut-être plus encore au nord. Une armée d'une petite espèce de goulus à piquans borde les flancs de ce banc de merlus, pour en faire leur proie : quand les pêcheurs jettent leurs lignes plus loin qu'à trois milles de la terre, ils ne prennent

autre chose que ce poisson vorace (1).

Filey-brig.

Entre le cap Flamborough et Scarbourough, se projette Filey-brig (*brig* en Saxon signifie *pont*). C'est un rebord de rochers qui s'avancent fort loin dans la mer, et qui occasionnent de fréquens naufrages. Succède le château de Scarborough, situé sur un vaste rocher avancé dans les flots. Les marées, dans les équinoxes, s'élèvent ici de 24 pieds, et dans les autres temps seulement de 20; les basses marées depuis 12 jusqu'à 16. Ensuite vient Whitby, connu par les manufactures d'alun établies dans son voisinage, et encore plus par son beau havre, le seul qui se trouve sur toute la côte. L'entrée est un canal étroit entre deux collines; bientôt il s'élargit considérablement dans l'intérieur, et la rivière d'Esk sert à le nettoyer : de là jusqu'à l'embouchure de la Tees, qui sert de limite entre ce comté et celui de Durham, est une côte rude et haute, dentelée par plusieurs baies, et diversifiée par de petits villages de pêcheurs,

(1) Voyez vol. III de la *Britain Zoology* sur le poisson de cette côte; et le voyage en Ecosse de 1769. C'est à M. Travis, Chirurgien de Scarborough, que je dois les articles les plus curieux.

singulièrement bâtis et pittoresquement mêlés parmi les falaises, dont ils couvrent tous les bords saillans, à-peu-près comme ceux des paysans de la Chine, dans les parties escarpées et pittoresques de cet empire.

Tees.

La *Tees*, limite septentrionale de ce grand comté, ouvre dans la mer une large bouche sur un fond fangeux. C'étoit là le *Dunum Æstuarium* de Ptolémée : elle présente aux navigateurs une entrée dans le pays ; mais dans un court espace. Presque toutes les rivières du nord descendent rapidement de leur source ou de leur réservoir montagneux, et ne fournissent qu'une courte navigation. C'est de là qu'on importe le plomb des mines de Durham, et le blé de ses cantons plus unis. Dans le limon de cette embouchure, on trouve particulièrement et en abondance la *myxine glutinosa* de Linné, nommée *hag* par les pêcheurs voisins ; c'est un ver qui entre dans la bouche du poisson pris à l'hameçon, et qui restant pendant une marée sous l'eau, le dévore en entier, ne laissant que la peau et les os. C'est ce même ver qui convertit l'eau en une espèce de colle.

Myxine glutinosa. Hag.

DURHAM.

De *Seaton-snook* dans l'évêché de Durham jusqu'à Hartlepool, est une suite de

bancs de sable, et le rivage n'est qu'un bas fond long-temps continué. De la pointe du Nez de Hartlepool jusqu'à Blackhalls, c'est une côte rocailleuse de pierre à chaux, avec de fréquens intervalles de bancs de sable, et d'un rivage pierreux : mais Seham et Hartlepool sont si hérissés de roches, qu'il n'est point d'ennemi qui puisse débarquer ou même tenir devant le rivage, sans le danger le plus imminent. Les côtes, sur-tout des environs de *Hawthorn-hive*, sont un peu excavées, et forment les plus grotesques figures pendant plusieurs milles : les rivages sont sans cesse écumans sous une mer brisée et irritée par les roches cachées et par les langues de sables, qui s'étendent fort loin de la terre. De Seham à Sunderland, ce sont des collines de sable, et des berges sablonneuses avec peu d'eau. De Weremouth au voisinage de Cleadon, de bas rochers de pierre à chaux forment la côte, coupée çà et là par des monts de sable, et des berges pierreuses. Delà à l'embouchure de la *Tyne*, et jusqu'à D'unstambrough dans le Northumberland, le rivage est sablonneux, et la terre rocailleuse par endroits ; mais delà à Bamborough, vous trouvez des côtes hautes et for-

Northumberland. mées de rochers, qui en plusieurs endroits s'avancent au loin dans la mer, et dans les basses marées découvrent leurs têtes au dessus des eaux.

Bamborough. Le château de Bamborough est situé sur une chaîne de falaises scabreuses. Cette forteresse fut bâtie par le monarque saxon Ida : après diverses vicissitudes de fortune et plusieurs changemens de maître, elle est devenue, dans son état de ruine, un monument plus utile au genre humain, que lorsque dans sa force elle se vantoit de loger un Seigneur puissant et une garnison redoutable. Un charitable Prélat Evêque de Durham a acheté ce domaine, et en a consacré le produit au soulagement des malheureux matelots qui font naufrage sur cette dangereuse côte, et à d'autres emplois de bienfaisance et de pitié, confiés à la discrétion de certains économes fidèles. Les pauvres du canton, dans les temps de disette et de cherté, sont fournis de blé à bas prix : les naufragés, trouvés sur le rivage sans sentiment, et engourdis par le froid, sont enlevés et portés sur le champ dans ces murs hospitaliers, et rendus à la vie par le secours des alimens, des remèdes, et d'un lit chaud; et si le navire est suscep-

tible de secours (1), on le sauve aussi à l'aide de machines toujours prêtes à agir au besoin (2).

Iles Farn.

Les îles ou plutôt les rochers de Farn, forment un groupe qui n'est pas éloigné du rivage : le plus proche n'est qu'a 1068 chaînes, ou verges, ou 534 toises ; le plus éloigné à 7 milles. Il est probable que ces îles ont été dans quelque période reculée, arrachées du continent par quelque convulsion ; elles en sont séparées aujourd'hui par une marée furieuse, qui se précipite dans un canal de 5 à 12 brasses d'eau. Les *Staples*, rochers les plus éloignés, commencent soudain une profondeur de 40 à 50 brasses (3) : ils sont fameux par la retraite de Saint Cutberth, qui fit du plus large, le siège de sa dévotion et de sa solitude, et en chassa, dit la superstition, les malins esprits qui l'occupoient avant lui ; on y voit encore les restes d'une chapelle. Depuis plusieurs siècles ses seuls habitans

(1) Voyage en Ecosse 1769, et dans Hutchinson's Northumberland. II. 176.

(2) Nous ne connoissons point de pareil établissement sur nos côtes. Puisse ce trait être lu par un homme vraiment humain qui ait le pouvoir et la volonté de l'imiter !

(3) Adair. Hammond. Thompson.

sont un petit nombre de vaches, qu'on y transporte de la terre dans les petits *cobles* ou bateaux du pays; et les *eider* ou canards à edredon, qui portent encore dans ce lieu le nom du Saint. D'innombrables oiseaux de mer, d'une grande variété d'espèces, sont en possession des rochers les plus éloignés, où ils trouvent une retraite plus sûre, que dans les basses collines du rivage. Toute la côte depuis le cap Flamborough, jusqu'à celui de St. Ebb, n'offre aucun asyle aux oiseaux maritimes qui cherchent les promontoires les plus élevés. Quand vous entendez parler de retraites habitées par les becs de rasoir, les guillemots, les cormorans, les nigauds, vous pouvez être sûr que les falaises s'élèvent à une hauteur remarquable; si ces hauteurs leur manquent, ils se retirent dans les rochers que la mer environne, comme dans des lieux qu'ils croyent inaccessibles à l'homme. Les cinq espèces de pingouins et de guillemots paroissent dans le printemps, et disparoissent dans l'automne; les autres oiseaux conservent leurs retraites natales, ou se reposent sur les rivages voisins.

Eider-duck.

De Bamborough jusqu'à l'embouchure

de la Tweed, c'est un rivage sablonneux, et qui se rétrécit à mesure qu'il s'approche de l'Ecosse. Lindesfarne ou l'île Sainte (Holy island) avec sa cathédrale et son château ruinés, est loin du rivage, et accessible lorsque la mer est retirée : il se pourroit qu'elle eût été séparée du Northumberland, dans des siècles reculés, par le travail des flots. Les marées ne montent pas sur cette plage avec leur apparence ordinaire, et par une approche graduée ; mais l'eau par un progrès insensible sourd doucement du sein des sables, qui d'abord n'offrent qu'une étendue marécageuse : et bientôt elles enveloppent le voyageur épouvanté, d'une plaine d'eau brillante et unie comme une glace, et qui réfléchit les perspectives variées des rivages adjacens (1).

ECOSSE.

VIENT ensuite la Tweed, ou l'ancien *Alaunus*, limite étroite et géographique entre nous et nos co-sujets les Ecossois. Après un court espace de basse terre, le cap St. Ebb, promontoire fort élevé, se

Cap St. Ebb.

(1) Hutchinson. II, 151.

projette dans la mer, et sa base est creusée par les cavernes les plus augustes : il est hanté dans la saison par les pingouins, les guillemots et tous les oiseaux du Bass, excepté le goëland brun. Ce cap, avec Fifeness, qui est environ à 30 milles de distance, forme l'entrée de ce magnifique bras de mer appelé le *firth* (1) de Forth, qui s'étend soixante milles dans les terres; et avec le canal de Carron au firth de Clyde, il isole entièrement l'ancienne *Calédonie*.

Firth de Forth.

Près du côté septentrional de l'entrée paroît l'île de May; et près du côté méridional, est le vaste rocher du Bass, qui s'élève comme une tour. Cette île est le rendez-vous d'été d'une innombrable multitude d'oiseaux, qui, après avoir accompli le premier devoir de la nature, vont chercher avec leur jeune famille d'autres rivages ou d'autres climats. C'est une des places peu nombreuses de l'hémisphère nord, où les goëlands bruns font leur nid. Leur grosseur, leur plumage blanc comme la neige, leur vol doux et léger, leur plongeon

(1) *Firth* en écossois, comme *fiord* en norvégien, signifie une baie étroite, ramifiée, et enfoncée bien avant dans les terres.

précipité sur leur proie, les distinguent de tous les autres habitans emplumés de l'île, des cormorans et des pingouins, dont le vol est rapide, et des mouettes, dont le vol est lent et pesant.

Près du Bass, l'entrée se rétrécit; ensuite elle s'élargit, et creusant en dedans, elle forme de chaque côté une superbe baie. Le firth redevient très-étroit vers *Queens-ferry* : après il tourne et file une belle courbe jusqu'à ce qu'il se termine au-delà d'Alloa, dans la rivière à laquelle il doit son nom. Les rivages sont bas, en partie rocailleux, en partie une grève agréable; mais par-tout d'une beauté et d'une population incomparables. Edimbourg, la capitale, s'élève avec grandeur près du rivage, avec le port de Leith au dessous, son riche marché, où les marées montent quelquefois à 15 et 16 pieds, et à 17 et 18 lorsque l'eau est chassée de force dans le firth par un vent violent de nord-est. Presque chaque lieue du contour de cette grande baie, est embellie de villes ou villages, nés du commerce et de l'industrie. L'élégante description que Johnston (1)

(1) Voyez *Tour in Scotland*, 1772; part. II, p. 212.

nous a laissée de la côte de *Fife*, est loin d'être exagérée, et peut avec autant de vérité s'appliquer à chaque rivage.

Le Fifeshire, borné par les firth de Forth et de Tay, s'avance fort loin dans la mer : c'est un pays florissant par son industrie, et riche en ports nombreux, formés par la nature et par l'art, ou perfectionnés par tous les deux. Le charbon de terre et la pierre à chaux, productions natives de ce comté, sont exportés par quantités immenses. Si l'on excepte la charbonnière peu considérable de Sutherland, celles de *Largowood* à moitié chemin entre la baie et Saint-André, sont les dernières de ce côté du nord de la grande Bretagne. Les côtes de cette vaste province, sont en général flanquées de rochers et de précipices; mais fort peu élevées. Les baies, particulièrement la belle baie de Largo, sont agréablement bordées de rivages ou graveleux ou pierreux, et dans la plupart des endroits la terre va s'élevant vers l'intérieur du pays. Vers l'extrémité nord, la rivière d'Edin et sa petite baie indiquent par la consonnance la *Tinna* de l'ancien géographe.

Firth de Tay.

Le bras de mer ou baie de Tay borne le nord du *Fifeshire :* devant son ouverture

s'étend le banc de sable qui retient le nom anglois d'Aber-tay, où du lieu ou la *Tay* se décharge dans la mer. Les Romains avoient conservé l'ancien nom, et l'avoient latinisé en celui de Tava. L'entrée, devant le château de Brough-tay, à trois quarts de mille de largeur : ensuite elle s'étend et s'avance environ 14 milles dans les terres, avant de prendre la forme d'une rivière. Au reflux des marées, on découvre une vaste étendue de sables, et un canal fort étroit; mais les hautes marées transportent jusqu'à Perth des vaisseaux de 120 tonneaux. Les rivages sont bas, et la terre s'élève doucement en avançant dans le pays vers le sud; au nord elle continue d'être basse, jusqu'au pied des collines de *Grampian*, à plusieurs milles de distance. Dans quelque siècle reculé de nous, la mer s'étendoit du côté nord bien au de-là de ses limites actuelles. A une distance considérable au dessus du port florissant de Dundee, et bien avant dans les terres, on a trouvé des ancres enfouies à une grande profondeur (1). Lorsque la mer a abandonné ces cantons, il est probable que quelque pays

---

(1) Douglas's East-coast of Scotland. 14.

opposé a été englouti par une inondation, qui a occasionné la retraite des eaux.

Delà à Aberbrothie, dans le comté d'Angus, fameux par les restes vénérables de son abbaye, c'est un rivage bas et sablonneux. D'Aberbrothie à Montrose s'élève une côte escarpée, hérissée de rocs, montant à pic et tranchée en précipices, excepté à l'endroit où les interrompt la belle baie demi-circulaire de Lunan. Plusieurs de ces collines sont percées des plus étonnantes cavernes : quelques-unes s'ouvrent sur la mer par une entrée étroite, et à quelques pas dans l'intérieur s'agrandissent tout-à-coup, se cintrent en hautes et spacieuses voûtes, et serpentent en labyrinthe si vaste, que personne n'a encore eu la hardiesse d'en chercher l'issue. Les autres ont une entrée dont les formes régulières font honte à l'art déployé dans les plus magnifiques cathédrales gothiques. Vous voyez un superbe portail, divisé dans son milieu par une grande colonne, dont la base s'enfonce au dessous de la mer; et le voyageur peut entrer d'un côté avec sa chaloupe, parcourir les merveilles de l'intérieur, et sortir par le côté opposé.

La caverne nommée *Geylit-pot*, réalise dans

Geylit-pot réalise dans ses formes la fable des Contes Persans. Le curieux hardi peut y faire un long voyage souterrain, ayant à ses côtés et sur sa tête une brillante et pittoresque décoration en rochers. Il peut s'y conduire en bateau à rames, errer au milieu de ces scènes majestueuses, et se retrouver tout-à-coup rendu à la lumière des cieux. Il se voit dans un espace circulaire d'une étroite entrée, dont le sommet ouvert au jour, va s'élargissant par degrés jusqu'à un diamètre de 200 pieds. En atteignant le sommet il se trouve loin de la mer, au milieu de champs couverts de prés, de verds pâturages, avec la vue d'un beau pays, et la maison voisine d'un honnête habitant. Tel est le plaisir dont peut jouir un curieux dans les calmes de l'été; mais quand les orages viennent de la partie de l'est, la vue plongeant du bord de ce trou, de la hauteur d'environ 300 pieds, vous fait frissonner en vous montrant au fond les vagues furieuses, toutes blanchissantes d'écume, et s'irritant contre le passage qui les resserre.

Des rochers presque entièrement isolés saillent du fond des falaises et s'avancent au loin avec des flancs en précipices, tandis

que leur pied pose dans la profondeur de l'abîme. L'isthme ou langue qui les unit aux falaises est si étroite, qu'à peine deux ou trois hommes y peuvent passer ensemble; mais ce sommet s'aplatit en surfaces verdoyantes, portant encore les vestiges d'anciennes fortifications grossières, qui, dans les siècles antiques et barbares, furent la retraite des habitans voisins, contre les fureurs d'un usurpateur ou d'un conquérant.

Montrose.

Montrose, presque entouré par la mer et le bassin qui forme son beau port, est sur un lit de sable et de gravier. La marée se versant avec furie dans son entrée, deux fois dans les 24 heures, remplit le port d'une profondeur d'eau suffisante pour y recevoir des vaisseaux considérables. Malheureusement au reflux il leur faut rester à sec, car alors aucun navire excédant 60 tonneaux ne peut être à flot, et encore n'est-ce que dans le canal de la South-Esk, qui, près de Montrose, se décharge dans la mer. Une côte de sable continue à une petite distance de Montrose; des falaises et des roches escarpées recommencent dans le comté de Merns, et opposent leur front à l'Océan. Une des plus hautes est Fowls-

heugh, remarquable par la multitude d'oiseaux qui s'y rendent. *Bervie* et *Stonehive* sont deux petits ports hérissés de rochers qui les dominent : sur le sommet d'un fort élevé, sont les vastes ruines de Dunnoter, autrefois la propriété de la belliqueuse famille des *Keith ;* ce rocher et les autres qui l'avoisinent, prennent les formes les plus variées et les plus grotesques.

Un peu plus loin, l'ancienne *Deva* ou *Dee* se décharge dans la mer, après avoir formé un havre à la belle et florissante ville d'*Aberdeen*. Une côte de sable continue pendant plusieurs milles ; et une partie de ce sable est si mouvant, qu'il a presque entièrement englouti la paroisse de Furvie il ne reste que deux fermes d'un bien qui, en 1600, fut estimé à 500 livres sterling de revenu par an.

Bullers de Buchan.

Reparoît alors une majestueuse côte de rochers. Les *Bullers* de *Buchan*, et la superbe voûte de rocher, si bien représentée par M. Cordiner (1), passent avec raison pour les merveilles de la contrée. Le premier est un havre d'une forme étonnante,

(1) Antiquités et sites de l'Ecosse, lettre VI, pl. II, III.

où l'on entre par une arcade auguste d'une longueur et d'une hauteur considérables. L'intérieur est un bassin sûr, environné de toutes parts de rochers en murailles : le havre entier s'avance loin de la terre ferme, borné de chaque côté par des criques profondes ; en sorte que le voyageur qui veut se promener autour de ces créneaux étroits, doit dabord bien s'assurer de sa tête.

Peterhead.

Un peu plus loin est Peterhead, le port le plus oriental de l'Ecosse, et la retraite ordinaire des vaisseaux contrariés par les vents : il mérite toute l'attention du gouvernement Anglois, pour le rendre encore plus sûr. *Kinnaird-head*, le *Taizalum promontorium*, est un peu plus au nord, et avec l'extrémité nord-est de Cathness, il forme le *Firth* de Murray, le *Tua æstuarium*, baie d'une vaste étendue. *Troup-head*, est un autre vaste promontoire à l'ouest du premier. Ses cavernes et ses rochers ne le cèdent à rien pour la magnificence et la singularité. Les unes s'élèvent en forme de tours, les autres en pyramides inclinées avec des arcades centrales, ouvertes aux bateaux. Ces figures, l'effet et l'ouvrage du hasard, sont produites par le choc et

Cavernes et Roches singulières.

le travail des vagues, qui dégradant la terre et entraînant les parties solubles ou ruineuses, laissent le reste faire le sujet de notre admiration. Les plantes marines, les coquillages, et différentes sortes d'animaux marins dépourvus de sang, tapissent leurs bases lavées par une mer claire et profonde, tandis que leurs sommets retentissent des cris variés de l'espèce volatile.

Leur formation.

En partant de ce point, la baie est bornée au sud par les plaines étendues et riches de Murray; le rivage n'est pas non plus sans ses beautés sauvages. La vue de la belle caverne appelée les roches de Caussie, sur le rivage entre Burgh-head et la bouche de Lossie, dessinée par M. Cordiner, en est la preuve. Le fond de la baie se ferme par le Firth d'Inverness, d'où jusqu'à l'océan Atlantique suit une chaîne de rivières, de lacs et de baies, qui ne sont interrompu que par un espace de terre de deux milles entre Lochoich et Loch-Lochy. Unissez ces deux lacs par un canal, et le reste de la Nort-Bretagne seroit une île parfaite. Au nord le Firth de Cromartie, et au midi celui de Tayne, le *Vara æstuarium*, pénètrent profondément dans les terres. Depuis Dor-

noch, la côte de Sutherland est basse et sablonneuse, excepté en quelques places: une entre autres à l'eau de Brora, est remarquable par la beauté de la perspective en rochers, au milieu desquels la rivière se précipite dans la mer, du haut d'un précipice fort élevé. Les Alpes Ecossoises, qui jusque là se tenoient éloignées du rivage, s'en approchent ici fort-près, et au grand promontoire, la *Ripa alta* de Ptolémée, le Ord, l'Aird de Cathness ou la *hauteur* de Cathness, se terminent de la manière la plus sublime et la plus brusquement escarpée dans la mer. La partie supérieure est couverte d'une sombre et triste bruyère: la partie basse est un énorme précipice excavé en vastes cavernes, qui servent de retraite aux veaux marins et à différens oiseaux de mer. Telle est au côté oriental du royaume, la manière frappante dont finissent les vastes montagnes d'Ecosse, qui forment ses hautes terres, retraite de ses habitans originels, chassés de leurs anciennes demeures par les ancêtres des Ecossois des basses terres, descendans des Saxons, des Francs et des Normands, d'une génération commune avec les Anglois, et cependant, par une absurde

Ord de Cathness.

Alpes des hautes terres.

envie, injurieusement distingués d'eux. Le langage, ainsi que les limites naturelles fortement dessinées, marquent leur place. Leurs montagnes sont face à l'océan Atlantique, serpentent le long de l'occident de Cathness; et parmi elles Morvern et Scaraben, Ben-hop et Ben-lugal s'élèvent avec prééminence. Sutherland est entièrement couverte d'Alpes ainsi que les Comtés de Ross et d'Inverness. Leurs plus hautes Alpes sont Mealfouvounich, le Coryarich, Benewish, et Benevish près du fort Guillaume; la dernière montagne a, dit-on, 1450 verges (1) de haut. Une grande partie du Comté d'Aberdeen est comprise dans ces Alpes : ce Comté se vante d'une autre *Morvern* qui s'élève bien au dessus des autres. Elle est le centre des collines de *Grampian*, et peut être la plus haute de toute la grande Bretagne au dessus du niveau de la mer. Les Alpes embrassent encore la partie orientale du Comté de *Perth*, et vont finir aux magnifiques rivages de *Loch-lomond*, à l'occident duquel

---

(1) Le *yard* ou verge est une mesure de 3 pieds anglois : cela fait moins de 725 toises, parce que le pied anglois est un peu plus court que le nôtre.

s'élève *Ben-lomon* distingué parmi ses rivaux. Depuis cet endroit le reste de la Nord-Angleterre, forme une chaîne de collines plus basses : mais dans le Cumberland, une partie du Westmoreland, les comtés d'York, de Lancastre, et de Derby, les Alpes reprennent leur première majesté. Succède un long intervalle d'un site égal et tranquille ; après s'élève la sublime et longue étendue du pays de Galles, l'ancienne possession de l'ancienne race des Bretons. Depuis l'*Ord*, les grandes montagnes se retirent dans les terres, et laissent entre leurs bases et la mer, un immense plateau qui oppose aux vagues une chaîne de hauts rochers et de précipices jusqu'à la petite crique de *Staxigo* ; et forme un rivage remarquable, mais inhospitalier pour la navigation. *Wick* et *Staxigo* ont bien leurs criques, ou plutôt leurs crevasses, qui s'ouvrent entre les falaises : elles pourroient accidentellement offrir une retraite, excepté dans un vent d'Est.

Alpes Angloises.

Alpes Cambriennes.

Les baies de *Sinclair* et de *Freswick* sont sablonneuses, et donnent un ancrage très-sûr. De la dernière, le pays s'élève en hautes falaises, dont plusieurs sont composées de couches de pierres, aussi régu-

lières qu'un maçon pourroit les faire : devant elles s'élèvent des piles isolées, ou colonnes de matériaux homogènes : quelques-unes sont creusées en voûtes ; d'autres semblables à des pilastres, s'élèvent à une hauteur égale à celle des terres (1) ; des oiseaux les peuplent et les animent : on peut des falaises voisines contempler à son aise leurs mœurs, leurs amours et leur incubation ; la naissance, et l'éducation de leurs petits.

Le *Dungsby-head*, l'ancien *Verubium*, termine le côté oriental de ce royaume, comme *Far-out-head*, l'ancien *Tarvedum*, en termine le côté occidental. *Strathy-head*, le *Vervedrum* de Ptolémée, est intermédiaire. Toute l'étendue de ce pays regarde le nord, et présente différens promontoires remarquables, qui forment un abri à des baies nombreuses, dont plusieurs pénètrent fort avant dans les terres. Et je ferai ici une remarque générale ; c'est que la nature qui semble avoir répandu d'une main avare les ports sur les côtes orientales des îles Britanniques, les a prodigués sur leurs côtes occidentales. Combien de lacs

(1) V. pl. XV de M. Cordiner.

sans nombre, et des plus profonds, s'insinuent dans les comtés d'occident de l'Ecosse, et combien d'excellens ports les provinces occidentales de l'Irlande ouvrent sur l'immense océan Atlantique !

Mer Germanique, ou mer du Nord.

La mer qui lave les rivages de la grande Bretagne, que je viens de passer en revue, fut originairement appelée par un ancien (1) *Oceanus Britannicus* ; elle faisoit partie de cette vaste étendue d'eau qui environne nos îles. Pline borna ce titre à l'espace contenu entre la bouche du Rhin et celle de la Seine, et donna à cet océan le nom de Septentrional (2) : Ptolémée l'a appelé Germanique, deux noms qu'il conserve encore aujourd'hui. Son extrémité nord s'étend entre *Dungsby-head*, lat. 58, 35 nord, et la même latitude au sud de la Norvège. Avant que la grande Bretagne fût séparée de la Gaule, on ne pouvoit la considérer que comme une vaste baie ; mais cette époque est au-delà du commencement de l'histoire.

Marées, leur direction.

Les marées y fluent du nord-est au sud-ouest, en suivant la direction de la côte ; mais en haute mer le reflux

(1) Mela.

(2) Plin. Lib. IV. c. 19.

court au nord, et va se verser à travers le grand canal qui est entre les îles *Shetland* et la Norvège (1). La profondeur de l'eau, au temps des plus hautes marées, dans le détroit de Douvres est de 25 brasses; elle augmente jusqu'à 31 entre *Lowstoff* et l'embouchure de la *Maes :* entre les bancs d'Well et de Dogger elle gagne encore, mais dans un seul endroit, quelques brasses de plus. Au-delà du *Dogger* elle se creuse depuis 48 jusqu'à 72. Entre le Nez de *Buchan* et le Nez de Shut en Norvège, dans les *Buchan-deeps*, elle a depuis 86 jusqu'à 100 brasses : ensuite elle décroît vers les Orcades et les îles Shetland de 75 à 40; mais entre les *Shetland* et *Bergen*, l'extrémité nord de cette mer, la profondeur est de 120 à 150 brasses.

Leurs profondeurs.

Navigation.

Depuis *Dungsby-head* jusqu'au cap *Flamborough*, les côtes sont hautes et tranchées, et peuvent être aperçues de la mer, depuis 7 jusqu'à 14 lieues. Depuis ce dernier cap jusqu'à *Spurn-head*, c'est encore une côte saine et nette (2) ; mais le reste de la côte de *Norfolk* et de *Suffolk* est

(1) William Ferguson.

(2) C'est-à-dire, sans bancs ni brisans.

bas, ne s'aperçoit qu'à une petite distance, et devient très-dangereux par le nombre de bancs de sable qui s'avancent très-loin dans la mer. Après qu'on a passé *Spurn-head*, les navigateurs gouvernent entre les *Dousing* intérieur et extérieur, vers le fanal flottant à bord d'un petit vaisseau construit pour ce service, et toujours à l'ancre au bord intérieur d'un banc de sable, appelé l'écueil de *Dogshon*, à 8 lieues de la côte du *Lincolnshire*, sur environ 15 brasses d'eau. De là ils voguent vers *Cromer* dans le *Norfolk*, et de ce point, jusqu'à ce qu'ils arrivent au *Nore*, il leur faut faire route à travers un nombre de canaux étroits près des sables les plus périlleux : si à ces périls nous ajoutons les brumes, les nuits ténébreuses, les tempêtes, les vents contraires et les côtes voisines exposées au vent, et qui sont très-proches, cette route qui est très-fréquentée, peut bien passer pour la plus dangereuse navigation qui existe au monde.

Heureusement au nord, cette mer est beaucoup plus remarquable par ses bancs utiles, que par ses écueils funestes; et elle n'auroit jamais été si hantée, sans la multitude de poissons, qui, dans les différentes

saisons, suivant leur espèce, viennent se rendre sur les bords de ces bancs, du fond des vastes abîmes du Nord, attirés ou par la variété des nourritures qu'ils y trouvent, ou par le besoin d'y déposer leurs œufs en sureté.

Bancs de sables.

Le premier banc dont on doit faire mention, n'est pas susceptible de description ; et cependant on ne doit pas le passer sous silence, parce qu'il appartient à l'histoire naturelle de la mer du Nord. C'est un banc de sable sans nom, qui court à travers le canal qui est entre *Buchanness*, et l'extrémité nord du *Juts-riff*. La moindre profondeur sur ce banc est de 40 brasses, en sorte qu'on ne le remarqueroit guère, si l'eau ne se creusoit subitement auprès, pour former la place qu'on nomme *abymes de Buchan*.

Buchan-deeps.

Long-fortys.

Le *Long-banc* ou le *Long-fortys* porte à l'E. S. E. de *Buchan-ness* (1), qui est à la distance d'environ 45 milles, et s'étend au Sud jusqu'en face de *Newcastle*. Il a environ 50 lieues de longueur, et 7 de large; et l'on y trouve depuis 32 jusqu'à 45 brasses d'eau. Le fond est un gros sable mêlé de plantes marines; et il passe pour une bonne pêcherie.

(1) Ness signifie *Nez*.

Le banc de *Mar* est situé entre le précédent et le rivage opposé à *Berwick;* sa forme est ovale : il a environ 15 milles de long, 26 brasses d'eau sur sa surface, et autour environ 40. Le banc appelé *Montrose-pits* est un peu à l'est du milieu du *Long-fortys;* il a 50 milles de long, et il est très-remarquable par cinq grands puits ou trous de 3 à 4 milles de diamètre : sur leurs bords vous ne trouvez que 40 brasses, et soudain la sonde descend jusqu'à 70, et même jusqu'à cent sur un fond doux et limoneux ; les bords au contraire sont graveleux. Je me suis enquis si la surface de ce banc merveilleux paroissoit agitée, sur le soupçon que j'avois que ces puits pouvoient produire des tournans d'eau; mais j'ai appris qu'en cet endroit, la mer n'offroit aucun phénomène extraordinaire.

Montrose-pits.

Doggers-bank.

Vient ensuite le fameux banc de *Dogger;* il commence à la distance de 12 lieues du cap *Flambourough*, et s'étend en travers de la mer, près de l'est, environ 72 lieues, et va joindre *Horn-riff*, langue de sable très-étroite, qui se termine sur la côte de *Jutlande;* sa plus grande largeur est de 20 lieues, et dans des endroits il n'a sur lui que 10 ou 12 brasses d'eau, et dans

d'autres 24 ou 25. Au midi du *Dogger* est un vaste banc de sable, nommé dans ses différentes parties le banc *d'Well*, le banc Swart, et le banc *Brun*, tous couverts d'une profondeur d'eau suffisante; mais entre eux et les côtes de la grande Bretagne, sont l'*Ower*, et le *Lemon*, noms redoutés des matelots, avec nombre d'autres fameux par cent naufrages. Le canal entre le *Dogger-bank* et le *Well-bank*, s'approfondit jusqu'à 40 brasses; ce trou est appelé le *Silver-pits*, et il est renommé pour la pêche de morue, qui fournit les marchés de Londres. La morue aime les profondeurs, le poisson plat les bas fonds. Je ne répéterai point ce que j'ai traité au long dans un autre ouvrage (1). Mais je ne peux m'empêcher de gémir en voyant que les pêcheries de ce banc précieux, ne servent que le luxe. Si, suivant le plan de mon ami M. Travis de Scarborough, homme plein d'humanité, on formoit un canal depuis une partie quelconque de la côte voisine, jusqu'à celle de *Leeds*, des milliers d'ouvriers de manufactures recevroient à un bas prix une nourriture salutaire:

Well-bank.

Ou puits d'argent.

(1) V. Brit. Zool. III; articles, Merlus, Morue sèche et Turbot.

on préviendroit les émeutes dans les temps de la disette des grains. Les ouvrages de nos manufactures seroient à un prix modéré; nos rivaux de commerce seroient par là hors d'état d'atteindre à notre rabais, et en dépit de la décadence probable et prochaine de la pêcherie de *Newfound-land* (Terre-neuve), depuis la perte de l'Amérique, ce seroit une école de marins suffisante pour conserver le peu qui nous reste, et qui ne peut plus se comparer aux possessions des nations étrangères (1).

Je vais maintenant poursuivre mon voyage, de l'extrémité des derniers rivages de la Nord-Bretagne à travers un nouvel Océan.

---

(1) J'ai fait le dénombrement le plus exact qu'il m'a été possible des poissons Britanniques dans le 3e volume de la Zoologie Britannique. La petite Fauna que j'ai mise en tête de la Flore Ecossoise de M. Ligthfoot, contient ceux qui fréquentent les côtes septentrionales de la grande Bretagne. On trouvera qu'il y en manque beaucoup de ceux du sud de l'Angleterre. M. Ligthfoot, dans cet ouvrage, a donné un détail très-soigné des plantes sous-maritimes de notre mer septentrionale.

ORCADES.

OCÉAN CALÉDONIEN.

ICI commence l'océan Calédonien, ou Deucalédonien de Ptolémée, vaste mer, qui s'étend à l'ouest jusqu'au Groenland, et au nord jusqu'à son extrémité polaire. Je l'appellerois océan Septentrional, en distinguant ses parties par d'autres noms analogues aux côtes. Depuis *Dungsby-head* les îles Orcades paroissent se ranger le long de l'horizon, et présentent la plus charmante perspective. Quelques-unes d'elles sont assez voisines, pour offrir la vue distincte des fronts de roche de ces fiers promontoires qui soutiennent tout le poids des vastes courans qui viennent de l'Atlantique. D'autres en s'éloignant s'effacent davantage, et présentent une belle dégradation successive de monts, que l'œil suit jusqu'aux plus reculés, et dont l'azur terne se confondant avec celui des cieux, laisse à peine discerner leur élévation au dessus de l'océan (1).

ILES ORCADES.

STROMA.

Entre ces îles, et Mainland à environ deux milles du rivage de *Cathness*, est la *Stroma* ou l'*Ocetis* de Ptolémée, petite île dépendante de ce comté, et fertilisée par les mains et le travail d'une

(1) Cordiner, Descript. p. 85.

trentaine de familles. Son site agréable est assez élevé pour le séjour de la tribu des pingouins. Les fameuses *Momies* sont aujourd'hui perdues, par l'écroulement des portes des cavernes où elles étoient déposées, et par l'introduction du bétail, qui les a foulées et mises en pièces. Cette catacombe est placée sur une langue de terre que la mer environne de trois côtés. L'air salin et l'écume de la mer en chassent tous les insectes, et sont le seul préservatif qui défende les corps contre la corruption: plusieurs y sont restés entiers un grand nombre d'années. Dans la plupart des îles, les habitans n'ont d'autre moyen de garantir leurs viandes de la putréfaction, qu'en les suspendant dans les cavernes du rivage; et le succès justifie cette méthode.

Marées.

Cette île est placée dans le *Firth* de Pentland, fameux par la violence de ses marées, effrayant à la vue, mais dangereux seulement quand on le passe dans des temps contraires. Les marées viennent du nord-ouest, tandis que le flux opposé sur les côtes de *Lewis* (1), se verse du sud. La marée qui vient sur la *Stroma*, et autres

---

(1) Mackensie's Charts of the Orknies, p. 4, 5.

îles également situées au milieu du courant, se divise et se brise avant de l'atteindre : deux courans fondent des deux côtés avec une grande violence, et ensuite s'unissant à quelque distance de l'extrémité opposée, n'en forment plus qu'un seul, qui dans les hautes mers fait neuf nœuds par heure, et trois à mer basse. L'espace entre la séparation des marées aux différentes extrémités d'une île, est tout-à-fait tranquille et stagnant, et se nomme *eau morte*. Quelques-uns de ces espaces ont un ou deux milles de long, et donnent à un vaisseau la liberté de rester là à tournoyer de côté et d'autre, jusqu'à ce que les marées soient assez ralenties pour lui permettre de continuer son voyage.

Eddy, ou eau morte.

Les parties les plus impétueuses des courans sont aux extrémités de l'île, et un peu au-delà du terme où finit l'*eau morte*, où ils se réunissent. Le choc de ces courans adverses exécute un mouvement circulaire; et quand la marée est très-forte, occasionne des tournans d'eau en forme de cloche renversée, dont le plus large diamètre peut être d'environ trois pieds. Dans les grandes marées, ils ont assez de force pour faire pirouetter un vaisseau, mais pas assez pour

Swelchies de Stroma.

l'engloutir ou l'endommager; mais il y a eu des exemples de petites barques qu'ils ont engouffrées. Le moment de la plus grande largeur de ces tournans est celui où ils se forment : ils sont ensuite emportés par le courant, et disparoissent; mais bientôt de nouveaux succèdent aux premiers. Le mouvement spiral, ou de succion ne s'étend pas bien loin au-delà du trou : une chaloupe peut passer en sureté à 10 toises de ces tournans. Les pêcheurs à qui il arrive de se trouver à une distance dangereuse, jettent une rame, ou quelque autre corps volumineux, qui rompt la continuité de la superficie de l'eau, interrompt le mouvement tourbillonnant, et force l'onde de se porter rapidement et de toutes parts à l'endroit où le corps a creusé sa surface. Dans les temps orageux, les vagues détruisent elles-mêmes ce phénomène. Un roc sous l'eau près du confluent de ces rapides marées présente un aspect formidable : le courant trouvant un obstacle, fond dessus avec furie, pénètre jusqu'au fond des eaux qu'il émeut, et en remporte avec lui, sable, coquilles, poissons, en un mot, ce qu'il rencontre ; et le tout avec les chaloupes ou autres objets qui se trouvent là, est lancé en

tourbillonnant du centre de l'éruption à la circonférence avec une incroyable vélocité : et la surface troublée bout par gros bouillons, comme une grande chaudière, et fuit ensuite comme un trait avec une succession de tournans produits par les ébullitions successives. On les appelle *rousts*, et ils menacent du plus grand danger les petits bateaux, qui sont agités avec une telle violence, que, quand même ils ne seroient pas culbutés, les hommes sont jetés dehors à la mer, pour y périr sans aucune ressource. C'est durant le reflux qu'ils sont terribles, et dans la haute mer aussi quand le vent souffle de l'ouest, et cela dans le temps le plus calme. Mais tant que dure le flux, on les passe sans aucun danger. Les vaisseaux dans un calme ne courent jamais risque de toucher une île ou un rocher visible ; lorsqu'ils enfilent un courant, ils sont toujours emportés rapidement, mais avec sureté.

Rousts.

Swona, petite île à 4 milles environ de Stroma, est la plus méridionale des Orcades, fameuse par ses redoutables courans, et particulièrement par les tournans d'eau appelés les *well* ou puits de Swona, qui présentent les phénomènes précédens, dans

Swona.

un degré encore plus violent. Ce qui contribue à augmenter la furie des marées, c'est d'abord leur resserrement entre un si grand nombre d'îles, et puis l'irrégularité de la position des fonds, et le peu d'eau. Le même défaut de profondeur s'étend de tous les côtés des Orcades : preuve qu'elles ont jadis fait partie de l'île-mère, dont elles ont été séparées par quelque violente secousse. Le milieu du canal entre Stroma et la terre-ferme n'a que dix brasses ; et la plus grande profondeur autour de cette île n'est que de 18. Les sondes varient de 3 à 46 brasses, et les plus profondes se trouvent entre South-Ronaldsha, et Southwales : car en général les autres ne sont que de 3 à 13 ; et la profondeur environnante de tout le groupe, excède bien rarement 25 brasses.

Profondeur de l'eau.

Marées.

Vers les îles, les marées commencent à décroître. Elles se trouvent dans un grand océan, où les eaux peuvent se répandre au large, et par là elles ne montent jamais à cette hauteur de flot, qui a constamment lieu dans les mers resserrées. Ici les grandes marées des équinoxes ne passent pas ordinairement huit pieds : et les plus extraordinaires ne s'élèvent qu'à quatorze, même

quand elles sont enflées par des vents impétueux (1).

L'époque de la découverte et de la population des Orcades est inconnue : probablement elle remonte à une date très-ancienne ; car on nous dit qu'elles dûrent leur nom aux Grecs. *Orcades has memorant dictas à nomine græco* (2). Pline et Mela en font mention : le premier décrit leur nombre et leur forme groupée avec beaucoup d'exactitude (3). La flote d'Agricola vogua autour d'elles, et en fit la conquête ; mais il est probable que jamais les Romains ne conservèrent aucune partie de la Calédonie. Je n'en trouve aucun vestige au-delà d'*Orrea* ou d'*Inchtuthel* (4), excepté à *Fortingal* (5) dans *Breadalbine*, où est un petit camp, qui n'est peut-être qu'un poste avancé et momentané. Malgré cela, ils doivent avoir eu, par la navigation, une connoissance communiquée des côtes

(1) Murdoch Mackensie.

(2) Claudien.

(3) Mela, lib. III. c. 6. Plin. lib IV, c. 16.

(4) Voyage d'Ecosse, 1772, p. 70.

(5) Le même, p. 25.

du nord de la Bretagne jusqu'aux Orcades. D'après des instructions acquises par cette voie, Ptolémée a donné les noms de chaque nation, de chaque rivière considérable, et de chaque promontoire sur les côtes orientale, septentrionale et occidentale ; mais les Romains avoient oublié la navigation de ces mers. Autrement le poète n'auroit jamais vanté le courage de ses compatriotes, pour avoir osé poursuivre les Saxons pillards au travers d'un *détroit inconnu*, et la victoire navale obtenue devant ces îles, par les troupes qu'Honorius envoya au secours des malheureux Bretons.

> Quid sidera prosunt?
> *Ignotumque fretum?* maduerunt Saxone fuso
> Orçades (1).

« Des astres et des *mers inconnues* n'ont pu les sauver, et le sang Saxon a rougi les Orcades. »

Ces îles furent dans des temps postérieurs possédées par les Pictes, et ensuite les Ecossois y rentrèrent : ces derniers cédèrent la place aux pirates de Norvège, qui furent subjugués par Harold Harfargre,

(1) Claudianus de quarto consulatu Honorii.

vers l'an 875 (1); et les îles furent unies à la couronne de Norvège. Elles restèrent sous cette domination jusqu'en 1263, adoptèrent ses lois et son langage. La langue *Norse* ou norvégienne étoit généralement en usage dans les îles Orcades et Schetland, et s'y conservoit même encore dans le siècle dernier; mais aujourd'hui elle s'est entièrement perdue, excepté dans Foula, où les vieillards s'en rappellent encore quelques mots. L'anglois, avec un accent norvégien, est la langue de ces îles; mais la physionomie des habitans, leurs mœurs et leurs inclinations, montrent encore visiblement leur origine du nord.

Langage.

Ces îles varient de forme et de hauteur. Une grande partie de celle de *Hoy* est haute et montagneuse. Le but qui fait reconnoître la terre, la fameuse colline de *Hoy*, a, dit-on, 540 verges de haut, ou 270 toises. Les flancs de toutes ces collines sont couverts d'une longue bruyère où pondent des multitudes de courlis, de pluviers verts, de bécasseaux aux pieds rouges, et autres espèces qui marchent dans l'eau. Le hibou aux courtes oreilles,

Rochers des Orcades.

Oiseaux.

(1) Torfœus, Rer. Orcad. lib. I, c. 3, p. 10.

ou scops, les fréquente aussi, et fait son nid dans la terre. Il est probable que c'est delà, ainsi que de Norvège, qu'au commencement de l'hiver, il passe aux parties plus méridionales de la grande Bretagne : la plupart des oiseaux aquatiques changent de lieu, mais il faut qu'ils reçoivent des renforts considérables des parties du nord les plus éloignées, pour former le nombre incroyable qui couvre nos rivages. Les falaises sont d'une hauteur énorme, et semblent des murailles de l'Océan. Le *Berry-head* est un précipice très-élevé, avec une auguste caverne à sa base, qui s'ouvre sur la mer. Les *ern*-aigles ou solitaires possèdent par couples éloignés les uns des autres la partie supérieure des rochers : ni cet aigle, ni les autres faucons ne veulent souffrir de compagnie. Mais, comme dit Pline (1), « dès que les petits sont grandis, la mère les poursuit et les chasse au loin : ils lui disputeroient sa proie ; et d'ailleurs un seul couple d'aigles a besoin d'un grand espace de pays pour se rassasier ».

(1) Adultos persequitur parens et longè fugat, æmulos scilicet rapinæ. Et alioquin unum par aquilarum magno ad populandum tractu, ut satietur, indiget. Hist. Nat. lib. X, C. 3.

Les pingouins, les cormorans, et toutes les familles qui aiment les positions élevées, nichent et pondent par milliers dans les autres parties. Le *tyste* ou guillemot noir, se loge et s'abrite dans une crevasse de rocher, ou se creuse un trou dans le peu de terre qu'il peut trouver : là il dépose un œuf unique, couleur d'olive sale avec des taches rondes d'un olive plus foncé. Jamais cette espèce ne quitte les Orcades. Le guillemot fou y reste jusqu'au mois de novembre; le petit pingouin, oiseau rare dans les autres parties de la grande Bretagne, fait son nid dans les creux et les trous des plus hauts précipices; le lyre, ou bec en ciseaux, se tapit dans la terre parmi les rochers du *Hoy* ou de l'*Eda*, et ses plumes forment un article de commerce, ainsi que sa chair, qui est salée et mise en provision pour l'hiver. Dans cette saison on les voit rasant l'océan à des distances de la terre, qui étonnent. Le pétrell ou pinçon de mer, ou l'oiseau des tempêtes, niche souvent entre les interstices des pierres; ensuite il vole sur la mer, et effraie de son apparition le matelot superstitieux. Rarement on voit ici les bécasses;

les litornes n'y font qu'un court séjour pour prendre du poisson, et l'ortolan de neige chassé du fond du nord par la gelée, vient souvent s'y abattre et couvrir des étendues de pays.

Un petit nombre de cygnes sauvages font leur ponte dans certains lacs de *Mainland;* mais la plupart de ces oiseaux, toutes les bernacles, tous les cravants ou brantams, et plusieurs autres oiseaux au pied palmé, se retirent au printemps dans des latitudes plus septentrionales; mais pour le canard à queue d'hirondelle et à queue d'épingle, et un petit nombre d'autres, cette contrée est un climat chaud, et ils s'y retirent pour passer les hivers dans des baies abritées. Toutes les autres remarques qu'on pourroit faire, sont communes aux *Schetland:* et il y a une grande similitude de rapport dans ces deux groupes d'îles.

La Belle île. Les îles *Schetland* sont à 60 milles au nord-est de l'Orcade la plus septentrionale. A moitié chemin est la *Belle-île* (Fair-island), place d'environ 3 milles de long, avec des rivages élevés et hérissés de roches. Il y a environ 150 habitans, race industrieuse : les hommes sont pêcheurs;

les femmes tricotent et filent. La profondeur de l'eau varie jusqu'à 26 brasses. La marée se divise à l'extrémité nord, court avec une grande vîtesse, et forme sur le côté oriental une barre considérable.

SCHETLAND.

Schetland est composé de plusieurs îles. Mainland, la principale, s'étend 28 lieues du sud au nord, et est singulièrement formée : c'est une infinité de péninsules unies ensemble par les isthmes les plus étroits. Celui qui est appelé Mavisgrind, et qui unit la paroisse de North-Maven, n'a que quatre toises de largeur. Mais la forme irrégulière de cette île, fait qu'elle offre les ports les plus beaux et les plus sûrs, qu'on y nomme *Voes* : salutaire dispensation de l'attentive Providence dans une mer remplie des espèces de poissons dont l'usage est le plus universel. Les îles adjacentes sont en général si voisines de cette île-mère, et leurs promontoires correspondent si exactement à ses caps, qu'il est très-probable qu'elles firent autrefois partie de Mainland. Les rochers et leurs groupes prennent des formes très-variées, telles que des pyramides, des cathédrales gothiques sortant du sein des eaux, des flottes de

vaisseaux, et autres figures que l'imagination secondée par la forme des objets peut y voir avec une sorte de réalité.

Le Doreholm, dans la paroisse de *Northmaven*, est très-singulier : une partie est arrondie, le reste paroît une ruine, composée d'un seul éclat de rocher, avec une magnifique arcade intérieure de 70 pieds de haut.

Pour emprunter les termes du capitaine Thomas Preston, à qui nous devons une excellente carte de ce groupe d'îles; le pays est sauvage, nu et montagneux. On n'y voit pas un arbre ni un buisson. Les rivages sont difficiles, et en plusieurs parties inaccessibles, rudes, escarpés, et ressemblans à des côtes de fer, dont l'aspect frappe l'ame de crainte et d'horreur; semés d'énormes précipices, et de rocs hideux. Ces îles s'étendent de 60 à 61 deg. de lat. En hiver le soleil se couche presque aussitôt qu'il s'est levé, et en été il se lève presque aussitôt qu'il s'est couché : en juin et juillet il s'en faut peu que les nuits ne soient aussi brillantes que le jour, et en décembre le jour est presque aussi ténébreux que la nuit. Vers le solstice, on voit chaque nuit l'aurore boréale, ou,

comme l'appellent les naturels, la *danse joyeuse*, qui répand un large éclat sur tout l'hémisphère septentrional (1).

Aurore Boréale.

Ces aurores accompagnent constamment les claires soirées dans toutes ces îles du nord, et sont d'un grand secours pendant la noire obscurité des longues nuits d'hiver. Elles commencent ordinairement à paroître à l'horizon à l'heure du crépuscule, d'une couleur brune foncée, approchant du jaune. Quelquefois elles restent dans cet état pendant plusieurs heures sans aucun mouvement sensible, après quoi elles se divisent par bandes de lumière plus vive, s'étendent en colonnes, prennent lentement et successivement mille formes différentes, et varient leurs couleurs depuis toutes les teintes du jaune jusqu'au rouge le plus foncé. Souvent elles couvrent l'hémisphère entier, et prennent la plus brillante apparence. Leurs mouvemens alors sont extraordinairement vifs, et elles étonnent le spectateur par le rapide changement de formes. Elles se montrent soudain dans des places où l'on n'en voyoit pas une trace aupara-

(1) Phil. Trans. abr. XI, 1328.



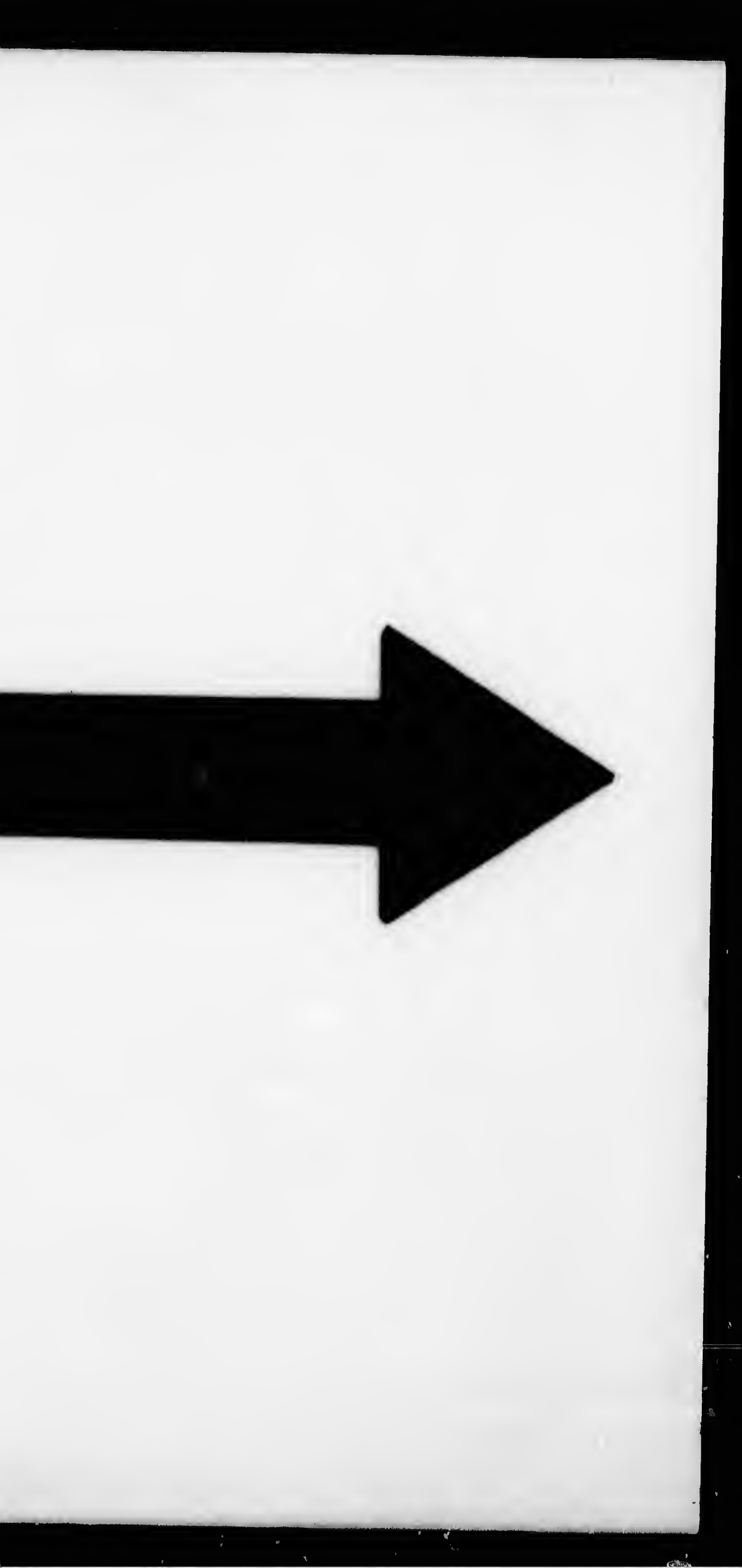
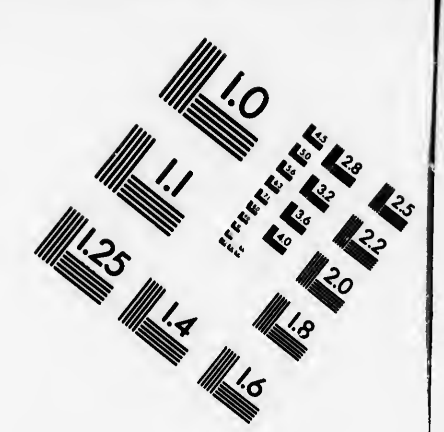
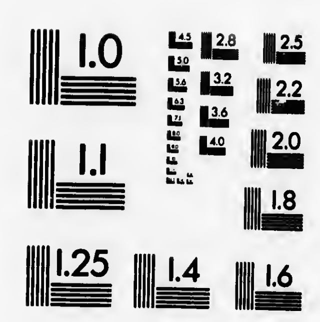
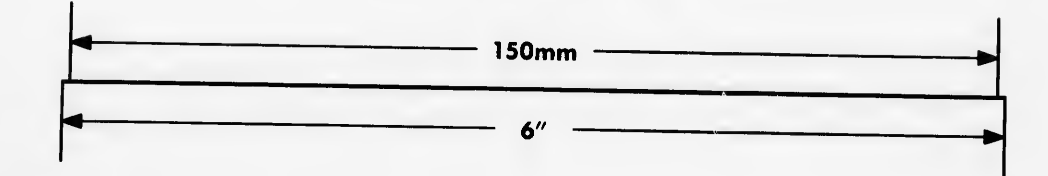
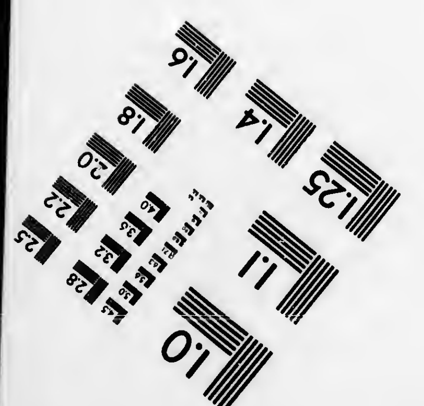


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

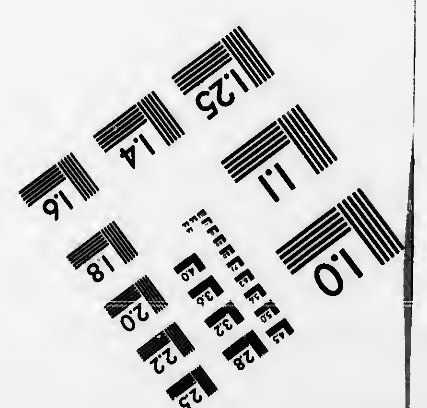








APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989



vant, et glissent légèrement le long des eaux; et le moment d'après elles s'éteignent et s'évanouissent soudain en laissant après elles une étendue sombre et uniforme. Bientôt ce sombre espace s'illumine de nouveau, pour s'éteindre encore et ne laisser que le même fonds ténébreux. Dans certaines nuits, elles s'élèvent en vastes colonnes, qui présentent d'un côté le jaune le plus chargé, tandis que l'autre décline par des ombres graduées jusqu'à se confondre avec le firmament. En général elles ont d'une extrémité à l'autre, un mouvement de tremblement qui dure jusqu'à ce qu'elles s'évanouissent. En un mot, nous qui ne voyons que les extrémités de ces phénomènes du nord, nous n'avons qu'une foible idée de leur splendeur et de leur mobilité. Suivant l'état de l'atmosphère, elles changent de couleurs. Souvent elles se teignent de sang, et prennent l'aspect le plus désastreux. Alors les sages de la campagne deviennent des prophètes, et épouvantent les spectateurs attentifs des terreurs de la guerre, de la peste et de la famine. Cette superstition n'étoit pas particulière aux îles du nord; et ces phénomènes ne sont pas d'une date récente. Les anciens les nommoient

moient *chasmata* (1), et *trabes* (2), et *bolides* (3), suivant leurs formes et leurs couleurs (4). Dans les temps anciens, ils étoient extrêmement rares, et conséquemment bien plus remarquables. Depuis Plutarque jusqu'au temps de notre sage historien Richard Baker, ils ont passé pour des présages d'événemens désastreux, et la craintive imagination se figuroit y voir des combats en l'air, « des guerriers enflammés et menaçans combattant sur les nuages, rangés en escadrons réguliers de bataille » (5).

Le 6 mars 1715-16, et je suppose après une longue interruption, elles parurent avec un grand éclat en Angleterre. Les philosophes leur donnèrent leur attention (6): le vulgaire y vit le signe de l'introduction d'une race étrangère de princes. Le phénomène

---

(1) Chasmata : ouverture dans l'air, laissant paroître une flamme comme dans l'enfoncement.

(2) En forme de poutres enflammées.

(3) En forme de flambeaux allumés.

(4) Aristot, météorol, lib. I, C. 5. Plin. Nat. Hist. lib. III, C. 26.

(5) Fierce fiery warriors fight upon the clouds,
In ranks and squadrons and right form of war.

(6) V. Phil. traus. abr. IV, part. II, 138.

a perdu sa nouveauté et son imposant caractère. Sa cause paroît être la trop grande abondance de matière électrique.

Tempêtes. Les tempêtes qui règnent sur ces îles pendant l'hiver sont étonnantes. Le froid est modéré, les brouillards épais et fréquens, et cependant les orages agitent l'eau jusqu'au fond de ces mers peu profondes. Le poisson cherche le fond des grandes vallées de l'abyme, et les harengs, qui dans le mois de juin se montrent à la vue de Shetland, en masses et en colonnes inconcevables, font le tour de notre île, et se retirent ensuite au-delà de l'atteinte et de la connoissance de l'homme. Quand le principal corps d'armée de ce poisson s'avance du nord, il change l'apparence et la surface de l'océan. Ils nagent divisés en colonnes longues de 5 ou 6 milles, larges de 3 ou quatre, et ils poussent les eaux devant eux en espèce de torrent ondoyant comme le flot du rivage : quelquefois ils s'enfoncent pendant un certain espace, et se remontrent ensuite ; et l'eau brillante et réfléchissant une variété de vives couleurs, semble une plaine émaillée de mille pierres précieuses. Les oiseaux et les poissons de proye attendent et observent leur marche. Les baleines

Harengs.

de plusieurs espèces se tiennent sur les côtés, et ouvrant leurs vastes mâchoires, les engloutissent par centaines. Les goëlans bruns et les mouettes fondent sur eux, et la tribu des plongeons et les cétacées augmentent leur destruction (1). L'homme vient prendre sa part du butin, et cette utile espèce donne la nourriture à des millions d'individus. Hollandois, François, Flamands et Anglois se rendent dans le détroit de *Brassa*, pour recueillir ces trésors de l'Océan, qu'ils reviennent distribuer et porter jusqu'aux Antilles.

Morue.

La morue, la morue sèche et le torsk (2) fournissent des cargaisons à d'autres marchands. Je voudrois pouvoir parler de cette pêche avec la même satisfaction que de celle du hareng : mais dans ces îles lointaines le bras de l'oppression s'appesantit sans contradiction, et tyrannise à son gré les malheureux vassaux (malgré les lois, qui sont esclaves comme eux). Ils sont contraints d'asservir et de hasarder leur vie dans la capture de ces poissons, pour les

(1) V. mon Voyage aux Hébrides, et Brit. Zool. III, pour l'hist. du hareng.

(2) Br. Zool. III, n°. 89.

céder à vil prix à des maîtres durs : et ceux-ci les revendent sans pudeur à un prix fort cher aux entrepreneurs qui viennent de différentes contrées les enlever.

Opah.

Parmi les autres poissons plus rares, l'*Opah* s'y trouve en abondance : il paroît être un poisson du nord comme le *Torsk*. Celui-ci ne se trouve plus au midi des Orcades ; mais le premier s'étend jusqu'aux bancs de Terre-neuve.

Oiseaux.

Les oiseaux de ces îles sont les mêmes que ceux des Orcades, excepté le skua ou grisard, qui ne fait sa ponte que dans *Foula* et *Unst*. Parmi le petit nombre des oiseaux de terre, qui y passent dans l'été, on voit le roitelet à huppe dorée. Son plus court vol doit être de 60 milles, à moins qu'il ne se repose à mi-chemin sur la *Belle-île* ; vol prodigieux pour un aussi petit oiseau.

Une multitude des habitans de chacun de ces deux groupes d'îles, se nourrissent, durant la saison, des œufs des oiseaux des falaises. La méthode pour les prendre est si hasardeuse, qu'elle suffit pour donner une idée de l'extrémité où la disette de nourriture réduit ces pauvres gens. *Copinsha*, *Hunda*, *Hoy*, *Foula* et *Noss-*

head, sont les rochers les plus remarquables; et les insulaires voisins sont les plus hardis et les plus exercés à les gravir, pour saisir leur proie sur les précipices. La hauteur de quelques-uns de ces rochers passe 50 brasses; leurs surfaces sont hérissées de rebords anguleux et saillans, dont la largeur suffit à ces oiseaux pour y faire leur nid et leurs œufs. C'est à ces rebords que monteront ces intrépides oiseleurs : ils passeront sans sourciller de l'un à l'autre, ramasseront les œufs et les oiseaux, et en descendront avec la même indifférence. Dans plusieurs endroits, la capture se fait de haut en bas : on les descend du bord du rocher par une corde, quelquefois faite de paille, quelquefois de soies de sanglier : ils préfèrent les dernières même à celles de chanvre, parce qu'elles ne sont pas sujettes à être coupées par le tranchant des rochers; tandis que celle de chanvre est sujette à s'effiler et à se détordre. Ils se confient à la merci d'un seul aide, qui descend son compagnon et tient la corde, sans autre garant que sa seule force : souvent vaincu par le poids, il est forcé de lâcher la corde, et le malheureux qu'elle suspend est sûr d'être brisé en pièces, ou

Chasse aux oiseaux.

noyé dans la mer qui le menace au dessous. Souvent la corde est transportée de place en place, portant le poids de l'oiseleur et de son butin. L'homme qui la tient reçoit les signaux convenus ; car il ne peut voir son associé, qui est trop loin de sa vue, et qui pendant l'opération, à l'aide d'un bâton, se repousse et s'écarte du front des rochers, pour se garantir de leurs pointes avancées et tranchantes. Dans *Foula* ils se confieront à un court pieu chassé dans le sol, ou à une petite dague, que les naturels portent ordinairement autour d'eux, et qu'ils enfoncent de même dans la terre ; et entortillant autour une ligne de pêcheur, ils descendent le long d'elle aux places où sont les œufs, et après avoir fini leur tâche, ils remontent au haut de la même ligne sans aucune peur. Il en est peu de ceux qui font ce métier, qui atteignent une mort naturelle. Aussi ont-ils un proverbe commun : « Un tel est allé sur le *Sneak*, et mon père est aussi allé sur le *Sneak* ; » pour dire : *Ils sont morts*. C'est grand dommage que l'ancienne loi norvégienne ne soit pas ici en vigueur. Elle regardoit ce genre de mort comme une espèce de suicide : le plus proche parent

(en cas qu'on pût apercevoir le corps) étoit exhorté à aller le trouver par le même chemin; s'il refusoit, on refusoit au corps la sépulture en terre sainte (1).

Mais la plus singulière méthode se pratique sur la colline de *Noss*, vaste rocher séparé de l'île de *Noss* par quelque convulsion inconnue, et qui n'en est qu'à 16 brasses : il est de la même hauteur énorme que le précipice qui est à l'opposite (2), avec une mer furieuse au pied; en sorte que la fente intermédiaire est d'une horreur incomparable. Quelque téméraire, intrépide à l'escalade, a gagné jusqu'au sommet, et a attaché et affermi plusieurs pieux sur la petite portion de terre qu'on y trouve : des pieux correspondans sont placés sur le bord des falaises opposées. Une corde est fixée aux pieux de l'un à l'autre bord : c'est le long de cette corde qu'une machine appelée *cradle*, berceau, est ajustée pour glisser tout le long ; et à l'aide d'une autre petite corde parallèle et attachée de la même manière, mon brave se transporte jusqu'au rocher, et en revient avec sa proie,

---

(1) Debes, hist. Ferroe isles, 154.

(2) 480 pieds.

qui sont les œufs et les petits du goëland au dos noir, et du bourgmestre.

Quadrupèdes.

Le nombre des quadrupèdes sauvages qui ont gagné les Orcades et les Shetland, se réduit à cinq : la loutre, le rat brun, la souris commune, la musaragne puante, et la chauve-souris. Les lapins ne sont pas originaires de la grande Bretagne, mais ils s'y sont naturalisés par-tout. Dans les îles sablonneuses des Orcades on les trouve par légions, et leurs peaux sont un grand article de commerce : mais le tort qu'ils font en bouleversant un sol déja trop mouvant par lui même, balance beaucoup le profit.

Ces îles autrefois boisées.

On trouve en mille endroits de ces îles, des preuves évidentes que ce fut jadis un pays boisé. Dans la paroisse St.-André des Orcades, dans *Northmaven*, et même dans l'île *Foula* des Shetland, on découvre souvent de vastes étendues remplies de débris de gros arbres ; ce qui arrive ordinairement après que quelque ouragan violent a balayé les couches de sable ou de gravier dont ils étoient couverts. Ils sont placés dans une terre marécageuse, et souvent à dix pieds au dessous d'une espèce de tourbe. Quelques arbres sont encore dans la posi-

tion où ils avoient crû : d'autres sont couchés horizontalement, et tous du même sens, comme s'ils avoient été ou renversés, ou emportés par un déluge particulier. Cependant aujourd'hui on ne peut y élever aucun arbre ; c'est même avec la plus grande difficulté qu'on y cultive les arbrisseaux les plus petits et les plus communs. Le coudrier, le saule herbacé, à réseau, rampant et commun, sont les seuls arbustes de l'île, et encore n'y sont-ils pas fréquens. J'examinerai ailleurs le décroissement de la végétation dans cet espace septentrional.

La grande quantité de tourbe que la Providence a répandue sur ces îles, excepté à *Sanda*, est une autre preuve de l'abondance des arbres et autres végétaux, depuis long-temps perdus sous les sables. L'application de cette *humus vegetabilis*, ou terre végétale, au chauffage, fut enseigné, dit-on, la première fois aux habitans, par *Einar*, Norvégien, surnommé pour ce bienfait, *Torf-Einar*, Einar *de Cespite* (1). S'il eût vécu dans la Grèce, il n'auroit pas échappé aux honneurs de l'apothéose, pour une si grande découverte.

(1) Torfæus, Rer. Orcad. lib. I, c. 7.

M. Knox, qui vient aussi de visiter les îles les plus septentrionales de l'Ecosse, placées dans une mer orageuse, couvertes de brumes, et avantageusement situées pour les pêcheries, ajoute sur l'état de ces peuplades, de nouveaux détails, qui achèvent de les faire connoître.

Quoique les fiefs héréditaires aient été abolis dans toute la grande Bretagne, l'esprit du systême féodal, dit M. Knox; règne encore dans l'Ecosse septentrionale, et plus on avance vers le nord, plus son influence agit sur les institutions. Elle gouverne encore les îles de Shetland: delà la situation précaire de leurs habitans.

De ces îles, qui gisent au nord-est des Orcades, entre les soixante et soixante et unième degrés de latitude septentrionale, et sont réputées faire partie du comté d'Orkney, il y en a quarante-quatre d'habitées, et d'autres petites où l'on garde seulement du bétail. Elles occupent une étendue de soixante et douze milles en longueur, sur vingt à vingt-quatre milles en largeur. Le nombre de leurs habitans est d'environ vingt-mille. La terre y est généralement couverte de mousse, quoiqu'on y trouve quelques vallées d'une terre assez grasse:

néanmoins on n'y rencontre pas un seul arbre qui mérite ce nom. Ceux qui existent dans ces îles sont noueux, et ne passent jamais les murailles des enclos qui les renferment. Je vis cependant, dit M. Knox, dans un jardin un arbre qui portoit cinq pommes, prodige qui rendoit le propriétaire de l'arbre très-glorieux.

Ces îles produisent de l'avoine noire, de l'orge, des patates, des choux, des carottes, des navets, des pois, des féves. Le bœuf y est si mauvais qu'on ne sauroit le rôtir, il est passable lorsqu'on l'a fumé; les moutons et les porcs y sont très-petits, la volaille mauvaise et d'un goût poissonneux. Les chevaux, quoique petits, sont très-forts, très-courageux et très-utiles.

Le climat en hiver, n'y est pas aussi rude qu'il devroit l'être sous cette latitude ce que l'on attribue à l'air de la mer, qui tempère le grand froid : souvent le soleil ne s'y montre pas pendant trois mois de suite; les brouillards commencent en septembre : ils sont accompagnés de violens coups de vent, qui causent le plus grand dommage aux insulaires; car le foin n'y a que très-peu de force; et les vagues de la mer, après la tempête, brisent avec

tant de fureur sur les rochers, que l'écume salée est emportée dans les plaines, où elle tombe sur l'herbe et brûle tout ce qu'elle touche. L'année est estimée fort bonne, lorsque les habitans recueillent assez d'avoine pour fournir à leur consommation.

Le pays est en général montagneux; dans certains endroits il n'y a pas six pouces de terre végétale sur la roche, et dans beaucoup d'autres il est impossible de pratiquer des routes publiques. On y trouve du fer. J'y ai même rencontré, dit M. Knox, de l'asbeste commun de la même qualité que celui du comté d'*Aberdeen*.

La seule ville remarquable de ces îles est le Rewiek. On n'y brûle que de la tourbe, mais elle y est très abondante: les habitans négligent beaucoup l'agriculture, parce que leur seule occupation, en été, est la pêche; de manière que dix mille hommes pourroient y être employés facilement au labourage et à d'autres travaux. Le propriétaire le plus riche de ces îles est M. Gifford de Bosto, dont le bien monte à cinq-cent livres sterling de revenu.

Pour empêcher les émigrations, on

engage les jeunes gens à se marier dès l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, ce qui les fixe pour la vie dans le pays; sans ce lien, ils s'échappent communément et ne reviennent jamais. Pour les attacher, le seigneur donne à chaque nouveau marié, trois acres de terrain stérile; alors le nouveau propriétaire commence par creuser des fossés pour dessécher ce terrain, et entre ces fossés il sème de l'avoine, et plante de patates. Il s'associe six ou sept camarades pour équiper un bateau pêcheur, et va faire la pêche jusqu'à 15 lieues au large: ces bateaux marchent sous la protection de plusieurs petites caïches de 10 à 20 tonneaux, qui sont de la plus grande importance pour eux dans les gros temps, parce que sous cette escorte, ils avancent en mer beaucoup plus qu'ils ne le feroient sans l'espérance d'être secourus dans le cas de détresse. Les pêcheurs jettent ordinairement leurs lignes à minuit, et lorsque leurs bateaux sont chargés, ils reviennent trouver le facteur ou l'intendant de leur seigneur. Le poisson est apporté à terre et délivré sans être curé; pratique très-désavantageuse à sa bonté: le sang gâte bientôt toute sa substance. On devroit avoir pour

le saumon cette attention, qui en augmente infiniment la délicatesse. Il n'y a qu'un port en Ecosse où l'on ait cette précaution; c'est celui de *Gardenstown*. Les propriétaires ne sont parvenus à l'établir, que par des encouragemens et de petites récompenses distribuées aux pêcheurs. Il seroit à souhaiter que cette méthode fût universelle; le poisson seroit plus ferme et plus dur, tandis que la majeure partie de celui qu'on apporte aux marchés, est mal-sain et dégoûtant.

Le pauvre pêcheur de Shetland vend son butin à l'intendant du seigneur, sur le pied d'un sol pour chaque poisson appelé *tusk*, et de trois jusqu'à six sols par grande morue; il garde la tête du poisson pour lui. Ce malheureux et sa famille manquent des premières commodités de la vie. Le pêcheur n'a point de marché public où il puisse disposer de son poisson : il n'ose en cacher; car s'il est découvert, il est aussitôt banni des îles. Pour se procurer les premiers articles de nécessité, il est obligé de s'adresser encore au facteur du seigneur, qui a un magasin rempli de marchandises d'Ecosse, de Hambourg et de Hollande. On lui fait payer jusqu'à cinq shellings

sterling pour un picotin de gruau pesant huit livres : heureux encore de l'avoir à ce prix ! Sur les toiles de Hambourg, les esprits distillés des grains, les tabacs en poudre et à fumer communs, les chapeaux, les rubans et autres habillemens de femme, le seigneur ne gagne pas moins de cinquante pour cent. Le pêcheur et sa femme s'occupent à faire des bas, des mitaines et des bonnets de laine, et vendent leurs bas cinq sols la paire seulement. Les pêcheurs hollandois achètent ces articles communs argent comptant ; mais comme ils n'en tirent d'Ecosse que pour environ cinq cents livres sterling par an, c'est un objet peu important. Une année dans l'autre, les Shetlandois reçoivent du Gouvernement, en gratification, pour le poisson blanc exporté dans les ports étrangers, tels que Hambourg, Bilbao, Barcelonne et d'autres ports de la Méditerranée, de deux à trois mille livres sterling ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils négligent la pêche du hareng. Ils ne fument aucun poisson, et ne savent pas non plus nettoyer la morue, ni l'encaquer, comme celle que les François et nous, appelons morue salée ; les Hollandois, morue d'Islande ; les autres nations, *ba-*

callao. Comme il n'y a point de bois dans ces îles, rien ne pourroit favoriser autant leurs pêcheries, que de leur construire des établissemens pour sécher le poisson, de même qu'à Terre-neuve; car les brouillards l'empêchent de sécher parfaitement, lorsqu'il n'est exposé que sur la plage. Le Gouvernement ne reçoit que deux ou trois cents livres sterling de ce pays, où il est presque impossible de prévenir la fraude, vu la quantité de baies et de havres, dont plusieurs ont 15 à 20 milles de large.

Les offenses mêmes de ces malheureux insulaires, doivent être envisagées avec indulgence. Sous ce climat humide et froid, leur eau est trouble et mal-saine; et comme il faut que la nature se soutienne, il leur seroit presqu'impossible de faire leur pêche sans un peu d'eau de genièvre ou d'autres liqueurs fortes de Hambourg. Dans la situation où ils se trouvent, il est bien difficile de ne pas contracter du goût pour les liqueurs spiritueuses. Soit qu'on envisage ce vice du côté physique, ou du côté moral, il seroit à souhaiter que l'on pût leur procurer de la bière aussi aisément et à aussi bon compte qu'aux pêcheurs des côtes d'Ecosse. Les Shetlandois n'ont d'ailleurs

pour

pour boisson, que du petit-lait aigre, et pour nourriture que du poisson, excepté en été, où ils ont du lait : l'effet de ce régime est que ces malheureux (hommes et femmes) sont sujets à des convulsions, particulièrement dans les îles les plus septentrionales.

Les petites vaches de Schetland ne trouvent pas de nourriture, par l'extrême stérilité du terrain, et ne fournissent qu'une pinte de lait par jour; les vaches et les chevaux mangent souvent les herbes marines, faute d'autre aliment. Pour ajouter à cette malheureuse situation, souvent les oiseaux de proie, aussi affamés que les habitans, viennent crever les yeux des bestiaux. »

Antiquités.

Avant que de quitter les dernières îles de la grande Bretagne, je vais donner, comme un supplément aux antiquités dont j'ai fait mention dans mon voyage en Ecosse, un détail succinct des autres qui se trouvent dans ces groupes.

Les Orcades, les îles Schetland, Cathness, Sutherland et Ross-shire, avec les Hébrides, furent possédées pendant des siècles par les Norvégiens, et en plusieurs choses elles adoptèrent leurs coutumes. Des anciens monumens qui restent, plusieurs sont

communs à la Scandinavie et aux anciens habitans de la grande Bretagne : d'autres paroissent propres à leurs conquérans du nord. Parmi ces monumens, sont les bâtimens circulaires, connus sous le nom de maisons des *Pictes*, de *Burghs*, de *Duns*. Les premiers sont d'une date moderne, et doivent être rejetés comme n'ayant jamais été l'ouvrage des *Pictes* ; les seconds sont certainement vrais, et indiquent leurs fondate... , qui dans le même temps leur donnoient le nom natal de *borg*, défense ou forteresse (1), mot suéo-gothique ; et les montagnards appliquent universellement à ces places, le nom celtique *Duns*, qui signifie une colline défendue par une tour (2) : c'est aussi une preuve de leur usage, quand on n'en découvriroit pas d'autre. Elles sont bornées aux contrées, qui étoient jadis assujetties à la couronne de Norvège. A quelques exceptions près, elles sont bâties en vue de la mer, et une ou plusieurs à la vue l'une de l'autre, en

(1) V. Jhre Glossarium Sueo-Gothicum, où ce mot est rendu par *munimentum*, dérivé de *berga custodire*, ou *byrgia claudere*.

(2) Baxter Gloss. antiq. Brit. 109.

sorte qu'un signal par le feu, par l'étendard ou par la trompette, pouvoit leur donner à toute heure avis de l'approche du danger, et les mettre à portée de se prêter un secours mutuel. Dans les Schetland et les Orcades, on les appelle le plus souvent *wart*, ou *wardhills*, ce qui prouve qu'il y avoit des garnisons. Elles avoient lenr *wardmadher* (1) ou guetteur, espèce de sentinelle, qui se tenoit sur le sommet, et obligeoit à se nommer tous ceux qui se présentoient à sa vue. Le *gackman* (2) étoit un officier de la même espèce, qui non seulement faisoit la garde contre toute surprise, mais qui devoit encore avertir s'il voyoit quelques navires en détresse. On lui donnoit une corne remplie d'une liqueur généreuse et vivifiante, pour tenir ses esprits éveillés et en vigueur (3). Le long des rivages des Orcades et des Schetland, ces tours forment presque une chaîne, et par ce moyen elles tenoient les naturels en sujétion, et elles étoient commodément situées pour couvrir le débarquement de

(1) Jhre Gloss. Sueo-Goth. 1085.

(2) Crit. dissert. par Jean Macpherson. D. D. 385.

(3) Torfæus Rer. Orcad. 8.

leurs compatriotes, qui étoient toujours errans et occupés à des expéditions de pirates. On a même fait servir ces tours de prisons d'état: car nous apprenons de Torfæus, qu'après que Sueno eut surpris Paul, comte de Cathness, il le fit conduire à Sutherland, et le relégua là dans une tour Norvégienne (1). M. Cordiner et moi, nous nous sommes assez étendus sur ce sujet : je remarquerai seulement que hors de notre royaume on ne trouve aucun édifice semblable, que dans la seule Scandinavie. Il y en a un sur la montagne Swalberg (2) en Norvège. Le *Stir-biskop* (3) à Upsal en Suède, en est un autre; et *Umseborg* dans le même royaume en est un troisième (4).

Ces tours varient dans leur structure intérieure ; mais à l'extérieur elles se ressemblent toutes : seulement quelques unes ont une addition de mur ou de fortification en dehors. Le burgh de Culswick en

(1) Baxter 109.

(2) Lettre de M. Suhm de Coppenhague.

(3) Dalhberg tabella 64.

(4) Le même, tab. 300. — Voyez encore Cordiner's Letters 73, 105, 118, et mes voyages en Ecosse.

Shetland, quoique bâti sur le sommet d'une colline, est environné d'un fossé à sec, large de 13 pieds : celui de Snaburgh dans l'Unst a deux fossés, l'un à sec, l'autre plein d'eau ; et le premier a été taillé à force de temps et de peines, dans le roc vif. Le burgh de Moura est entouré d'un mur, qui n'est plus maintenant qu'un monceau de pierres ; l'intérieur est cylindrique, et non pas conique, comme le sont ordinairement les autres. Le burgh de *Hogscter* sur une île dans un lac de même nom, a aussi son addition de muraille, une chaussée pour le joindre à la terre ferme, et sa structure intérieure est singulière. Nombre de petits *burghs*, avec une cave conique, sont répandus autour de ces îles, dans le voisinage de la grande ; et ils étoient probablement bâtis par la classe la plus pauvre de cette nation, pour se protéger eux-mêmes. Une multitude de places dans ces îles ont le nom de *burgh* ajouté au leur, quoiqu'il n'y ait pas le moindre vestige de tour auprès d'elles. Les matériaux ont été long-temps après emportés ailleurs et appliqués à divers usages. Il y en avoit un appelé par prééminence, *Coningsburgh*, ou le *Burgh* du Roi.

Je regrette d'autant plus sa perte, qu'il auroit pu se trouver semblable à un autre dans le Yorkshire, qui porte le même nom, et fournir de nouveaux matériaux à mon digne ami Edouard King pour son histoire si parfaitement travaillée des châteaux ou forteresses angloises (1).

Après l'expulsion des Norvégiens, les côtes d'Écosse, qu'ils possédoient, étoient encore protégées par ces forteresses, dont plusieurs, telles qu'Oldwick, ne montrent pas de grandes perfections de plus, ajoutées au modèle laissé par les anciens architectes Scandinaves: un petit nombre s'écartant du plan originel étoient carrés, avoient des murs épais, et étoient garnis de cellules semblables à celles qui étoient pratiquées dans les tours rondes ou *Burghs*.

Château de Borve.

Le fort de *Borve*, dans Cathness, offre quelques progrès de plus. C'étoit la résidence de Thorkel, fameux flibustier du 10e. siècle. C'est un petit bâtiment carré, sur un rocher qui s'avance dans la mer, et qui est joint

---

(1) V. son récit curieux du fort *Connigsborough*, qu'il compare avec raison aux *Duns* Ecossois, et auquel il a raison d'assigner une date très-moderne. Archæologia VI, 234, tab. XXIII.

à la terre ferme par un isthme qui n'a pas dix pieds de large : au dessus du fort est un magnifique passage pour les bateaux, qui perce le roc de part en part, et est couvert d'une arcade naturelle incomparable.

Camp Romain.

Je ne puis m'empêcher de revenir à mon premier sujet, pour parler de Snaburgh dans Tetlor, une des îles les plus reculées de Schetland. Il a la forme d'un camp romain : et lorsqu'il étoit entier, il avoit dans le milieu une aire rectangulaire entourée d'une muraille ; et cette muraille l'étoit d'un rempart en terre de la même figure, à quelque distance du mur. Deux des côtés de l'enceinte murée ont la défense accessoire d'un autre rempart de terre qui commence à l'intérieur d'un des côtés les plus étroits, et qui gardant la même distance de la plus petite enceinte, où sont les deux côtés du rempart extérieur, se termine à ce même rempart près d'un puits artificiel. Je soupçonne fort ce monument d'être romain. Le soin de l'eau étoit un objet particulier auquel songeoit d'abord cette sage nation, mais que les barbares négligeoient. Ce puits est enfermé dans le rempart, et à une petite distance au dehors il avoit la protection d'un

mont, qui probablement avoit autrefois son petit château ou fort, avec une garnison pour plus grande sureté (1). Les portes régulières y manquent : dans les autres rapports, il ressemble à un camp romain. La mer, sur laquelle il penche, en a détruit une moitié : la partie qui subsiste est dessinée dans la planche, le reste est marqué par des points.

Je ne connois que deux périodes où les Romains ayent visité ces îles : l'une au temps où la flotte d'Agricola les subjugua; l'autre, lorsque celle d'Honorius défit les Saxons dans les mers des Orcades. Une médaille de cuivre de Vespasien, portant une *Judœa devicta* (2) sur le revers, a été trouvée sur la partie méridionale de Mainland; probablement perdue là par les premiers envahisseurs, qui pouvoient vénérer Vespasien, sous lequel plusieurs d'entre eux avoient servi, et aimer à porter avec eux les souvenirs honorables de son règne. Les seules antiquités qu'on ait trouvées près de ce lieu étoient six pièces d'airain, jetées en forme très-ressemblante à des entraves ou fers. Elles étoient enveloppées dans des

(1) Vegetius, de Re militari, l. IV, c. 10.
(2) M. Low.

morceaux de peau sans apprêt : mais nous ne pouvons prendre sur nous d'assurer qu'elles appartinssent à ceux qui occupoient ce camp.

Armes de pierre.

Des pointes de flèches en pierre, des haches de pierre, des épées faites d'os de baleine, les pierres, les grains de verre et les antiquités doivent être assignées aux anciens habitans, dans une période où ces royaumes étoient pour les arts au niveau des naturels des îles nouvellement découvertes dans la mer du Sud. Des cercles druidiques de pierres, temples de la religion primitive de notre île, ne sont pas rares. Les plus beaux et les plus entiers sont ceux qu'on trouve à Stennis, dans une des Orcades. Le diamètre du cercle est d'environ 55 toises. La plus haute pierre a 14 pieds. Le tout est spécialement environné d'un large et profond fossé, pour tenir à une certaine distance le profane vulgaire.

Cercles.

Demi-cercles.

Au même lieu est un beau demi-cercle composé de quatre vastes pierres entières, et d'une rompue. Les plus hautes ont 20 pieds de hauteur au dessus de terre. Derrière est un rempart de terre conformé à leur position. Il n'y a jamais eu le nombre de pierres nécessaire pour compléter un

cercle : cette antiquité étoit de l'espèce que le savant docteur Borlase appelle un théâtre, et suppose avoir été destinée pour la représentation des pièces dramatiques (1). Je soupçonne qu'ils servoient à des usages religieux, ou à des actes judiciaires. Car cet âge n'étoit probablement pas assez raffiné pour des amusemens dramatiques.

Colonnes unies.

Les pierres dressées dans leur longueur, comme monumens des morts, ou des victoires remportées, sont fort nombreuses. La plus remarquable est celle de *Sator* dans l'île d'Eda. C'est une espèce de porte-étendard, de quinze pieds de haut, large de cinq et demi, et seulement de neuf pouces d'épaisseur. Son histoire est absolument inconnue. Mais il est probable qu'elle couvre un héros de ce nom. Malgré la longue résidence des Norvégiens dans ces îles, je ne trouve qu'une seule pierre avec une inscription runique sur ses côtés. Le reste de la pierre est uni, et sans aucune de ces sculptures si fréquentes sur celles qu'on trouve en Scandinavie.

Colonnes sculptées.

Dans le mur de l'église à *Sandness*, est une pierre avec trois cercles, un demi-cercle,

(1) Antiq. Cornwall. 195.

et une figure carrée gravée dessus. C'est la seule qui offre quelque ressemblance avec les colonnes également ciselées à Meigle et à Glames, et qui s'étendent, après un fort long intervalle, jusqu'au cimetière de Far, à l'extrémité de la côte du nord de Cathness. On en a remarqué plusieurs, dont on a fait mention : j'observe seulement qu'elles sont extrêmement locales, et que, d'après leur similitude, elles ont dû être l'ouvrage d'une période peu éloignée de nous. Nous imaginons que la première sur laquelle nous puissions former quelque conjecture, a été érigée en 994, à l'occasion de la défaite de Camus le Danois; et la dernière en 1034, lors du meurtre de Malcolm second. Dans l'île d'Unst sont deux cercles singuliers, l'un près de l'autre. Le plus large a 50 pieds de diamètre, en comptant jusqu'à la circonférence la plus extérieure. Car elle est composée de trois cercles concentriques. Le plus grand est formé de petites pierres et les deux plus intérieurs sont de terre : ils n'ont qu'une même et seule entrée étroite jusqu'à un tertre ou *tumulus*, qui s'élève au centre. L'autre cercle n'a que 22 pieds de diamètre, et n'a que deux cordons, faits de terre.

Antiquités Sépulcrales.

Circulaires.

Dans le centre est un *Barrow* dont les côtés sont entourés de pierres. On n'a reconnu aucun vestige qui annonçât que ce fût un lieu de sépulture : cependant il est probable que c'étoit là leur destination.

Barrows ou Tertres.

Les anneaux ou sables de Skail, dans Sandwich, une des Orcades, sont remplies de Barrows ronds. Quelques-uns ne sont que de terre, d'autres sont de pierres recouvertes de terre. Dans les premiers on a trouvé un cercueil, fait de six pierres plates. Ils sont trop courts pour recevoir un corps dans toute sa longueur. Les squelettes qu'on y a trouvés sont couchés les genoux relevés et pressés contre le sein, et les jambes repliées le long des cuisses. Il y avoit un coffre, fait de joncs, aux pieds de quelques-uns de ces squelettes, contenant des os, probablement d'une autre famille. Dans l'un on voyoit une multitude de petits escarbots. S'ils y ont été placés à dessein, ou s'ils s'y sont logés par accident, c'est ce que je ne déciderai pas : mais comme j'ai découvert de semblables insectes dans le coffre qui renfermoit *l'Ibis* sacré, nous pouvons supposer que les Égyptiens et la nation à laquelle ces *tumuli* appartenoient, peuvent avoir eu une superstition com-

mune sur ces insectes. On a employé l'usage de brûler les corps, sur quelques-uns de ceux qui ont été enterrés dans cette île. On a trouvé dans le cercueil d'un des barrows, des cendres déposées dans une urne, dont le haut étoit couvert d'une pierre plate. Ce cercueil ou cellule étoit placé sur la terre et ensuite couvert d'un tas de pierres, encaissé lui-même dans de la terre et des gazons. Le *barrow* et ce qu'il contient prouvent qu'ils sont d'un siècle différent des premiers. Les *tumuli* étoient dans le genre des caveaux de famille : on y a trouvé deux rangées de cercueils (1). Il est probable qu'à la mort de quelqu'un de la famille, le *tumulus* étoit ouvert, et le corps enseveli près des ossemens de ses parens.

Tombeaux de Westra.

La violence des vents, en balayant les sables dans une certaine partie de Westra, une des îles Schetland, a mis à nud un lieu de sépulture très-étendu, qui autrefois en étoit couvert à l'épaisseur de vingt pieds. Cet amas de monumens paroît avoir appartenu à différentes nations. L'un est marqué par des *tumuli* faits de pierres et de blocailles:

(1) V. la Description de M. Low et sa planche; Archæologia III, 276, tab. 13.

les uns arrondis, les autres plats au sommet comme des cônes tronqués ; près d'eux sont des multitudes de tombeaux, qui ne sont distingués que par une, deux, trois, quatre et quelquefois sept pierres courtes et dressées, posées sur le niveau du sable : le corps étoit enterré à peu de pieds de profondeur, et couvert d'une couche de fine argile, pour empêcher le sable de le toucher. Non-seulement on a trouvé dans les tombeaux, des ossemens humains, mais aussi des os de bœufs, de chevaux, de chiens et de brebis, en outre plusieurs sortes d'instrumens de guerre, des haches de bataille, des épées à deux mains, de larges glaives, des poignards, et des calotes d'airain, des couteaux et des peignes, des grains de verre, des bracelets et des chaînes de parure, une cuiller de métal, et une coupe de verre brillant très-corrodée, de petites pierres plates et circulaires de marbre, des pierres conformées comme des pierres à aiguiser, d'autres sphériques perforées, telles qu'on en employoit d'abord dans l'Ecosse, pour tourner le fuseau ; mais la chose la plus singulière étoit un os de la cuisse, entouré d'un cercle d'or. Les *tumuli* semblent avoir été les lieux de

sépulture des habitans des îles : les tombeaux, ceux de quelque nation étrangère qui y avoit fait une descente, et livré un combat, où elle avoit été victorieuse. Je fonde ma conjecture sur les armes et autres matières trouvées dans ces tombeaux. L'airain étoit de Norvège (1) : le fer appartenoit aux naturels ; mais les armes des vainqueurs et des vaincus étoient, au milieu de cérémonies semblables à celles des funérailles de Pallas, jetées ensemble dans les tombeaux du parti victorieux

« Les uns jettent dans le bucher les dépouilles des Latins, enlevées de leurs corps gisans, des casques, et des épées brillantes : d'autres y jettent les mords du coursier, et les roues encore brûlantes du char de bataille. Quelques-uns y mêlent des présens connus et chers, leurs propres boucliers et leurs traits malheureux : mille bœufs tombent autour, victimes immolées à la mort. (2) »

---

(1) Wormii. Mon. Dan. 50. Dalhberg Suecia antiqua et hodierna, tab. 314.

(2) Hinc alii spolia occisis direpta Latinis
Conjiciunt igni, galeas ensesque decoros,
Frenaque, ferventesque rotas ; pars munera nota
Ipsorum clypeos, et non felicia tela :
Multa boum circa mactantur corpora morti.

SCANDINAVIE.

La Scandinavie est riche en antiquités de ce genre, et dont la grandeur démontre l'excessive population de cette contrée. J'en découvre de trois espèces seulement : pour exemple de la première, on peut citer le vaste et circulaire tertre de terre qui est dans *Smaland*, avec une pierre monumentale brute et droite, élevée sur le sommet; et tout près d'elle une pierre sphérique, admirablement ciselée, dressée en l'honneur d'*Ingo*, Roi de Suède, à la fin du neuvième siécle (1); d'autres en l'honneur d'*Humblus* et de *Laudur*, frères du Roi Anganthyr: la dernière est entourée à sa base d'un cercle de pierres brutes (2). Le *rambora Rolle* est un mont de terre, avec trois piliers droits, placés de manière à former un espace triangulaire (3). D'autres éminences ou *tumuli*, consistent entièrement en vastes amas de pierres. La plupart des monumens sépulcraux sont formés de pierres disposées en cercle. Quelques-uns

(1) Dahlberg Suecia antiqua, tab. 322.

(2) Idem, 315.

(3) Idem, 323.

de

de pierres moins hautes, comme celui du roi danois Harald Hyldeland, placées autour du bord de la superficie plate d'un monticule peu élevé. Il fut tué dans une bataille par Ringo, roi de Suède (1), qui lui rendit tous les honneurs funèbres, fit brûler son corps avec pompe, et placer autour de son tertre, les corps nombreux de ses fidèles partisans, qui furent tués autour de leur prince; et les lieux de leur repos sont marqués par des multitudes de petits barrows, ou monticules, avec une seule pierre sur le sommet. Sur le monticule royal est une pierre plate, creusée de cinq cavités, autant de bassins pour recevoir le sang des victimes (2).

D'autres sont faits de petites pierres avec des *maen-hirion*, suivant la dénomination welche, ou piliers bruts et élevés d'intervalle en intervalle. Il en est où les rangées de petites pierres s'écartent de la forme circulaire, et sont ovales ou oblongues : souvent leurs bords se touchent, et ces parties sont marquées par un haut

(1) Saxo Grammat. 147.

(2) Dalhberg, tab. 315.

pilier (1) : quelquefois on trouve deux piliers avec une énorme pierre posée en travers sur leurs deux bouts, et présentant la forme d'une porte cochère (2). On trouve aussi des colonnes d'une grande hauteur, entourées à leur base de deux cercles de petites pierres (3). Enfin les pierres sont encore disposées en forme de coins, de carrés, de longues files droites, aussi bien que de cercles. Suivant la distinction d'Olaüs Magnus, qui exigeroit un peu plus de clarté, la première espèce dénotoit une victoire remportée par les armées de cavalerie et d'infanterie; la deuxième désignoit des troupes de guerriers; la troisième des duels de champions, et la quatrième des sépultures de familles (4). On voit des multitudes d'obélisques répandus sur la contrée; les uns unis, quelques autres portant une inscription en caractères ru-

(1) Idem tab. 281.

(2) Olaüs Magnus.

(3) Wormii Mon. Dan. p. 63.

(4) Je n'entends point ces distinctions; mais je les donne d'après Olaüs Magnus, lib. I, c. 18. On trouve des exemples de la plupart à *Finsta* en Suède. V. Dalhberg, tab. 104, et Perinskrold. Monum. Sueo-Goth. p. 216.

niques, en mémoire des morts, et mêlés d'ornemens bien imaginés (1).

Dans plusieurs de ces *tumuli*, on trouve des armes et autres effets qui avoient été déposés avec les ossemens brûlés des morts. Dans ceux des siècles les plus reculés, ce sont des armes de pierre, comme des haches et des lances faites de *silex:* dans d'autres on a trouvé une petite lampe, une clef, et des épées de cuivre de la même forme que les épées romaines (2). Il y avoit sur ces épées une superstition singulière : celles qui étoient de la plus dure trempe, étoient supposées fabriqueés par les *Duergi*, génies ou fées, et passoient pour irrésistibles. Le lecteur verra avec plaisir l'élégante traduction d'un poème runique (3), qui décrit les enchantemens d'une belle héroïne, pour obtenir l'épée magique de la tombe de son père décédé.

(1) Wormii Mon. Dan. 64 et passim.

(2) Dalhberg, tab. 314.

(3) Par mon ami M. *Williams* de *Wron*.

Invocation runique d'HERVOR, fille d'ANGANTYR, qui vient demander à la tombe de son père une certaine épée, appelée Tirfing, *qui étoit ensevelie avec lui.*

HERVOR.

EVEILLE-TOI, Angantyr! je viens à ta tombe
Avec des charmes qui chassent le sommeil;
Brise, brise ses liens assoupissans :
C'est Hervor qui t'appelle : éveille-toi, mon père, éveille-toi!
L'épée (1), fatal ouvrage de la main des Génies,
Hervor la demande à ta tombe.
Hervardur, Hiorvadur, écoute!
Prête, ah! prête-moi l'oreille, ô mon tendre père.
Je vous évoque tous du silence de vos tombeaux,
Spectres des morts, réveillez-vous tous!
Avec le casque, le bouclier,
L'épée et la lance, je vous salue tous.
Et vous aussi; par-tout où les racines enlacées du chêne
Creusent et minent la profondeur de la terre;
Venez tous, et repondez tous à ma voix de vos étroites cellules.
Esprits des morts, réveillez-vous tous.
Dans quelle caverne ténébreuse
Dorment les enfans d'Angrym?
Quoique vous ne soyez que cendre et poussière

(1) Tirfing.

Fils d'Angrym, répondez-moi.
Prêtez l'oreille dans vos lits de froide argile;
Fils d'Eyvor, soulevez vos têtes.
Lève toi, Hiorvardur, lève toi et parle :
Parle, Hervardur, et romps ton long silence.
Quoique vous soyez cendre et poussière,
Oh! repondez-moi tous, et chacun de vous.
Que jamais, jamais il n'y ait pour vous de repos;
Mais pourrissez, et tombez en poussière maudite,
Si vous me refusez l'épée magique
Et le bouclier qu'ont travaillés les doigts des Fées!

ANGANTYR.

Cesse, ô ma fille, cesse de m'appeler :
Si tu connoissois l'avenir qui t'attend,
Tu ne serois jamais venue en ce lieu
Tenter par des charmes d'éveiller les morts;
O toi, qui viens ici dans une heure sinistre,
Braver les terreurs du tombeau!
Ni ami, ni père en pleurs,
N'a déposé dans la tombe les tristes restes
d'Angantyr;
Et la redoutable épée qui conquiert tout,
N'a plus Angantyr pour maître :
Un guerrier vivant la porte aujourd'hui.

HERVOR.

Tu ne dis pas vrai, Angantyr : toi seul as l'épée.
Puisse le grand Odin conserver toujours
Dans une heureuse paix la couche où tu dors,
Comme il est vrai que l'épée repose à tes côtés,
Fidèle compagne de tes obsèques!

Je réclame mon juste héritage.
Je t'en conjure par le nom d'une fille,
Ton unique enfant!

ANGANTYR.

Je ne savois que trop
Que tu me demanderois ce qui fera ton repentir.
C'est par la pointe fatale de cette épée
Que périra le plus brave de ta postérité.
Hervor donnera le jour à un fils guerrier,
L'orgueil de son père, et l'héritier de ce glaive.
Déja, ma fille, je lis son nom dans l'avenir:
Heidrek sera le nom du héros futur.
C'est à lui, à ce jeune, ce hardi, ce robuste guerrier
Qu'un jour appartiendra l'épée.

HERVOR.

Non, point de relâche à mes enchantemens.
Et vous, Esprits, je ne vous laisse point en paix,
Que vous ne m'ayez accordé ce que je demande,
Et que je ne voye l'épée briller dans ma main.

ANGANTYR.

O jeune fille, plus hardie qu'une femme,
D'une trempe mâle, et d'un visage guerrier!
Qui a pu te porter à fouler de tes pas
Les sombres demeures des morts,
Intrépide et sans peur, à cette heure solitaire,
Armée d'une épée, d'une lance, et d'un charme magique?

HERVOR.

Tu le sais pour quelle cause ta tombe
Me voit ici près d'elle dans les ténèbres de la nuit.
Cède donc le divin ouvrage des Fées :
Autrement tu n'es plus mon père ;
Mais un Esprit réprouvé.

ANGANTYR.

Fille, écoute moi-donc,
Fille, que la mort même n'épouvante pas.
Tu vas donc disposer du glaive empoisonné d'Hiarmar.
L'épée fatale est dans ma main ;
Mais vois les flammes qui s'élèvent autour !
Oses-tu mépriser ces flammes furieuses ?

HERVOR.

Oui, j'ose saisir, au milieu de ces feux,
L'objet des désirs de mon ame :
Oui, mes yeux contemplent sans effroi
La flamme qui se joue autour des morts.

ANGANTYR.

Fille téméraire ! rien ne peut-il réprimer
Le dessein de ton ame audacieuse ?
Mais arrête. Avant que tu tombes,
Victime de ces éclairs flamboyans,
Je vais t'apporter l'épée hors de ma tombe.
Va, et entonne le chant du triomphe.

HERVOR.

Rejeton des Rois ! je te reconnois,
Et je me prosterne en ta présence :
Mon pére, mon héros, mon prince, mon ami !
Je fléchis devant toi mes genoux reconnoissans.
Je ne serois pas la moitié si heureuse,
Quand la Scandinavie m'auroit saluée sa Reine.

ANGANTYR.

Comme tu es aveugle sur tes vrais intérêts,
Foible femme, avec une ame indomptable !
Ce glaive, l'objet de ta joie,
Détruira ta postérité.

HERVOR.

Mes matelots m'appellent : il me faut partir.
Adieu, Roi ! je ne peux demeurer.
Destin, je te défie, quel que soit le sort
Que l'avenir réserve à mes enfans.

ANGANTYR.

Prends donc, et garde l'homicide épée d'Hiarmar,
Teinte dans le sang des héros.
Tu posséderas long-temps ce gage funeste,
Hervor, si je prophétise juste ;
Cette épée meurtrière, dévorante, empoisonnée,
Fabriquée pour la destruction et la mort.

HERVOR.

Avec joie je saisis l'épée à deux tranchans ;

Et je m'inquiète peu du carnage qu'elle pourra faire :
Dès que je la possède, peu m'importe
Ce que pourront devenir mes fils insensés.

ANGANTYR.

Ma fille, adieu ! Comme il est vrai que tu vis,
Je te remets la mort de douze guerriers.
Je te donne, ô fille d'un courage martial,
L'épée que les fils d'Angrym ont laissée après eux.

HERVOR.

Angantyr, dors en paix ! Et vous,
Vous tous, Esprits, qui avez obéi à ma voix,
Reposez au fond de vos tombeaux en poussière.
Je pars, je quitte cette maison de la mort,
Où le sein fumant de la terre
Lance au dehors ces météores enflammés.

Les Scandinaviens avoient aussi leurs *Cromlehs* (1); je n'en peux citer qu'un exemple : je le trouve sur le sommet d'un *tumulus* en *Sealande*, qui, avec deux autres *barrows*, est enfermé dans un carré de pierres.

Il ne manque pas ici de cercles consacrés à des rites religieux. L'*Ettestupa*, ou cercle de hautes colonnes brutes, dans la Westrogothie, est célèbre par les sacrifices des

(1) Wormii. mon. Dan. p. 8.

païens (1). Les grandes pierres de *Finstad*, disposées en forme de cellule, et appelées l'Oratoire de Ste. Brigitte (2), n'étoient autre chose qu'un temple d'adoration, analogue probablement à ceux des Druides.

ILES FÉROÉ.

Les premières îles qu'on trouve après les Schetland, sont celles de *Féroé*; groupe situé à environ 210 milles au nord-ouest de la Nort-Schetland, entre lat. 61, 15, à 62, 30. Il y en a 17 qui sont habitables, et chacune est une haute montagne qui s'élève du sein des flots, séparée des autres par de profonds et rapides courans. Quelques-unes sont dentelées de havres très-sûrs: comme si la Providence s'étoit plû à multiplier ces asyles du genre humain, si nécessaires dans les mers les plus orageuses. Toutes sont très-escarpées, et la plupart offrent un front de précipices des plus effrayans. La surface des montagnes consiste en un sol de peu d'épaisseur, d'une

---

(1) Dalhberg tab. 280.

(2) Le même. 105.

fécondité remarquable. Le seigle, seul blé qui se sème ici, y rend plus de 20 pour un, et le gazon offre un abondant pâturage aux moutons. Ce qu'on exporte est du mouton salé, et du suif, des tuyaux de plumes d'oie, d'autres plumes, et de l'édredon. L'industrie des habitans y ajoute des justaucorps de tricot de laine, des bonnets et des bas. Point d'arbres qui passent la grosseur du genièvre, ou du saule rabougri : point d'autres quadrupèdes sauvages que les rats et les souris, qui se sont originairement évadés des vaisseaux.

Oiseaux de terre.

La liste des oiseaux est fort courte. L'aigle cendré, le lanier, l'épervier (1), une espèce de hibou, le corbeau, et la corneille hupée, sont les espèces nuisibles. Les corbeaux détruisoient tant d'agneaux et de brebis, qu'anciennement chaque batelier étoit obligé d'apporter à la Cour de Justice, le jour de St. Olaüs, le bec d'un de ces oiseaux, ou de payer une peau, ce qu'on nommoit l'amende du corbeau (*raven-fine*), en punition de sa négligence. Les autres oiseaux de terre, sont les pigeons

(1) Sur l'autorité de M. Debel, qui a écrit l'histoire de ces îles, en 1670.

ramiers, les étourneaux, les bergeronnettes blanches ou hochequeues, les roitelets et quelquefois l'hirondelle; l'ortolan de neige ne fait que se reposer ici au printemps, dans son passage vers le nord. On y rencontre quelquefois le héron; le bec de cuiller ou spatule, y est commun (1). L'huitrier, le râle d'eau et le vanneau s'y voient de temps à autre. Les oiseaux de rocher, tels que les puffins, les pingouins et les petits pingouins, les guillemots fous et noirs, y abondent, et le *geyir-fugl*, ou le gerfaut, visitent ces îles à certaines époques. Le dernier, que ses ailes trop courtes empêchent de voler, fait son nid au pied des falaises. Le *skua*, ou grisard, ou *skuen*, est un oiseau de proie, de la grosseur d'un corbeau: quand un homme vient à passer près de son nid, il s'élance sur lui, et il le déchireroit de son bec et de ses serres, si le voyageur n'avoit la précaution, pour s'en garantir, de porter droit sur sa tête un stylet, qui perce l'oiseau lorsqu'il s'y précipite. Les goélands arctiques au dos noir, et les bourgmestres, les petrels puffins gris-blancs, les petrels puffins, l'oiseau des tempêtes,

(1) Brunnich. p. 46.

les plongeons, le grand plongeon du nord et autres de cette espèce, les cygnes et les oies sauvages (les cygnes sont les seuls oiseaux de passage au nord, dans le printemps), les éder ou canards à édredon, les havelda ou canards à longue queue, les cormorans, et le goéland brun fou, forment la collection des oiseaux palmés de ces îles sauvages.

Chasse aux Oiseaux.

La manière de les prendre est vraiment si étrange, et si périlleuse, qu'on ne peut la passer sous silence. La nécessité pousse l'homme à d'incroyables tentatives ! Les rochers qui renferment les objets de leur recherche, ont souvent 200 brasses de hauteur; et la chasse s'y fait tantôt de haut en bas, tantôt de bas en haut. Dans le premier cas, les oiseleurs se munissent d'une corde longue de 80 ou 100 brasses; l'homme en lie un bout autour de sa ceinture et entre ses jambes, se recommande à Dieu, et il est descendu par six autres, qui placent une planche avancée sur le bord du rocher, afin d'en écarter la corde, et d'empêcher l'homme de se froisser contre les parties aiguës et saillantes. Ils ont en outre une petite ligne liée au corps du dévoué, à qui elle sert pour donner les signaux de

Chasse d'en haut.

le descendre ou de le remonter, ou bien de le transporter d'une place à l'autre. Cette dernière opération ne se fait pas sans le plus grand danger, parce qu'elle détache des pierres, qui souvent tombent sur la tête de l'homme, et qui le tueroient infailliblement, s'il n'étoit pas protégé par un épais et fort bonnet ou chapeau, mais qui ne suffit pas toujours pour le sauver contre le poids des gros éclats de rocher. La dextérité de ces hommes est surprenante: ils placeront leurs pieds contre le front d'un précipice, et se lanceront loin de lui à quelques brasses, parcourront d'un œil froid les endroits où se nichent les oiseaux, et se lanceront dans leurs trous. Quelquefois les oiseaux se logent dans de profondes retraites. L'homme s'y abat, se dégage de la corde, la fixe à une pierre, ramasse le butin à son aise, l'attache à sa ceinture, et reprend ensuite son poste-en-l'air. Parfois il s'écartera du rocher, et dans cette attitude, avec un filet à oiseau, placé au bout d'un bâton, il prend les vieux oiseaux qui sortent de leurs nids, ou qui y reviennent. Quand il a fini sa terrible chasse, il fait un signal à ses amis postés sur le sommet, qui le remontent, et partagent le butin

si péniblement conquis. On conserve les plumes pour l'exportation : on mange fraîche une partie de la chair, mais on en sale la plus grande portion pour les provisions d'hiver.

La chasse qui se fait d'en bas du rocher, a aussi ses dangers. La troupe va à cette expédition dans une chaloupe, et lorsqu'ils ont atteint la base du précipice, un des plus ardis, après s'être lié de la corde par le ilieu du corps, et s'être muni d'une longue erche avec un crochet de fer au bout, rimpe ou se fait pousser en haut par ses amarades, qui placent un bâton sous son errière, jusqu'à la première place aborable où il peut atteindre et poser le ied (1); alors par le moyen de sa corde, monte et amène à lui un de la troupe. es autres sont attirés et hissés de la ême manière, et chacun est pourvu de a corde et de son bâton de chasse. Ils ontinuent ainsi de monter de degrés en egrés, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la emeure des oiseaux; et ils errent autour e la surface du rocher pour les chercher.

Chasse d'en-bas.

(1) Dans l'Hist. de Norvège, de Pontoppidan, est une anche qui représente cette seconde manière de prendre s oiseaux. II. 61.

Alors ils agissent deux à deux ; l'un s'attache au bout de la corde de son associé, et dans les endroits où les nids se trouvent au dessous de ses pieds, il se fait descendre, et confie sa vie à la merci de la force et de la vigilance de son compagnon, qui doit aussi le remonter en haut : mais il arrive quelquefois que le poids de l'homme suspendu l'emporte sur la force de son camarade ; tous les deux tombent, et leur mort est inévitable. Ils jettent le gibier en bas dans le bateau qui suit leurs mouvemens et le reçoit. Souvent ils passent sept à huit jours dans cette redoutable tâche, et logent dans les crevasses qu'ils trouvent sur les devants du précipice.

La mer qui environne ces îles est extrêmement tumultueuse ; les marées varient considérablement sur les côtés de l'est et de l'ouest. A l'ouest, où est reçu sans interruption le flot de l'océan, qui vient de la Groenlande éloignée, la marée monte à sept brasses. A l'est, elle ne monte qu'à trois. Des ouragans terribles, nommés par les Danois *oes*, y agitent étrangement la mer, enlèvent un grand volume d'eau, et si grand qu'il en reste un vide quelque temps à la place : et avec lui est emporté une

une distance surprenante tout le poisson qui se trouve à la portée de sa furie. Des bancs entiers de harengs ont été ainsi transportés, et trouvés sur les plus hautes montagnes de Féroé.

Sur terre, l'ouragan est aussi considérable, il arrache les arbres, et entraîne au loin, animaux, hommes et rochers. Et il ne faut pas rire du bon Archevêque (1) *Olaus Magnus*, qui nous dit gravement, que de son temps des rats appelés *lemming*, pleuvoient par ondées, du sein des nuages sur les Alpes de Norvège. Nous convenons du fait : mais pour expliquer ce phénomène, il faut l'attribuer à un tourbillon. Il présente lui-même cette idée raisonnable dans un passage ; et l'oubliant aussitôt après, il suppose qu'ils pourroient bien s'engendrer d'une matière excrémentitielle, dans les régions supérieures de l'atmosphère.

Parmi les gouffres nombreux de cette mer, est le fameux *Sudéroé*, près de l'île de ce nom. Il est occasionné par un cratère de 61 brasses ou toises de profondeur au centre, et de 50 à 55 sur les bords. L'eau y forme quatre tournans impétueux. Le point

(1) Olaus Magnus Archev. d'Upsal.

de leur naissance est sur le bord d'un large bassin, où commence une rangée de rochers qui s'étend en spirale, et se termine au penchant du cratère. Cette chaîne est extrêmement scabreuse, et couverte d'eau de 12 à 8 brasses de profondeur seulement. Elle forme quatre nœuds, tous quatre à égale distance, avec un canal de 35 à 20 brasses de profondeur entre chacun; en dehors, au delà de cette profondeur, la mer s'enfonce subitement de 80 à 90 brasses. Au bord sud du bassin est un haut rocher nommé *Sumboë Munk*, remarqué pour la multitude d'oiseaux qui le hantent. D'un côté, l'eau n'a que 3 ou 4 brasses de profond; et de l'autre, elle en a 15; presque dans tous les temps, et sur-tout dans les tempêtes, le danger est extrême. Les vaisseaux sont invinciblement attirés; le cable perd sa force; les vagues battent aussi haut que les mâts, et l'on n'échappe que par miracle. Et cependant au reflux et dans un temps bien calme, les habitans s'y hasardent dans leurs chaloupes, pour y pêcher. Il faut espérer que l'on portera son attention sur les diverses apparences périodiques d'un phénomène, dont la cause est expliquée d'une manière satisfaisante

par ce digne prélat (1). L'homme pénétra dans ces îles quelque temps avant la decouverte de l'Islande. Naddod pirate norvégien, s'y retira, comme dans le seul asyle qu'il pût trouver. Vers ce temps, Harold Harfagre s'étoit emparé de la Norvège, et avoit secoué le joug danois. Il se forma contre lui un parti, mais qui fut bientôt vaincu; et les mécontens se retirèrent dans les Hébrides, les Orcades, les Schetland et les Féroé, et introduisirent la domination norvégienne dans toutes ces îles.

ISLANDE.

DES îles Féroé, les intrépides Scandinaviens, dans leurs migrations au nord, passèrent d'abord en Islande. Mais il est très-probable que cette île avoit été découverte dans un siècle bien antérieur; et c'étoit la *Thulé* de *Pytheas*, illustre Marseillois, au moins contemporain d'Aristote (2), et qui poussa ses découvertes vers le nord, comme son compatriote Euthymenes, poussa les siennes au-delà

(1) V. son plan, p. 52.

(2) Les Ouvrages de Pytheas ont été lus par Dicæarque, disciple d'Aristote. V. Strabon, l. II, p. 163.

de la ligne. Pytheas arriva à Thulé, une île, dit-il, qu'il rencontra après avoir vogué six jours au nord de la grande-Bretagne, et où l'année, dit-il encore, se partageoit alternativement entre six mois de jour, et six mois de nuit (1). Il n'est pas exact sur la longueur du jour et de la nuit : mais il ne pouvoit à cette distance de la Bretagne, avoir rencontré d'autre île que l'Islande, où il y a en effet une nuit d'une longueur remarquable. Naddod, en 861, avoit été poussé par la tempête vers la côte orientale d'Islande, à un lieu nommé *Reidarfiall*. Il trouva le pays couvert de neige, et le nomma Snœland, et revint chez lui en faisant l'éloge de sa découverte. Bientôt après *Gardar* suédois, éprouva la même fortune : dans un voyage aux Hébrides, la tempête le porta sur l'Islande; et par l'avis de sa mère, qui étoit une espèce de devin, il débarqua à *Horn*. A cette période, l'Islande étoit vêtue de bois depuis le rivage jusqu'au sommet des montagnes. Il y passa l'hiver, et revint de même, vantant le pays (2). Floke, célèbre

(1) Plin. l. II, c. 75.

(2) Le même, p. 7.

pirate, fut l'aventurier qui leur succéda ; il prit avec lui trois corbeaux, comme un autre Noé, et les fit servir à la découverte des terres. Avant de mettre à la voile, il offrit un grand sacrifice pour le succès de sa navigation, sur une vaste pile de pierres, qu'il éleva pour cet effet ; ce qui indique encore une autre origine des *tumuli* qu'on rencontre si fréquemment. Il porta ses premiers pas dans les Schetland et les Féroé, et partit de celles-ci pour l'Islande, dont le point le plus voisin est à environ 540 milles. Son premier corbeau revint à Féroé, le second retourna au vaisseau, le troisième le conduisit à la terre désirée (1). Il y passa l'hiver ; le bétail qu'il avoit amené, y périt faute de nourriture. Le printemps fut extraordinairement froid, et la mer parut couverte de glaces, ce qui lui fit donner à l'île le nom d'Islande, île de glace. Floke fut mécontent de son voyage, et revint maudissant le pays. Son rapport ne découragea pas d'autres Scandinaviens, tous essaims chassés de la ruche trop pleine du Nord. Le reste du monde, que leurs compagnons ravageoient, étoit

(1) Le même, p. 8. Torfœus, Hist. Norveg. II, 97.

certainement trop étroit pour eux : autrement ils n'auroient jamais été établir une Colonie daus le plus misérable lieu de l'hémisphère du Nord. Il est possible que l'ambition y poussât les chefs, qui pouvoient être hommes à penser que le sceptre dans les enfers, vaut mieux que l'esclavage dans les cieux (1). Une Colonie en suivit une autre : elles se confédérèrent, et formèrent une république qui a subsisté 400 ans; mais avec tout autant de querelles et de carnage, qu'il en auroit pu arriver dans un pays où le luxe eût corrompu les hommes. En 1261, las de leurs dissentions, ils se réunirent tous volontairement à leur mère patrie, sous le règne de son roi *Haquin.*

Il est à remarquer que le génie poétique de leur contrée natale, fleurit avec la même sublimité dans tous les climats. Les *Scalds*, ou Bardes, conservèrent tout le feu de leur verve, sous l'affreux ciel d'Islande, et la même vigueur que lorsqu'ils suivoient leurs chefs sous le ciel doux de l'Espagne et de la Sicile, et qu'ils chantoient leurs vaillans exploits.

---

(1) Better to reign in hell, than serve in heaven. *Milt.*

Tout ce qui fournissoit matière aux poëtes des autres pays dans les temps les plus reculés, manquoit ici. Les bocages frais, les vertes prairies, le murmure des ruisseaux, les doux zéphyrs y étoient totalement inconnus; à leur place on ne voyoit que buissons avortés et rampans, qu'une herbe rare et maigre, que des torrens furieux, et des vents impétueux régnans par-tout. Nous admettons l'Apologie du savant Torfœus, pour l'état actuel de son pays (1). De violentes tempêtes pouvoient couvrir de vastes étendues de terrains d'un sable inconstant et mobile; des déluges d'eau fondant des montagnes, désoler d'autres parties; des tremblemens de terre ensevelir de vastes espaces de terrain fertile sous des éclats de rochers, et les inondations de la mer changer la face des autres. Mais il n'étoit besoin, ni de charmans paysages, ni de scènes agréables pour inspirer des poëtes, qui n'étoient destinés à chanter que les apprêts de la guerre, le carnage des combats, les actions de leurs héros et les magiques solennités de leurs superstitions.

(1) Hist. Norveg. I, 12.

L'île aujourd'hui présente au voyageur d'étonnantes pyramides de lave vomie du sein des volcans, qui se terminent à la mer : tel est l'aspect qui s'offre à la vue, à trois milles de *Hafnaifoird*, lat. 64, 4. De vastes masses de lave, entassées en montagnes l'une sur l'autre, brisées, vitrifiées, anguleuses, raboteuses et noires. Dans certaines parties se mêlent des espaces intermédiaires de sable : dans d'autres un sol particulier au lieu, un *tufa*, formé des violens déluges d'eaux impures qui sortent des montagnes à la suite des éruptions enflammées. Des vallées composées d'un sol très-léger, produisent du gazon pour de nombreux troupeaux de bétail et de moutons. On y trouve les espèces variées du meilleur gazon, l'*aira*, le *poa*, le *festuca* et le *carex* : une portion est moissonnée pour la provision d'hiver; mais il n'y en a pas si grande abondance, que le fermier ne soit obligé de nourrir ses animaux de loups de mer, ou de têtes de morue mises en petits morceaux, et mêlées avec un quart de foin. A quelle nourriture la nécessité ne force-t-elle pas l'homme et la bête, de recourir !

Bois disparus depuis long-temps.

Les bois d'Islande se sont évanouis depuis long-temps : on n'y voit plus qu'un petit nombre de bouleaux avortés, de 10 pieds de haut et de 4 pouces de diamètre, et une très-petite espèce de saule presque inutile aux habitans. Mais il leur vient abondance de bois-flotté, de l'Europe et de l'Amérique. On le reconnoît à l'espèce qu'on trouve sur les rivages, sur-tout sur la côte du nord, comme à *Langaness* au nord-est, et à *Hornstrande* au nord-ouest.

Bois-flotté.

La preuve incontestable qu'il y avoit des bois dans des temps très-reculés, c'est la quantité de *suturbrand* ou *sortebrand* qu'on y rencontre en plusieurs endroits, qui retient toujours des traces de son origine végétale, tels que les marques des branches, les cercles de l'accroissement annuel du bois; il y a même quelques pièces susceptibles d'être dolées et travaillées. On le trouve dans les fentes des rochers, très-comprimé par leur poids, et par morceaux quelquefois assez gros pour faire une table d'une moyenne grandeur. On l'employe quelquefois comme chauffage ; mais à son défaut, on y supplée par le bois-flotté, la tourbe, et autres ressources étranges, commandées par la nécessité.

Les forgerons préfèrent pour l'emploi, le suturbrand au charbon de terre. Les lits de ce fossile prouvent que l'Islande n'est point la formation d'une éruption volcanique, et qu'elle n'est point sortie de la mer, comme tant d'autres: *Délos* et *Rhodes*; *Thera* ou la moderne *Santorini*, et la *Theranà* dans la 135[e]. Olympiade; la *Theà* du temps de Pline (1), et au commencement de notre siècle, une autre île près de Santorini (2), élevée au dessus de la mer par les feux souterrains; une enfin, qui, au moment où j'écris, se forme par la même cause; une autre encore assez près de *Reickenes*, partie de l'Islande même. Ces *sortebrands* sont la preuve certaine de ses anciennes forêts, renversées et ensevelies par les tremblemens de terre, après l'âge d'or de cette île; une autre preuve, c'est le grand nombre de ses végétaux, dont trois cents neuf parfaits, et deux cents vingt-huit plantes cryptogames. Sur l'île de l'ascension, qui est entièrement et originellement volcanique, on ne voit que sept espèces de plantes (3).

---

(1) Hist. Nat. l. II, c. 87.

(2) Admirablement décrite dans Ph. Transact. abr. V. 196.

(3) Osbeck's, Voy. II, 98. Forster, Voy. II, 575, 576.

Cette vaste île de l'océan hyperboréen, s'étend de 63, 15 à environ 67, 18 lat. nord; et passe pour avoir de longueur 560 milles anglois, et de largeur 250 (1): elle a une côte rude et inégale, entamée profondément par des baies très-sûres; mais elle n'a que très-peu d'îles en face. Une mer d'environ 35 lieues de large (2), la sépare du Groënland; elle est traversée par de vastes chaînes de montagnes : les plus hautes sont dépouillées et nues, et ordinairement sans neiges, qui sont dissoutes par les particules salines et sulphureuses qui y abondent. Les plus basses appelées *Jokkeler,* sont incrustées d'une glace et d'une neige éternelles, ce sont les glaciers de l'Islande. La plus haute de beaucoup (3), est la *Snœfiell-jokkel,* qui penche sur les flots dans la côte occidentale de l'île. Il est sorti de ces montagnes à différentes époques, d'effroyables éruptions de flammes et d'eau, dont l'explosion est accompagnée du plus épouvantable fracas : des flammes et des globes de feu s'élancent au milieu

(1) Mallet, 1, 15.
(2) Kerguelin, 175.
(3) V. Olaffen, 1, Tab. 17.

des tourbillons de fumée, avec une pluie de pierres. On en a vu une du poids de 300 livres lancée à la distance de quatre milles. On n'a pas pris les hauteurs de ces montagnes ; mais celle d'*Hecla-fiall* n'a pas moins de 850 toises. De cette espèce de montagnes, c'est l'*Hecla* qui est la plus célèbre. Les registres d'Islande comptent jusqu'à dix de ses éruptions depuis l'arrivée des Norvégiens. C'étoit l'enfer des nations du Nord ; mais elles paroissent divisées dans leurs opinions, savoir si les peines des damnés venoient du feu, ou, ce qui étoit plus redoutable pour les habitans de ces contrées, du froid.

« Plongés dans des étangs de feu, ou emprisonnés dans les régions d'une impénétrable glace (1). »

On sait que l'Hécla a vomi dix éruptions entre les années 1104 et 1693 ; une autre en 1766, où il lança des flammes et de la lave, avec des pierres ardentes répandues à 3 lieues à la ronde. L'air fut obscurci

(1) To bathe in fiery floods, or to reside
In thrilling regions of tick-ribbed ice.
Bartholinus de contemptu mortis, 359.

au point qu'à 17 lieues de là, on marchoit à tâtons. On croyoit voir les astres à travers le sable. On trouva des pierres d'aiman dont l'une pesoit sept livres et demie, des pierres ponces de six pieds de tour, et une entre autres du poids de deux cents livres. En 1771 et 1772 il jeta des flammes, mais il n'y eut point d'effusion de *stenna*, ou de pierres fondues. Dans notre siècle, d'autres volcans ont ouvert des soupiraux aux feux internes de l'Islande. Les vallées entre les montagnes sont généralement sablonneuses et stériles. Les éruptions de feux ne sont pas bornées aux seules montagnes. L'année dernière elles jaillirent d'un sol sulfureux des basses provinces de *Skaftafield Syssel* etc. : la lave a couvert le pays dans un espace de 30 milles ; ensuite elle s'est versée dans la mer, après avoir tout détruit sur son passage. Elle tarit les rivières, et comble leurs lits de lave. Les marais, en quelques endroits, arrêtent son cours ; mais la lave alors change totalement leur nature : elle s'est attachée aux déserts de la province, et elle commence à se répandre à l'est et vers la province de Mulé, la plus peuplée et la plus fertile portion de l'île ; et il n'y avoit pas encore d'appa-

rence qu'elle dût s'éteindre et cesser, lorsqu'on m'a envoyé ce détail (1).

Huers ou jets d'eau bouillante de terre.

Il y a dans les vallées des fontaines d'une nature bien extraordinaire, on les appelle *huers* : elles forment de temps à autre des jets d'une eau bouillante, de 90 pieds de hauteur et de 30 de diamètre, offrant à l'œil les plus magnifiques gerbes qui soient dans la nature ; sur-tout lorsqu'elles se trouvent entre le soleil couchant et l'œil du spectateur. Elles s'élèvent du sein de tubes cylindriques d'une profondeur inconnue : près de la surface elles se répandent en bouts d'entonnoir, dont la bouche s'élargit en étendue considérable d'une matière de stalactites, formée des ondulations successives et concentriques. Le jeu de ces étonnantes gerbes est annoncé par des bruits mugissans comme la cataracte de Niagara. Alors le cylindre commence à se remplir, il s'élève par degrés à la surface, et augmente successivement de hauteur, en jetant des tourbillons épais de fumée, et lançant en l'air des pierres énormes. Lorsqu'il est parvenu à sa plus haute élévation, il décroît et

(1) Lettre de M. Brunnich, datée du 31 octobre 1783.

s'abaisse par degrés, jusqu'à ce qu'il disparoisse entièrement. Ces bouillans jets d'eau, ainsi que les fontaines bouillantes, sont fréquens dans la plus grande partie de l'île. En divers endroits on s'en sert pour les usages domestiques et pour la coction des alimens. Le principal est celui qu'on nomme *geyer* dans une plaine qui s'élève en petites collines, et au milieu d'un amphithéâtre environné de la plus magnifique et la plus variée perspective de montagnes de glace, au milieu de laquelle domine bien au dessus des autres l'Hécla à trois têtes.

Ces *huers* ne sont pas bornés à la terre ferme; ils s'élèvent dans la mer même, et forment des fontaines d'eau bouillante au milieu des vagues. Leur distance de la terre est inconnue : mais la nouvelle île volcanique, qui s'élève à 12 milles de la pointe de Reickenes, et qui lance des feux mêlés de fumée, prouve que les feux souterrains et les eaux chaudes s'étendent jusqu'à cet espace; car ces imposans effets sont produits par la fureur réunie de ces deux élémens (1). La profondeur de l'eau entre cette nouvelle création et le *Geir-fugl-*

(1) Whiteburst theory.

skier est de 44 brasses ; à dix lieues à l'ouest, de 205 : le fond est composé d'un sable noir (1) comme la poudre à canon, qui sans doute n'est autre que le *pumex arenaceus* (pierre ponce de sable), matière fréquemment vomie par les volcans. A quelle immense distance de la conception humaine s'élève la puissance qui, du milieu de l'abyme, à 200 brasses sous les eaux, soulève les matériaux d'une île nouvelle! A quelle profondeur inconcevable au dessous de la base de l'océan, sont abymées les causes qui peuvent fournir assez de pierres, ou de pierre ponce, ou de lave, pour combler et remplir l'espace qu'occupe cette île, qui embrasse plusieurs milles dans sa circonférence, et qui a plus de cent brasses de profondeur! Tandis que des îles nouvelles sortent du sein des mers, d'autres sont englouties par les tremblemens de terre. Leurs fondemens sont minés par la furie des élémens souterrains, qui enlève les matériaux de leur base, les décharge en lave, ou autres formes diverses, par les bouches du volcan. Les tremblemens de terre ensuite brisent

(1) Voyage au Nord par M. de Kerguelin, 69.

la

la croûte, ou superficie supérieure sur laquelle elles posent, et elles s'écroulent dans le sein de l'abyme. Tel a été le sort des neuf îles de *Gouberman*, qui étoient à quatre lieues de *Sandaness*, entre *Patrix-fiord* et le cap nord : elles ont toutes neuf disparu tout-à-coup. Leurs noms existent toujours dans les cartes; mais on ne distingue leur place, que par la grande profondeur de l'eau aux lieux où elles étoient assises (1).

Population.

On compte que les habitans de l'Islande ne passent pas 60 mille. En considérant le sol rebelle de cette grande île, c'est peut-être tout ce qu'elle peut nourrir d'hommes. Les historiens attribuent sa dépopulation à la *sorte diod*, ou *mort noire*, peste qui se déclara dans le *Cathay* ou *Chine* en 1346, se répandit par toute l'Asie et l'Afrique, gagna le midi de l'Europe en 1347, en 1348 se porta en Bretagne, en Allemagne et dans le Nord, jusqu'à l'extrémité de ses contrées habitées. La petite vérole et d'autres maladies épidémiques sont citées encore comme des causes de la dépopulation de l'île. Pendant tout le temps que

Peste.

(1) Voyage au Nord par M. de Kerguelin, 65, 66.

dura la peste, des traditions raportent en termes horriblement descriptifs, que ceux qui s'étoient enfuis sur les montagnes, voyoient tout le pays couvert d'un brouillard épais et pestilentiel.

On peut conjecturer quel étoit le nombre de ses habitans au onzième siècle, par un dénombrement que fit faire l'évêque de *Schalholt* en 1090, de tous ceux qui étoient sujets à payer tribut. On en trouva 4000, et en donnant cinq têtes à chaque famille, le total est 20 mille (1). Une grande partie des travaux dans le Nord tombe à la charge des femmes; et dans ces temps patriarchaux, les fils aussi partageoient le travail domestique. Je ne puis donc mettre au dessous de dix mille le nombre de la communauté ou des personnes exemptes de taxe, les chefs de famille; ce qui donnera 30 mille habitans de la classe du peuple. Outre la cherté des vivres dans cette île inculte, d'autres causes s'opposent à la population. La nécessité force les hommes à chercher dans la mer une subsistance que leur terre avare leur refuse. La continuelle humidité, le froid et les rudes travaux abrégent les jours de plusieurs

(1) Arngrim Jonas comment. Iceland. in Hackluyt, 1, 556.

milliers d'hommes ; et ces travaux ont encore été décuplés pour assouvir la rapacité de leurs maîtres. Quelque incroyable que paroisse le fait, un des derniers rois de Danemarck a vendu toute l'île et ses habitans, à une compagnie de marchands, pour la rente annuelle de mille livres sterling. Cette compagnie tient sous le joug les pauvres naturels, livrés par leur roi. Ils sont forcés de vendre leur poisson, qui fait la denrée et le commerce de l'île, au plus vil prix, à ces vils monopoleurs, qui craignant la juste résistance de l'homme offensé dans ses premiers droits, leur ont d'abord enlevé leurs armes à feu. C'est-là, c'est dans les fautes du gouvernement, qu'il faut chercher la cause de dépopulation la plus puissante ; car l'hymen voit son temple presque désert, quand celui de la liberté est renversé; mais c'est par ces causes mêmes qu'on doit trouver ici la véritable et originelle espèce de la race des Normands, sans aucun mélange avec un sang étranger; et c'est ce qui doit arriver dans tout pays éloigné et séparé du reste du monde. C'est ici qu'il faut chercher le régime et les anciennes coutumes de leur souche primitive, qui sont sans doute effacés au-

jourd'hui dans la patrie de leurs antiques ancêtres. Le luxe de la table a si peu fait de progrès chez eux, que leur boire et leur manger, en général, leur est absolument propre, et leurs alimens consistent en grande partie en herbes qui sont négligées ailleurs.

Habillement.

L'habillement paroît n'avoir pas changé depuis un long laps de temps : celui des hommes est simple, et ressemble assez à celui des paysans de Norvège (1) : celui des femmes est gracieux, élégant ; il leur est particulier, et peut-être à quelque dame de Norvège qui suit encore les modes les plus anciennes. Elles se parent de chaînes et de riches plaques d'argent, d'un beau travail. Sur leur tête est une coiffure mince et légère, assez haute, et qui approche du bonnet phrygien. Je ne puis trouver l'analogue de cette coiffe dans aucune mode européenne. Isabelle de France, femme d'Édouard II, portoit une coiffure d'une hauteur énorme, d'une forme mince et conique (2) : mais qui, faute d'être flexible

(1) Olaffen, I, tab. iij. Pontoppidan, ij tab. p. 272.

(2) Montfaucon, Mon. de la Monarchie françoise, II, tab. viij.

à son sommet, le cédoit en élégance au goût des belles Islandoises.

M. Troil éveille notre curiosité sur les antiquités de l'Islande : il parle de châteaux, de temples payens, de lieux de sépulture, de pierres dressées et de monticules de terre. La connoissance des châteaux pourroit nous conduire à la véritable origine des bâtimens circulaires qu'on trouve dans les Hébrides, les Orcades, les Schetland et le nord de l'Ecosse (1). Les autres me semblent être les antiquités scandinaviennes dont on trouve d'admirables exemples dans la *Suecia antiqua et moderna* du baron d'Alberg.

Quadrupèdes domestiques.

Passons aux quadrupèdes. Les espèces de cette île sont peu nombreuses. De petits chevaux courageux et forts, des vaches en abondance, et la plupart sans cornes; la chair et les peaux sont des articles considérables d'exportation. On trouve de grands troupeaux de moutons dans chaque ferme: la laine est manufacturée sur les lieux; leur chair y est salée, et l'on en vend une grande quantité à la compagnie, dans les 22

(1) Voy. Hebrides.

ports assignés pour les objets de commerce. Il est à remarquer que le climat y fait croître considérablement leurs cornes, et même les multiplie au-delà du nombre qu'en ont les brebis des autres contrées : des exemples de 3, 4 et cinq cornes à un mouton, y sont extrêmement fréquens. Les chèvres et les porcs y sont rares. Les premières, faute d'arbrisseaux à brouter; les autres, faute de leur nourriture ordinaire, et des supplémens que fournissent les fermes des autres pays.

Les chiens ont le nez affilé, des oreilles courtes et droites, des queues touffues, et ils sont riches en poil. Il y a des chats domestiques ; mais la plupart devenus sauvages, multiplient parmi les rochers au point de devenir nuisibles. Il est inutile de rappeler au lecteur que ces chats et les autres animaux domestiques furent originairement introduits dans l'Islande par les Norvégiens. On a fait une tentative pour y introduire le renne; ceux qui ont survécu au voyage, y ont engendré fréquemment. Il n'est guère douteux qu'ils pourroient y réussir, l'Islande ayant, comme la Laponie, la plupart des plantes qui servent à leur nour-

riture d'été (1), et abondance de lichen de renne pour leur provision d'hiver.

Rats.

Les rats et les souris paroissent y avoir été involontairement transportés. On y trouve ces deux espèces domestiques; et la blanche variété des souris, appelée Islandoise, est commune dans les buissons. Je soupçonne qu'il y a une espèce native alliée, comme le présume le docteur Pallas, au rat économique; car, comme lui, elle amasse un grand magasin de petits grains ou baies pour sa provision d'hiver. Cette espèce abonde sur-tout dans le bois d'*Husafels*. Dans un pays où les graines et petits fruits sauvages sont clair-semés, ces petits animaux sont obligés de traverser des rivières pour aller faire leur récolte au loin. Lorsqu'ils reviennent avec leur butin à leurs magasins, ils sont obligés de repasser l'eau; et voici la description qu'Olaffen donne de leur traversée: « La troupe, qui est depuis 6 jusqu'à 10, choisit un morceau plat de fiente de vache sèche, sur laquelle ils placent les petites graines en un tas rassemblé sur le milieu; ensuite, unissant leurs forces,

(1) Comp. Olaffen II, 234, et Amœn. Acad. IV, 151.

ils le conduisent jusqu'au bord de l'eau, et après l'avoir lancé ils s'embarquent, et se rangent autour du tas, les têtes jointes par dessus le tas et le derrière à l'eau, les queues pendantes dans la rivière, et qui leur servent de gouvernail (1). » Lorsque je considère l'étonnante sagacité des castors, et que je réfléchis à l'industrie de l'écureuil, qui dans les mêmes cas de nécessité, font d'une écorce un bateau, et de leur queue une voile (2), je ne balance nullement à croire ce récit.

Renards.

Le renard commun et le renard du nord y sont fréquens ; ils sont proscrits, et leur tête mise à prix, pour prévenir le ravage qu'ils feroient parmi les troupeaux. L'ours du pôle y est souvent transporté du Groenland sur des îles de glace ; mais l'arrivée de ce grand ennemi n'est pas plutôt découverte, qu'une alarme générale se répand, et on le poursuit jusqu'à ce qu'on l'ait tué. Les Islandois sont très-intrépides dans leur attaque sur cet animal ; souvent un seul homme armé uniquement d'une lance, entre dans la lice avec cette bête redoutable, et jamais n'en sort que victorieux. Il y a un

(1) Olaffen, à qui on a fait ce récit.
(2) Linnée, Klein, Rzaczinski. Scheffer.

homme établi près de *Langeness*, l'extrémité de la pointe septentrionale, où les ours abondent le plus fréquemment, qui est encore fameux aujourd'hui pour avoir ainsi tué jusqu'à vingt ours dans un combat corps-à-corps. Il y a une récompense pour sa peau, et c'est le magistrat voisin qui la délivre.

La chauve-souris commune se trouve quelquefois dans cette île, et termine la liste de ses animaux terrestres. Les quadrupèdes amphibies ou veaux marins, sont très-nombreux. L'Islande étant heureusement pourvue d'animaux domestiques, fait moins d'usage de cette espèce que les autres contrées arctiques; cependant ils lui sont encore d'un avantage considérable. On se sert de la peau pour se vêtir : une bonne peau égale en valeur la peau d'un mouton, ou le cuir d'une vache; et leur graisse fournit les lampes d'huile dans les longues nuits. Le veau marin commun est extrêmement gras en hiver, et vaudra 60 livres sterling.

Veaux marins.

Les Islandois ont deux espèces de veaux marins naturels à leur île : le commun, qu'ils nomment *land-sælur*, parce qu'il

se tient le long des côtes ; et le grand ou *ut-sœlur.* On les prend dans des filets placés dans les criques et les baies étroites, qu'ils traversent pour aller sur le rivage. Quand la nuit commence à tomber, les chasseurs allument un feu, et ils jettent des rognures de corne, ou de quelque autre matière d'une odeur forte; cet appât attire les veaux marins, qui donnent dans les filets, et sont pris. D'autres fois on lie un *koder* ou leurre à une corde : les veaux marins, le prenant pour quelque animal étrange, nagent vers lui au plus vîte, et viennent se prendre dans les filets où ils payent de leur vie leur curiosité. Ils sont si passionnés pour les nouveaux objets, qu'ils s'écarteront très-loin dans l'intérieur des terres, attirés par une lumière ou par le feu d'une forge. Si on les prend jeunes, ils sont susceptibles d'être apprivoisés; ils suivront leur maître, et viendront à sa voix comme le chien, et en les appelant par le nom qu'on est convenu de leur donner. Les Islandois ont sur ces animaux une superstition étrange: ils croyent qu'ils ressemblent à l'homme plus qu'aucune autre espèce et qu'ils sont les descendans de Pharaon et de son armée,

qui furent métamorphosés en veaux marins, lorsqu'ils furent submergés dans la mer Rouge.

Harp.

Les autres espèces de veaux marins sont de passage. Parmi eux est le *harp* ou *vade sælur* : ils quittent les mers d'Islande en mars, et passant à travers le détroit de *Davis*, par quelque ouverture inconnue, pénètrent très-avant dans le Nord, font leurs petits, et reviennent en mai par le nord du Groenland, extrêmement maigres, au nord de l'Islande. Ils continuent leur route, puis revenant à cette île vers noël, sur-tout sur les glaçons flottans, c'est-là qu'on les tue, ou qu'on les harponne. Le veau marin à capuchon ou *bladru-seal* est rarement pris dans ces parages. Le walrus ou *rost-unger*, cheval marin, y arrive quelquefois du Groenland, porté de même sur les glaces.

Oiseaux.

On ne s'attend pas à voir une nombreuse famille d'oiseaux habiter une île d'un climat aussi rigoureux, et si éloignée des îles et des continens méridionaux. Elle est, comme les autres contrées du pôle, l'asyle des oiseaux aquatiques, qui viennent y faire leur ponte, et élever leurs petits : mais comme elle est habitée, ils la fréquentent moins que les solitudes dé-

sertes plus reculées dans le Nord. Le canard *goëland* pourroit bien être un oiseau local. Les autres, soit de terre, soit de mer, sont communs à la Norvège et à d'autres parties de l'Europe. Les grands pingouins se trouvent ici en plus grand nombre que par-tout ailleurs : ils nichent et pondent dans les rochers, appelés delà *Geir-fugl-skier*, devant la pointe de *Rækenes*, la partie la plus méridionale de l'île. Quoique environnés d'une mer toujours grosse, et de brisans redoutables, les Islandois s'y avanturent tous les ans, pour ramasser les œufs, qui font partie de la provision de l'année. Je ne peux y compter que 16 oiseaux de terre (1); 20 oiseaux d'eau au pied fendu; 4 au pied pinné, et 40 au pied emplumé, qui naissent dans

Canard Goëland.

(1) l'aigle de mer.
L'aigle cendré.
Le faucon d'Islande.
Le gyrfaucon ou gerfaut.
Le lanier.
La scops (*).
Le corbeau.
La gelinotte blanche.
La gelinotte du noisetier.
L'étourneau.
La grive aux ailes rouges, ou le mauvis.
La petite alouette des champs.
L'ortolan de neige.
La bergeronette blanche.
Le motteux ou cul-blanc.
Le roitelet.

(*) Olaffen, II, tab. 46, donne une figure de hibou ressemblante à cette espèce.

l'île ou qui la fréquentent. J'ai omis dans la partie zoologique, le petit guillemot qui est natif de l'Islande, et qu'on y nomme *ringuia.*

Le corbeau tient le premier rang parmi les oiseaux de terre dans la mythologie scandinavienne. On a vu à quel usage les employa le pirate Floke. Les Bardes, dans leurs chants, lui attribuent le don des présages. C'est ainsi qu'ils font expliquer à *Thromundr* et *Thorbiorn*, avant un combat, la voix prophétique de cet oiseau, et l'intérêt qu'il prend à une bataille (1).

THROM.

Ecoute! j'entends le cri du Corbeau.
Vois! l'oiseau du destin est près de nous.
Dès le crépuscule, battant de ses noires ailes,
Il chante d'une voix enrouée l'hymne de la mort.
C'est ainsi qu'il chanta dans les siècles passés,
Lorsque le bruit des combats retentissoit;
Lorsque l'heure du trépas s'approchoit,
Et que des Chefs puissans étoient condamnés à mourir.

THOR.

Le Corbeau croasse : les Guerriers tués
Souillent de sang ses ailes noires.
Fatiguée, il cherche sa proie du matin :
Il se repaît de sang et de carnage.

---

(1) Island's Landnamabok, 172.

Ainsi perché sur un vieux chêne,
On a ouï l'oiseau prophète croasser
Lorsque la plaine étoit inondée de sang :
Il étoit altéré du sang des héros morts.

Le corbeau reçut encore de plus grands honneurs chez les nations septentrionales ; il étoit consacré à Odin, le héros et le Dieu du Nord. Sur l'étendard sacré des Danois cet oiseau étoit brodé. On dit qu'Odin en avoit toujours deux qui l'accompagnoient, perchés sur ses épaules : ce qui lui fit donner le nom de *Dieu des corbeaux*. L'un s'appeloit Huginn, ou Thought, *Pensée ;* l'autre Muninn, ou *Mémoire*. Ils murmuroient à son oreille tout ce qu'ils avoient vu ou entendu. Dès l'aube du jour, il les envoyoit voler par le monde : ils revenoient avant le dîné, chargés de nouvelles. Odin les chantoit dans ces vers :

Huginn et Muninn, mes délices,
Prennent tous les jours leur vol par le monde.
Tous deux ont quitté leur cher maître ;
Peut-être l'ont-ils abandonné pour jamais.
Je pleurerois la perte d'Huginn ;
Mais celle de Muninn m'affligeroit davantage (1).

R. W.

(1) Bartholin, de causis contemptæ mortis, etc. 429.

J'ai parlé des excellens faucons qui se trouvent dans l'île : j'ajouterai qu'ils étoient du nombre des animaux sacrifiés à Odin (1), parce que c'étoient des oiseaux du premier courage et qui se plaisoient dans le sang.

La mer qui environne l'Islande, passe pour plus salée que ne le sont d'ordinaire les autres mers. Elle dépose sur les roches des incrustations de sel, que les naturels grattent et emploient à leur usage. Je ne puis donner avec certitude la profondeur de l'eau, excepté dans les lieux où M. Kerguelin a sondé, à dix lieues à l'ouest de *Geir-fugl-skier*, où il trouva 205 brasses (2). Les marées de l'équinoxe y montent de 16 pieds : les autres de 12 (3). Les côtes sont universellement escarpées, excepté celles des baies et criques où l'on voit un sable menu.

Baies glacés.

Les baies, sur-tout celles du sud, qui sont sous l'influence du froid du Groenland, sont glacées toute l'année. Celle de *Patrix-fiord* est encore fermée au 14 mai (4) : mais la mer qui est près des côtes

(1) Mallet, Modern. antiq. II, 132.
(2) Voyage aux mers du Nord, 69.
(3) Horrebow, 101.
(4) Kerguelin, 31.

ne sent jamais les entraves de la gelée : là elle est profonde et agitée du mouvement le plus tumultueux. La glace redoutable est celle qui vient flottant du *Groenland* et du *Spitzberg*, et qui souvent remplit, pendant tout l'été, le détroit qui est entre ces deux îles et l'Islande (1), et même souvent s'étend le long de la côte septentrionale, couvrant la mer à une vaste distance de la terre. Elle est de deux espèces : la glace de montagnes, appelée *fiæl-jakar*; et la glace unie dont l'épaisseur n'est pas considérable, nommée *hellu-is*. Les glaces arrivent usuellement en janvier, et se dissipent en mars. Quelquefois elles ne touchent la terre qu'en avril, où elles se fixent pendant un temps considérable, et causent aux insulaires les plus grands maux, en leur amenant une armée d'ours du pôle qui font un vaste dégât parmi le bétail, et un froid d'une incroyable violence qui glace l'atmosphère dans l'espace de plusieurs milles, et fait tomber les chevaux et les moutons roides morts (2). C'est-là aussi la cause de l'état avorté et souffrant des bois chétifs de

Glaces flottantes.

(1) Troil, 48, 49.
(2) Kerguelin, 20, 175.

ce

ce pays : cause qui doit avoir commencé avec l'époque de son siècle de fer ; car il paroît avoir été précédé d'un siècle plus heureux, où elle étoit peuplée de forêts considérables (1).

Le fond de la mer est probablement rocailleux : car il y a beaucoup plus de *fuci* (2) que dans celles de la Grande-Bretagne. Ces plantes donnent un abri à d'innombrables poissons, source de richesses pour les habitans (si on leur en laissoit le libre usage) et pour la nourriture des nations éloignées, dont les vaisseaux viennent ici tous les ans à la pêche, mais sans aucun commerce avec les malheureux Islandois, auxquels il est étroitement défendu. En 1767 deux cents doggers hollandois (petit navire), et quatre-vingts autres françois, d'environ 100 tonneaux chacun, y furent employés à la pêche, sous la protection d'une frégate de leur nation ; ils se tiennent de quatre à six lieues du rivage, et pêchent avec des hameçons amorcés de grosses moules, sur 40 ou 50 brasses d'eau ; d'autres sont à la distance de 15 lieues, et pêchent dans la profondeur

(1) V. p. 45.

(2) Arbrisseau qui croît au fond de la mer.

de 100 brasses La grande capture est la morue : dès que les pêcheurs en ont pris une, ils lui coupent la tête, la lavent, la vident, et la salent en barils avec du sel de rocher, ou du sel de Lisbonne. La pêche commence en mars, et finit en septembre : on débute à la pointe de *Bredervick ;* on s'étend autour du cap Nord, par l'île de *Grim ,* jusqu'à la pointe de Langeness.

Les Anglois ont entièrement abandonné cette pêche depuis qu'ils sont en possession de Terre-neuve : elle étoit autrefois le rendez-vous de nos vaisseaux, comme on en trouve la preuve dans la proclamation d'Henri V, dont l'objet étoit de donner satisfaction pour quelque délit de quelques-uns de ses sujets, commis en 1415 (1) sur les côtes de cette île : il y défend à ses sujets d'aller aux îles de Danemarck et de Norvège, spécialement à l'Islande, autrement qu'il n'avoit été anciennement accoutumé. En 1429 le parlement d'Angleterre fortifia cette ordonnance, en la rendant pénale pour tout Anglois qui commerceroit dans les ports danois, excepté dans *North-Earn*, ou *Bergen.* A la fin le monarque danois a

(1) Rymer, fœd. IX, 322.

pris la sage résolution de réserver le bénéfice de ses pêcheries à ses propres sujets, et en 1465 il prononça la peine de mort contre tout Anglois qui trafiqueroit dans les ports d'Islande (1); ceux mêmes d'Helgeland et de Finmark leur furent fermés, excepté dans le cas où la tempête les y pousseroit. Je présume que cette rigueur est provenue de quelque grande insolence de nos compatriotes : mais les anciens traités ont été ranimés, et ils devoient se renouveler par une nouvelle concession tous les sept ans (2). Dans les temps postérieurs, Elizabeth elle-même daigna demander à Christian IV la permission de pêcher dans ces mers; mais ensuite elle chargea son ambassadeur d'insister sur la liberté d'une pêche universelle : on ne voit pas quelle fut la réponse ; mais sous le règne de son successeur, nous n'avions pas moins de 150 navires employés à cette pêche. Peut-être nous prêtions-nous aux règlemens dont le roi de Danemarck exigoit l'observation ; ou peut-être qu'on nous traitoit avec plus d'indulgence, à l'occasion du mariage de

(1) Ibid. XVI, 443.
(2) Ibid. XV, 443.

Jacques avec sa sœur Anne. J'observerai que le roi danois excepte le port de Westmony, qui est réservé pour l'approvisionnement particulier de la cour (1).

Les habitans opprimés pêchent dans les baies avec des chaloupes qui contiennent un homme, et jamais plus de quatre : s'ils se hasardent en mer, ce qu'ils ne font jamais à plus de huit milles de distance, ils ont des bateaux plus grands, portant un équipage de douze ou seize hommes ; c'est dans ces bateaux qu'ils pêchent en esclaves des monopoleurs, auxquels ils sont forcés de vendre leur poisson au plus vil prix. Quelle doit être l'insensibilité d'un gouvernement qui peut ainsi ajouter la misère à la misère, et ne pas chercher au contraire à procurer quelques adoucissemens à des sujets condamnés à un si affreux séjour !

Ces mers ont peu de variétés de poissons ; mais le nombre de plusieurs espèces des plus utiles est incroyable, en particulier celle des morues. Les harengs passent près de cette île dans leurs migrations annuelles du Nord, et pendant quelque temps rem-

(1) Lambden's Life of queen Elizabeth, in the complete hist. of England.

plissent toutes ses baies. La pauvreté et le défaut de sel font, de cette richesse des autres nations, un tourment de Tantale pour les malheureux habitans. C'est le lieu le plus nord où l'on voie ce poisson : On ne le trouve point dans les eaux peu profondes du Spitzberg ; et il n'est pas probable qu'il double le Groënland, et qu'il se retire dans l'océan Glacial, où l'eau manque également de profondeur. N'iroit-il pas plutôt se perdre dans les vastes abymes de ces mers à 683 brasses de profondeur, qui se trouvent à la latitude de 65 degrés, entre cette île et le nord de la Norvège ; ou dans les autres abymes situés un peu plus au nord, où 880 brasses de sonde n'ont pu trouver le fond (1) ? Les autres poissons de l'Islande sont en général communs au Groënland ; et je renvoie mes remarques sur eux à l'article où je parlerai de cette région glacée.

Détroit de Douvres.

Rétrogradons un moment, et revenons au détroit de Douvres, pour arrêter nos regards sur les rivages correspondans dans l'étendue que je viens de traverser. Calais

(1) Lord Musgrave's Voyage towards the North Pole.

est situé sur un terrain bas et humide, et toute la côte depuis ce port jusqu'à l'extrémité de la Hollande est sablonneuse, et bordée de collines de sable, que la Providence semble avoir multipliées et assemblées à une plus grande hauteur, dans le plus bas des pays, qui avoit besoin du plus puissant rempart contre la fureur des mers.

Bancs de sable devant la Flandre et la Hollande.

La côte de Flandre, ce riche appât de l'ambition, tant souillé de sang, est dangereuse par la fréquence des étroits bancs de sable, disposés en lignes parallèles, dans la direction de la terre. Les côtes de Hollande sont aussi considérablement infestées de bancs de sable : mais entre eux et la terre coule un libre canal. Depuis Calais et Dunkerque jusqu'à la *Scar*, à l'extrémité de la Jutlande, c'est une terre basse, qu'on n'aperçoit au large qu'à une petite distance, excepté à *Camperden* en Hollande, à *Heiligeland* en face de l'embouchure de l'Elbe et du Weser, et a *Robsnout* et *Hartshal*, dans la Jutlande. Tandis que les côtes opposées de l'Angleterre sont par comparaison assez hautes et le canal profond, celles-ci sont universellement ensablées : les grands fleuves d'Allemagne amènent, dans leurs cours et leurs inon-

dations, d'étonnantes quantités de sable et de fange, qui sont arrêtées à la mer par la violence des vents d'ouest et de sud, qui souflent les $\frac{2}{3}$ de l'année (1). Les vents joints à l'effort de la marée arrêtent le progrès du sable en pleine mer, et forment ces bancs nombreux, qui, tout funestes qu'ils sont aux marins, font la sureté de la Hollande et la garantissent en particulier des invasions maritimes. A Calais, la marée s'élève à la hauteur de 20 pieds; à la tête du mole de Douvres, à 25 pieds : la cause de cette variation, suivant M. Cowley, vient de la différence d'éloignement où sont les deux moles de la limite de la basse eau, qui est à Douvres d'un demi mille, et à Calais de 50 toises. A Ostende, la marée monte à 18 pieds; à *Flessing*, à 16 $\frac{1}{2}$; à Helvoet-Sluys et au Texel, de 12; et sur les côtes du Holstein et de Jutlande, où la mer s'étend dans une largeur considérable, les marées deviennent plus irrégulières, et diminuent de force et de hauteur : à l'Elbe, elles ne passent pas 7 à 8 pieds; sur la côte de Jutlande, seulement 2 ou 3 : phénomène singulier, tandis qu'elles sont si hautes

Marées.

(1) Jarranton's, England's improvement, 4, 5.

sur les côtes correspondantes de l'Angleterre. Le flot sur la côte occidentale de Hollande pousse au nord, dans un sens contraire aux marées des côtes orientales de l'Angleterre et de l'Ecosse.

Flandre et Hollande anciennes.

La Flandre et le Brabant formoient partie de la Gaule Belgique de César, et la Hollande étoit l'île des *Bataves*. Les rivières sont le *Scaldis* l'Escaut, *Mosa* la Meuse, et *Rhenus* le Rhin. Il est probable que les deux premières n'ont pas beaucoup varié dans leur embouchure. La dernière a éprouvé un changement très-considérable. Le bras droit du Rhin coule pendant un certain espace, dans son antique lit, lorsqu'il formoit le lac *Flévo*, et qu'ensuite reprenant la forme d'un fleuve, il alloit se décharger à la mer à un lieu appelé encore le *Flié-stroom*, entre les îles *Flié-landt* et *Schelling*, à la bouche du Zuyder-zée. Long-temps après cette période, cette contrée étoit devenue sèche et ferme et bien habitée. Une grande inondation en a totalement changé la face, a élargi le lac *Flévo*, et en a fait le Zuyder-zée actuel, et a brisé la côte en cette chaîne d'îles, qui maintenant font face au rivage jusqu'à la bouche du Weser. Les historiens hollan-

dois datent cet événement de 1421 : il paroît avoir été l'ouvrage d'un long laps de temps ; car le passage dans le Texel fut forcé et ouvert en 1400, et donna naissance à la prospérité d'Amsterdam (1). Cette contrée fut d'abord peuplée par les Cattes, nation de Germanie ; ils furent ensuite éclaircis et presque extirpés par les essaims qui sortirent de la grande ruche du Nord, dans leurs expéditions par terre vers les autres parties de l'Europe. Pendant long-temps la Flandre et la Hollande furent un repaire de bandits ; la vaste forêt des Ardennes leur donnoit un asyle dans l'une, et les marais les défendoient dans l'autre. A la fin le gouvernement s'établit, en Hollande sous ses comtes, en Flandre sous ses *forestiers* ; enfin ces provinces tombèrent sous la domination des ducs de Bourgogne, et de là dans la maison d'Autriche, et la couronne d'Espagne. Depuis cette époque, on connoît leurs révolutions. La Hollande a reçu sa seconde population de l'Allemagne ; et heureusement pour un pays dont l'existence dépend uniquement de l'industrie, elle a reçu dans son sein

(1) Anderson's Dict. I, 225.

la race la plus active et la plus laborieuse. Le Rhin y porte annuellement des multitudes de peuple pour réparer la perte d'hommes occasionnée par les voyages lointains, et par les colonies mal-saines des Indes orientales et occidentales. La Hollande est, par son climat, contraire à l'accroissement de l'espèce humaine; elle ne peut se reposer sur elle-même de la réparation de ses pertes; et elle est obligée de chercher ailleurs pour les remplacer.

Animaux.

La Flandre a beaucoup d'espèces d'animaux communes avec l'Angleterre ; mais par la nature de ses côtes, elle manque de la plupart des oiseaux aquatiques, excepté un petit nombre d'oiseaux au pied fendu, qui vivent sur ses rivages sablonneux. La Hollande compte encore moins de quadrupèdes et d'oiseaux. Des quadrupèdes qui manquent à l'Angleterre, il y a quelques castors sur le Rhin et la Meuse. Le loup est commun en Flandre, et on le trouve dans les parties de la Hollande qui avoisinent l'Allemagne. Les deux contrées ont quelques oiseaux qui ne paroissent jamais dans la Grande-Bretagne, qu'ils n'y soient forcés ou par la violence de la tempête, ou par la poursuite d'un oiseau de proie.

Vient ensuite l'ancienne Germanie. La Hollande étoit une sorte de pays neutre, la retraite des Germains *Catti*, et non la Germanie même. Les rivières qui tirent leur origine au loin dans ce pays, sont l'Ems, le Weser, l'Elbe; chez les Anciens, *Amisius*, *Visurgis* et *Albis*.

A l'opposite de la bouche maritime du Weser et de l'Elbe, est le reste de l'île, *Castum Nemus*, célébrée par Tacite, avec son élégance ordinaire, pour le culte de Herthum, ou la commune mère la Terre, qu'adoroient les nations voisines. « Dans une île de l'océan, dit-il, est une forêt sacrée, nommée *Castum Nemus* (le chaste bois), et dans ce bois un char consacré à la divinité, couvert d'un tapis, et qu'il n'est permis qu'à un seul prêtre de toucher. C'est ce prêtre qu'une inspiration avertit de la présence de la déesse dans son sanctuaire; et il la suit avec une profonde vénération, portée dans son char tiré par des vaches. Ce sont alors des jours d'alégresse et de fête : heureux les lieux où la déesse daigne passer ou séjourner! Loin d'eux alors tout projet, tout appareil de guerre; ils ne prendroient pas, ils ne toucheroient pas une arme, tout le fer repose renfermé. Ce n'est

Ile Sacrée ou Heilgeland.

que dans ces jours seuls que la paix est connue dans la nation, et qu'elle est aimée d'elle, jusqu'à ce que le même Prêtre ramène à son temple la déesse rassasiée de son séjour parmi les mortels. Bientôt, et le char, et les vêtemens qui le couvrent, et si vous voulez le croire, la divinité elle-même est lavée et purifiée dans un lac retiré à l'écart. Elle est servie par des hommes que le lac engloutit aussitôt. De là une mystérieuse terreur, une profonde et sainte ignorance de ce que peut être cette divinité qu'on ne peut voir qu'en se dévouant à périr (1). »

Ce culte continua long-temps après cette époque, et l'île étoit distinguée par le nom de *Fostaland, Farria, Insula Sa-*

---

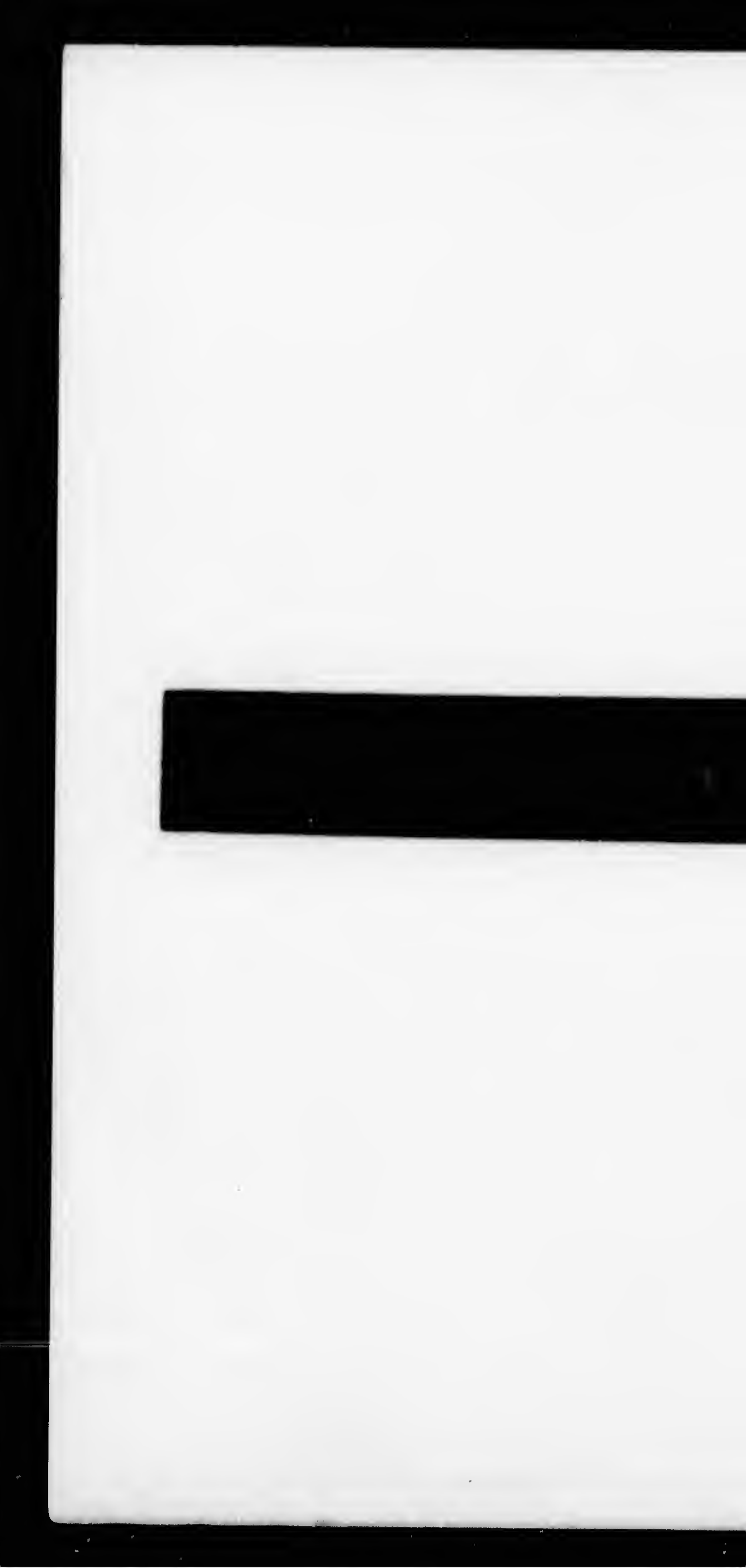
(1) Est in insulâ Oceani *Castum Nemus*, dicatumque in eo vehiculum veste contectum, attingere uni sacerdoti concessum. Is adesse penetrali deam intelligit, vectamque bobus fœminis multâ cum veneratione prosequitur. Læti tunc dies, festa loca, quæcumque adventu hospitioque dignatur. Non bella ineunt, non arma sumunt, clausum omne ferrum. Pax et quies tunc tantùm nota, tunc tantùm amata, donec idem sacerdos satiatam conversatione mortalium deam templo reddat. Mox vehiculum et vestes, et si credere velis, numen ipsum secreto lacu abluitur. Servi ministrant, quos statim idem lacus haurit. Arcanus hinc terror, sanctaque ignorantia, quid sit illud quod tantùm perituri vident. *Tacitus, de moribus Germanorum*, c. 40.

cra, ou *Heilgeland*, ou l'île Sacrée, à cause des sacrifices qui s'y faisoient à la déesse *Fosta*, ou *Foseta*, la même que Vesta, *Herthum* ou *Earth*, la terre. Les Scandinaviens la nommoient *Goya*. Les victimes étoient précipitées dans un puits : si elles alloient d'abord au fond, le sacrifice étoit agréable à la déesse ; c'étoit le contraire, si elles nageoient quelque temps sur l'eau. (1) Cette île étoit visitée par les personnages du premier rang, qui alloient rnedre hommage à la déesse. Radbothus I, roi des Frisiens, y étoit en 690, lorsque Winbertus, et autres missionnaireschrétiens y abordèrent, renversèrent les temples et mirent fin aux cérémonies payennes (2). Elle formoit jadis une île d'une étendue considérable ; mais différentes inondations arrivées entre 800 et 1649, l'ont réduite à sa petitesse actuelle (3). La grande île de *Nord-strandt* (une des *Iles des Saxons*), qui n'en est pas éloignée, fut, par la même cause, en 1634, réduite à une paroisse au lieu de 20 qu'elle contenoit. Cinquante

(1) Mallet's North. antiq. translat. I, 136.

(2) Emmii Hist. rer. Friz. 129; ed. Franck.

(3) Busching, Geogr. I, 157, 167.



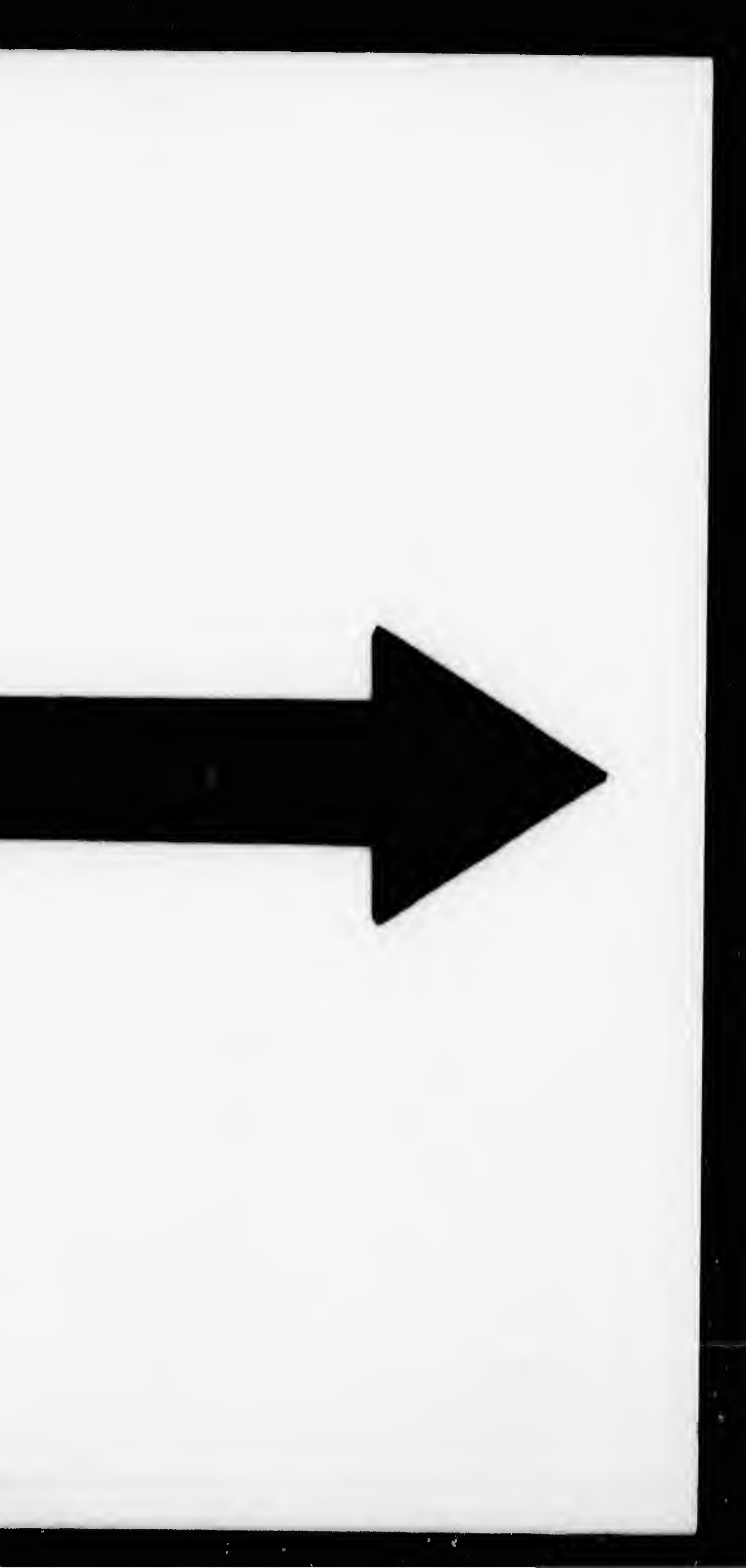
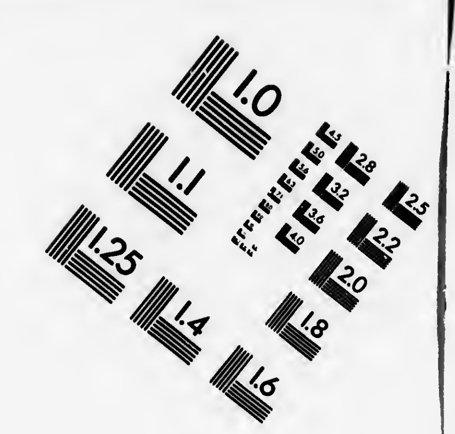
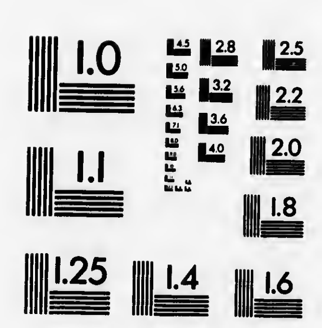
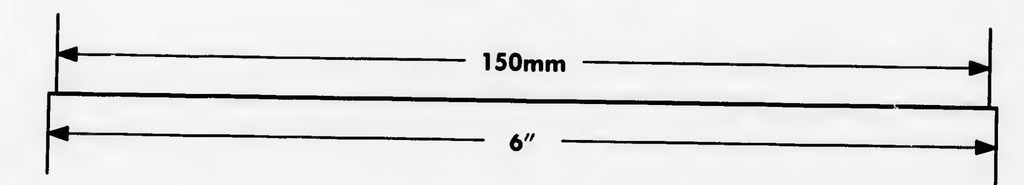
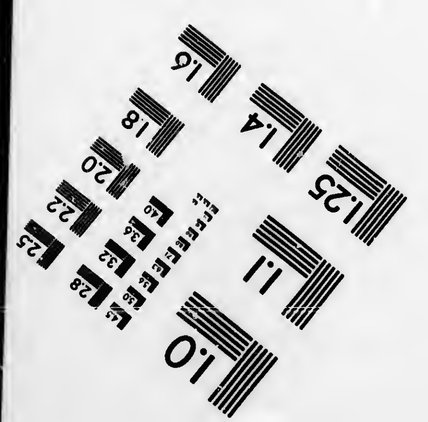


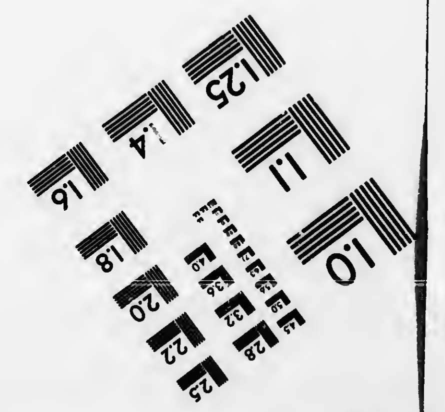
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)













mille têtes de bétail, et environ 6 à 7 mille ames, furent entraînées dans les eaux. Telles sont les calamités auxquelles sont exposés ces bas pays.

JUTLANDE. La Jutlande et le Holstein, les anciennes *Chersoneses Cimbrique* (1) et *Cartris* (2), se terminant à la basse pointe appelée le *Skagen* ou *Scaw*, s'étendent en forme de presqu'île bornée par la mer du Nord et par le *Kategatte*, qui est l'oblique entrée dans la Baltique. C'est une étendue très-resserrée et seulement un lieu de repos pour les oiseaux dans leur route de la Scandinavie, et des parties reculées du Nord, qui servent de retraite à de nombreuses espèces. Ses riches et fertiles marais, dans un climat doux par sa situation entre deux mers, produisent nombre de plantes utiles et salutaires, qui sont la nourriture d'une très-belle race de bétail. Outre la consommation intérieure, ces provinces en envoyent au dehors 32 mille têtes par an. La noblesse ne croit pas au-dessous d'elle de présider à la laiterie, et leur nombre de vaches formeroit la ména-

(1) Ptolem. lib. III, c. 2.

(2) Plin. lib. IV, c. 13.

gerie d'un prince. M. de *Rantzaw* n'avoit pas moins de 600 vaches à lait.

On ignore quelle a pu être dans les temps anciens l'étendue de ce pays ; elle doit avoir été prodigieuse : autrement elle n'eût jamais pu verser cette étonnante multitude d'hommes, qui fit son éruption dans la France, lorsque Marius les défit l'an 101 avant J. C. Leur armée a été calculée à 300 mille combattans (en y comprenant les *Teutons*), sans compter les femmes et les enfans. Environ sept années auparavant, ils avoient essuyé une grande calamité par une inondation de la mer, qui avoit détruit une grande partie de ce pays, et forcé ceux qui survécurent alors entassés dans l'étroite Chersonèse, à s'adresser aux Romains pour obtenir d'autres terres. Tacite parle des vestiges de cette nation jadis si puissante, comme étant encore visiblement empreints de son temps sur chaque rivage. Je présume que les inondations maritimes auxquelles cette côte est sujette, en ont détruit et effacé toutes les traces. Les cartes indiquent clairement leurs territoires submergés dans le *Juts-riff*, et bancs de sable voisins. Le premier pourroit avoir été la continuation du continent depuis l'extré-

mité de la Jutlande, en commençant à *Scaw*, et courant dans la mer du Nord en forme de faux, pas très-loin de la terre, et se terminant un peu au midi de *Bergen* en Norvège, laissant entre ses bords et ce royaume un canal plus profond conduisant dans la Baltique.

Le Kattegate est situé entre une partie de la Jutlande et la côte de Suède : celle-ci est couverte d'innombrables îles : il est presque fermé à l'extrémité, par les basses îles danoises de Sélande et de Funen ou Fionie, qui avoient formé anciennement avec la Suède la demeure des *Suiones*. Entre les îles et la côte de Suède est le fameux *Sund*, passage tributaire des Danois, où passent des milliers de vaisseaux. Ces îles s'appeloient anciennement *Codonania* (1), et donnèrent au Kattegate le nom de *Sinus Codanus* : la Baltique *propre* paroît avoir été la *mare Suevicum* des anciens; et sa partie la plus reculée, la *mare Sarmaticum*, avec partie de la *mare Scythicum*. En qualité de naturaliste, je dois prévenir, que lorsque Linné parle

(1) Mela, lib. III, c. 3, 8.

d

de la *mare Occidentale*, il entend le *Kattegate*. Sa plus grande profondeur est de 35 brasses. Elle décroît en approchant du Sund, qui commence par 16 brasses, et près de Coppenhague diminue jusqu'à 4.

Voyage de la flotte Romaine.

La flotte romaine sous le commandement de Germanicus, vogua, suivant Pline, autour de la Germanie, et même doubla le promontoire Cimbrique, et arriva jusqu'aux îles qui remplissent le fond du Kattegate (1). Soit qu'ils les eussent observées, soit par information, les Romains en connurent 23. Ils en nommèrent une Glessaria, de son ambre fossile qui abonde encore de nos jours dans une partie du côté sud de la Baltique. Le maître des gladiateurs de Néron employa un chevalier romain à y recueillir cette production précieuse, et par là il [acquit] une parfaite connoissance de ce pa[ys (2)]. Je ne puis croire que les Romains se soient jamais établis dans aucun lieu du voisinage; cependant ils y faisoient quelque commerce, soit direct, soit par l'entremise des marchands.

---

(1) Plin. l. II, c. 67. l. IV, c. 13.

(2) Lib. XXXVII, c. 3.

On a trouvé a *Kivikke* dans Schonen (ou la Scanie) en Suède, plusieurs monnoies d'argent d'Adrien, d'Antoninus Pius, de Commode et d'Albin (1). Parmi ces îles, Pline compte la Norvège sous le nom de *Scandinavia incompertæ magnitudinis*, et d'une autre *Baltia immensæ magnitudinis*, probablement une partie de la Scandinavie, et qui peut avoir donné son nom au détroit appelé le *Belt*, et à la Baltique elle-même. Le géographe Méla fut parfaitement informé de cette grande étendue d'eau, qu'il décrit avec beaucoup d'élegance.

«Voilà pourquoi cette mer (*sinus Codanus*) qui est reçue dans le sein des rivages, ne s'étend jamais au large; et ne ressemble nulle part à une véritable mer: mais ses eaux s'insinuant de toutes parts, et souvent surmontant le terrain, se répandent sous la forme de fleuves multipliés, et des rivages pénètrent dans les terres; mais contenue par les rives des îles qui ne sont pas fort éloignées, et presque partout de la même manière, elle s'avance

(1) Forssenius, de monum. Kivikense, p. 27.

resserrée et comme un bras ou détroit, se courbe ensuite et prend la forme arquée d'un long sourcil. »(1)

Le golfe Baltique.

Je parlerai ensuite des différentes nations qui habitoient le long de ses côtes. Je préférerois, comme Méla, de donner à la Baltique le nom d'un golfe, plutôt que celui d'une mer; car elle manque de plusieurs attributs nécessaires pour mériter ce titre : d'abord de profondeur, n'ayant nulle part plus de 110 brasses d'eau. Depuis la bouche orientale du *Sund* jusqu'à l'île *Bornholm*, elle en a de 9 à 30; de là à Stockolm de 15 à 50, et un peu au sud de *Lindo* 60. Elle a dans ce cours plusieurs bancs de sable, mais tous profondément enfoncés sous l'eau. Entre *Alands haff*, parmi le grand archipel, les îles *Alandes* et l'île d'*Ozel* dans le Golfe de *Riga*, les

Profondeur.

(1) Hâc re, mare (Codanus sinus) quod gremio littorum accipitur, numquam latè patet, nec usquàm mari simile; verùm aquis passim interfluentibus ac sæpè transgressis, vagum atque diffusum facie amnium spargitur, quâ littora attingit, ripis contentum insularum non longè distantibus, et ubique pænè tantumdem, it angustum et par freto, curvansque se subindè, longo supercilio inflexum est.

profondeurs varient de 60 à 110 (1) : il y a beaucoup de lacs d'eau douce qui en ont davantage.

Sans marées. Elle manque de marées ; aussi elle n'éprouve aucunes variations de hauteur, excepté dans un vent impétueux ; alors il se fait un courant à l'entrée et à la sortie de la Baltique, suivant les points du compas d'où soufflent les vents, ce qui force l'eau de traverser le *Sund* avec la vîtesse de 2 ou trois milles danois par heure. Quand le vent souffle avec violence de la mer Germanique, l'eau s'élève dans les ports de la Baltique, et communique à ceux de la partie occidentale une salure passagère.

Sans sel. Autrement la Baltique perd cette autre propriété de la mer, à cause du défaut de marées, et de la quantité de vastes fleuves qu'elle reçoit, et qui adoucissent ses eaux au point de les rendre en plusieurs endroits propres aux usages domestiques. Dans toute la Baltique, Linné ne compte que 3 *fuci* (2) (plantes marines), et pas une dans le golfe de Bothnie qui est

---

(1) Cartes Russes et autres.

(2) Flora Suec.

hors de la portée de l'eau de mer (1).

Petit nombre d'espèces de poissons.

Le petit nombre d'espèces de poissons est encore une autre différence entre la Baltique et une vraie mer. Je n'en peux trouver que 19 dans cette vaste étendue d'eau, et n'y peux ajouter qu'une espèce cétacée, la porpoise (2) ou marsouin. Nulle autre ne s'avanture au-delà de l'étroit canal qui divise la Baltique du Kattegate : cependant le grand Linné en compte 87 qui appartiennent à son pays, qui n'est arrosé que par ces deux eaux. Le hareng est une espèce qui dès les temps les plus reculés a enrichi les villes voisines. Entre les années 1169 et 1203, il y avoit un grand

(1) Flora Lapp.

(2) Porpoise.

Lamproie de mer.	Le turbot.
Esturgeon.	Le carrelet.
Lannee.	Le saumon.
L'empereur.	Gar-fish.
La morue rayée.	L'éperlan.
Le vivipare blenny.	Le hareng.
L'ophidion sans barbe.	La melette.
Le lump.	Le petit pipe-fish.
Hornsimpa.	Le court pipe-fish.
	L'aveugle pipe-fish.

Je trouve que l'asinus callarias (l'âne merlu) est commun à la Baltique et à nos mers : ainsi il faut l'ajouter à nos poissons Britanniques.

rendez-vous des vaisseaux danois pour pêcher devant l'île de Rugen, la demeure des anciens *Rugii*, en sorte que les Danois s'habilloient d'écarlate, de pourpre et de la plus fine toile.

Hornsimpa; l'aveugle-pipe-fish.

Le hornsimpa, ou cottus quadricornis (chabot à quatre cornes), et le syngnatus typhle, ou aveugle-pipe-fish, sont inconnus dans les mers britanniques. Le premier semble particulier au golfe de Bothnie, et c'est un poisson d'une figure singulière avec quatre proéminences plates sur la tête en forme de cornes (1).

Longueur et largeur de la Baltique.

L'étendue en longueur de la Baltique est très-considérable. D'Helsingor (Elseneur) où proprement elle commence, jusqu'à *Cronstadt*, au bout du golfe de Finlande, il y a 810 milles maritimes d'Angleterre; sa largeur entre *Saltwic* dans *Smalande* et le rivage opposé, est de 237 milles. Le golfe de Bothnie, qui tourne au nord, forme une étendue presque égale à la première, depuis *Tornéa* en Laponie, jusqu'au rivage voisin de *Dantzic*, et qui n'est pas moins de 778 milles; espace prodigieux

Du golfe de Bothnie.

(1) Mus. Fr. Adolph. I, 70, tab. 32, fig. 4.

et où il est étonnant de trouver si peu de poissons.

De l'île de Rugen, le cours de la Baltique est droit et ouvert, excepté à l'endroit où il est interrompu par la fameuse île de *Gothland*, rendez-vous d'où les Goths partoient pour faire leurs excursions navales. En 811 fut fondée dans cette île la fameuse ville de *Wisbuy*, le grand marché du Nord ; et il fut, pendant des siècles, fréquenté de toutes les nations chrétiennes. Long-temps les Anglois y commercèrent avant de tenter le voyage lointain de la Méditerranée. Elle devint une ville indépendante, et ses lois maritimes servirent de règle et de code à toute l'Europe jusqu'au nord de l'Espagne. En 1361 Valdemar III, de Danemarck, l'attaqua, la ravagea, et y fit un immense butin qui fut ensuite englouti dans la mer (1); ses habitans actuels sont bons économes, habiles pêcheurs, et à l'abri des calamités de la guerre par l'heureuse privation de richesses superflues.

Île de Gothland.

Au-delà de Stockholm, la Baltique se divise en deux golfes : celui de Bothnie,

(1) Hist. abrégée du Nord, I, 206.

et celui de Finlande. Le premier court au nord, et le pays est composé principalement de roc de granit, ou semé de masses détachées du même granit. Sa plus grande largeur est entre *Gefle* et *Abo*, dans la *Finlande*, où il embrasse 162 milles: sa plus grande profondeur est de 195 toises(1). Il se termine en Laponie, pays divisé par la rivière *Tornea* qui est navigable fort loin, entre une forêt continue et montagneuse. On croit qu'elle fut peuplée dans le 11e siècle par les Finnois, fait qui n'est guère admissible; car les *Finni* ou *Fennones*, sont une race musculeuse et charnue, avec de longs cheveux jaunes, et l'iris brun. Les Lapons au contraire sont de petite stature, ont des cheveux noirs et courts, et l'iris noir. Il est certain qu'un parti de Finnois abandonna sa contrée natale, la Finlande, dans le siècle cité, plutôt que de renoncer à la brutalité du paganisme; leurs enfans restèrent convertis, et en quelque sorte corrigés, entre la Norvège et la Suède(2): mais ils forment une race très-distinguée

---

(1) Prof. Ritzius of Lund.

(2) Ph. tr. abr. VII, part. IV, p. 44.

des Lapons, qui possédoient leur pays bien long-temps auparavant. Dans le 9e siècle, le héros Regner tua son roi, ou chef dans le combat (1). A cette période ce pays étoit dans un état sauvage; et sa conquête ne fut entreprise par les Suédois qu'en 1277 que Valdemar l'ajouta à son royaume, mais tenta en vain sa conversion (2). A peine deux siècles s'étoient écoulés qu'il embrassa sincèrement la religion chrétienne : et ensuite, la civilisation et la culture ont si bien prospéré dans les parties méridionales, que plusieurs déserts sont aujourd'hui peuplés, des marais desséchés, et la raison des naturels tellement perfectionnée qu'ils se sont unis avec les Suédois, et même qu'ils ont envoyé leurs Représentans à la chambre des paysans dans les diètes nationales (3); mais ils furent dans tous les temps, les plus cultivés de cette race distincte : ils accoutumèrent le renne au traîneau, l'apprivoisèrent et le substituèrent en tout à la vache.

---

(1) Hist. abr. du Nord.

(2) Hist. abr. du Nord, II, 59.

(3) Anderson, II, 419.

Leur contrée, qui pénètre jusqu'à l'océan du Nord, est composée de montagnes sauvages, de forêts, de vastes marais, de rivières et de lacs, retraites de milliers d'oiseaux aquatiques qui s'y rendent l'été pour faire leur ponte, dans la paix et loin des atteintes du genre humain. Linné, le grand observateur de ces déserts, et mon vénérable modèle, dit qu'ils surpassent en nombre les armées de Xerxès, repassant, comme lui, en automne dans des climats et des rivages plus favorables, pour y chercher huit jours et huit nuits de suite leur subsistance (1).

Oiseaux.

Leurs lacs et leurs rivières sont remplis de poissons ; et cependant les espèces n'en sont pas nombreuses. Ce sont des saumons en grande abondance, qui remontent jusqu'à la source des rivières impétueuses de *Tornea* et de *Kiemi*, pour déposer leur frai. Le *char* se trouve en abondance dans les lacs, l'*ombre* dans les rivières ; on prend des gwiniades du poids de 8 à 10 livres, des brochets quelquefois de 8 pieds de long, et de la perche d'une grosseur in-

Poissons.

(1) Amœn. acad. IV, 570. Fl. Lap. 273.

croyable (1) : le saumon albula (Faun. Suec.) termine la liste des poissons des lacs et des rivières de la Laponie.

îles Alandes.

La bouche du golfe de Bothnie est remplie d'une grappe prodigieuse de petites îles et de petits rochers dangereux pour la navigation. *Aland* est l'île principale, rocher surprenant, et qui dans tous ses aspects, présente l'image d'une masse arrachée du continent par quelque violente secousse. De là, le golfe de Finlande s'étend droit à l'est, et il a sur sa côte nord, une chaîne d'îles semblables, et quelques autres semées sur la surface du canal. Toute la côte et ses îles sont composées de gravier rouge ou gris : toutes les côtes de Suède de même, mêlées par endroits de pierres de sable (2). La Finlande et la Carélie sont les bornes du golfe en deçà ; la Livonie, le grenier du nord, et l'Ingrie au-delà. Ces contrées, avec la Russie, faisoient partie de la *Scythie Européenne* ou de la *Sarmatie* ; et cette portion de la Baltique a quelquefois été nommée *mare Scythicum* et *mare Sarmaticum*. Le golfe

(1) Sheffer's Lapland.

(2) Est-ce du grès ?

diminue en profondeur de 60 à 5 brasses en avançant vers Cronstadt, le grand arsenal maritime de la Russie. De ce point il y a 12 milles de basses eaux jusqu'à Pétersbourg, cette glorieuse création de Pierre le Grand, l'entrée de la richesse et de la science dans ses vastes états, avant son temps inaccessibles au reste de l'Europe, excepté par l'ennuyeuse route de la mer Blanche, et formant un pays qui n'étoit connu que par les récits du luxe barbare de ses tyrans. Pierre reçut de la nature un mélange singulier de qualités propres à civiliser une nation barbare et grossière : son ame étoit féconde en grands desseins ; il avoit une persévérance obstinée, et une sévérité qui ne se relâchoit jamais dans le châtiment de ceux qui osoient s'opposer à l'exécution de ses plans pour le bien commun. Une ame douce et tendre n'auroit jamais été propre à discipliner les sauvages et informes Moscovites. Pierre tailla son ouvrage, et lui donna sa forme et ses grands traits : pour le finir et le polir, le ciel forma une autre Catherine, l'admiration de l'Europe, et le bonheur d'un empire, qui forme au moins une onzième partie du globe, s'étendant depuis la pointe nord de la nou-

Pétersbourg

velle Zemble dans la lat. glacée de 78° jusqu'à l'embouchure du *Terek* dans la mer Caspienne, à la lat. chaude de 43° ½, ou pour donner sa plus courte largeur, des côtes de l'océan Glacial, à l'extrémité du pays des *Tschutski* lat. 73°, jusqu'à l'embouchure du *Aimakan*, dans le golfe d'*Ochotz* lat. 54°; sa longueur est encore plus prodigieuse de Pétersbourg, jusqu'au côté asiatique du détroit de *Bering*(1).

C'est à Pétersbourg, ce coin de l'empire, que se porte, comme dans un vaste entrepôt, tout le commerce des parties les plus reculées; et c'est de là que les articles du négoce européen circulent jusqu'à la Chine même. Le lieu du trafic est sur les frontières de la Chine à *Kjackta*, ville sans femmes; car on ne permet à au-

---

(1) Dans ma Zoologie Arctique, j'ai, avec le secours du célèbre naturaliste le Docteur Pallas, donné une description des quadrupèdes et des oiseaux de ce vaste empire, autant que cela pouvoit entrer dans mon plan, qui est borné entre les plus hautes latitudes connues de l'hémisphère septentrional jusqu'au 60e. degré. Le restant sera compris dans le vaste plan formé par l'Académie Impériale, et exécuté par des professeurs dont la gloire est de se rendre dignes de leur illustre et généreuse patronne, sous les auspices de laquelle ils ont parcouru toutes les parties de ses vastes Etats, pour faire des recherches dans toutes les connoissances utiles.

cune d'y accompagner son mari. Par cette route les fourrures de la baie d'Hudson parviennent pour échauffer les habitans voluptueux de Pékin : car les animaux de la Tartarie et de la Sibérie voisine ne peuvent plus suffire aux demandes qui augmentent tous les jours. Le manque d'entrepôt maritime n'empêche point cette nation entreprenante de commercer avec l'Inde. Elle a encouragé plus de cent Banians, tous mâles, à venir de *Multan* s'établir à Astracan; et leur nombre est entretenu par un supplément de jeunes garçons, leurs parens, qui viennent s'y rendre. C'est sur eux que roule le plus grand commerce d'Astracan qui passe par *Astrabad*, et pénètre dans le centre de l'empire du Mogol. Je m'écarte un peu de mon plan; mais mon excuse est la nouveauté du récit, et l'indication que je donne d'une route par terre plus méridionale qu'on n'en a connu dans le moyen âge, lorsque les marchands alloient par le chemin de *Bochara* et de *Samarcande*, aux villes du nord de l'Inde, *Candahar* et *Caboul*.

Revenons à la mer d'Allemagne, et parcourons les anciens habitans de la Baltique. Les *Sarmates* vagabonds, de race

Sarmates.

Scythe, possédoient tout le pays depuis le lac Onéga jusqu'à la Vistule; et une partie de la vaste forêt Hercynienne fameuse dès l'antiquité par ses bêtes féroces, occupoit la plus grande partie de ce pays. Les *Bisons* avec leurs grandes crinières; les Aurochs avec leurs cornes énormes que les naturels garnissoient en argent, et qui leur servoient de tasses à boire dans leurs festins; les élans (Alces) qui passoient fabuleusement pour avoir des jambes sans jointures ni articulations, et les chevaux sauvages étoient au nombre des quadrupèdes de cette étendue de pays (1). Je ris à la description de certains oiseaux de la forêt d'Hercynie, dont les plumes brilloient dans la nuit, et servoient souvent de guide au voyageur égaré (2). Le plumage resplendissant de la *strix nyctæa*, le hibou de neige n°. 121, a probablement frappé les yeux du voyageur errant dans la nuit, et donné lieu à cette étrange relation.

Bison, bœuf sauvage, urus.

L'*Eningia* étoit le rivage opposé, et la même que la moderne Finlande, habitée

Eningia.

(1) Cæsar, Bell. Gall. lib. IV. Plin. lib. VIII, c. 15.

(2) Solinus, c. 32. Plin. lib. X, c. 47.

par un peuple sauvage à l'excès et d'une pauvreté sordide, qui vivoit de chasse, armoit de pierres le bout de ses flèches, s'habilloit de peaux, couchoit sur la terre, et n'avoit d'autre abri, pour les enfans nouveau-nés, que quelques branches entrelacées (1). Ils étoient alors, ce que sont aujourd'hui les habitans de la terre de Feu.

Oonæ. Il n'y a rien de certain concernant les *Oonæ*, insulaires, qui se nourissoient, comme plusieurs font [illegible]ore, d'œufs d'oiseaux sauvages, et d'avoine (2); mais il est très-probable qu'ils étoient natifs des îles d'*Aland* et de l'Archipel adjacent : car *Méla* les place à l'opposite des Sarmates. Nous pouvons ajouter, que les *Hippopodæ* et les *Panoti* pourroient être les habitans de la partie nord du golfe de Bothnie : les premiers passoient pour avoir de la corne aux pieds comme les chevaux ; les derniers, pour avoir des oreilles si larges qu'elles leur servoient de manteau. Les *Hippopodæ* étoient certainement la même espèce de peuple que les *Finni lignipedes*

(1) Tacitus de mor. Germ.

(2) Forster's observ. 96.

d'Olaüs

d'Oláüs et les *Skride finnus* d'Ohthère. Ils portoient des souliers pour la neige, ce qui a pu donner lieu à la fable qu'ils avoient des sabots de corne et qu'ils étoient ferrés. Quant aux oreilles des *Panoti*, j'avoue qu'elles confondent mon imagination.

Les golfes de Finlande et de Bothnie me semblent devoir faire partie, du temps de Tacite, de sa *mare pigrum ac immotum*; qui; avec une partie de l'océan Hyperboréen, *insuloit* (1) réellement la Scandinavie, et qu'il place au-delà des *Suiones*; ou Suédois modernes. Pline donne, à ce que j'imagine, d'après la relation des voyageurs bretons et autres, à une partie de cette mer, probablement la plus nord, le titre de *Morimarusa*, ou mer Morte, et de *Cronium*. Le savant Forster, avec une grande sagacité, fait dériver ce mot du langage *gaëlique*, ou *celtique*: le premier du Welshe *môr*, mer, et *marw*, mort; l'autre de l'irlandois *muir-croinn*, coagulé, c'est-à-dire, mer congelée. Tacite ajoute à son recit, qu'on croyoit qu'elle environ-

(1) *Faisoit une île* de : mot qu'on pourroit peut-être adopter; celui d'*isoler* étant trop vague.

noit comme une ceinture tout le globe, et que la dernière lumière du soleil couchant continuoit d'être si brillante et si vive, qu'elle obscurcissoit les étoiles. Il n'y a pas une seule circonstance exagérée dans cet exposé. Chaque hiver le golfe est gelé, et devient immobile : on peut même citer plusieurs exemples de la mer Baltique glacée (1). Les étoiles s'éteignent et se perdent souvent dans l'étonnante splendeur et les couleurs vives et variées de l'aurore boréale. Les *Hilleviones*, ancien peuple de Suède, appeloient la Scandinavie, *alterum orbem terrarum*, un autre globe de la terre; et leurs descendans ont long-temps célébré la jonction du golfe Bothnien avec l'océan du Nord, traditionellement répétée dans les antiques chansons suédoises. Tacite emploie les deux derniers mots pour exprimer le monde ceint par cette mer. Du temps du géographe Méla, il y avoit certainement une forte marée dans cette partie supérieure de la Baltique; car en parlant des îles devant la Finlande, il dit : « qui sont en face des Sarmates, et qui, à cause du flux et reflux de la mer,

(1) Forster's observ. 80.

et parce que l'espace qui les sépare est tantôt couvert d'eau, tantôt à sec, paroissent tantôt un amas d'îles, tantôt un continent de terre ferme. (1) »

C'est donc avec justesse que dans un autre endroit il compare ce golfe à un détroit, *par freto*, quoiqu'il ignorât son entrée. Pallas attribue avec fondement la formation de la Baltique, et son ancienne communication avec la mer Blanche, à un déluge. Toute la contrée intermédiaire en est une preuve ; ses fondations sont de ce qu'on appelle vieille roche, et couvertes de couches de matières différentes ; tels que des lits de cailloutage et de gravier, des fragmens de granit arrachés de la grande masse. Des portions du canal, qui *insuloit* la Scandinavie, sont les chaînes des lacs, depuis celui de *Ladoga* jusqu'à la mer Blanche, qui, comme l'*Onega* et plusieurs autres, sont souvent unis par des rivières, et étant situés sur des terres basses, sont remplis des preuves ci-dessus

(1) *Quæ Sarmatis adversa sunt, ob alternos accessus recursusque pelagi, et quod spatia queis distant, modò operiuntur undis, modò nuda sunt, aliàs insulæ videntur, aliàs una et continens terra.*

citées. C'étoit-là le détroit par lequel la marée se versoit de l'océan Hyperboréen, et couvroit à son flux les îles décrites par Méla. Cet océan, comme les autres mers du Nord, étoit annuellement glacé, et ne pouvoit être un obstacle à ce que la Scandinavie fût approvisionnée de quadrupèdes. Il n'est pas possible de fixer l'époque où ce passage a été bouché. Une inondation de sable ou un tremblement de terre, ont pu le fermer. Aussitôt après cet évènement, la Baltique sentit la disette de sa nourriture accoutumée : elle perdit les propriétés d'une mer; et par une continuelle évaporation, la quantité de ses eaux a diminué depuis ce temps. Des philosophes modernes ont prouvé la grande déperdition qu'elle avoit faite, et qu'elle décroît de 40 à 50 pouces en un siècle; que près de *Pithea*, le golfe de Bothnie s'est retiré de la terre d'un demi-mille en 45 ans; et près de *Lulea*, d'un mille en 28. Malgré son état actuel, lorsque nous considérons les récits des anciens, les vieilles traditions suédoises et les vestiges actuels du premier canal, nous pouvons, sans aucun effort d'imagination, donner pleine croyance à la forme insulaire de la Scan-

dinavie, marquée dans une des cartes de Cluverius(1), qui, dit-il, est faite sur les récits erronés des anciens. Ainsi les prétendues erreurs anciennes peuvent, quelques siècles après, devenir des vérités.

Les *Suiones* possédoient la Suède moderne, et s'étendoient jusqu'à l'Océan ; c'étoit une nation maritime et puissante. Leurs vaisseaux avoient deux proues, une à chaque bout, afin d'être toujours prêts à avancer sur l'ennemi. Ce peuple, dans les âges suivans, devint, sous le nom commun de *Normands*, le fléau et les conquérans de la plus grande partie du midi de l'Europe. Leur habileté dans la marine les mettoit en état de faire des expéditions lointaines. Au 6e. siècle, ils furent appelés *Suéthans*, et ils étoient fameux par leur cavalerie. De leur temps, la zibeline étoit commune dans leur pays. Jornandès observe que tout en vivant pauvrement, ils étoient richement vêtus ; il nous apprend aussi qu'ils fournissoient les Romains de ces précieuses fourrures, par l'entremise de plusieurs nations (2) intermédiaires. La Scandinavie, à cette pé-

(1) A la fin de son second vol. *de Germania antiqua.*
(2) Jornandès de reb. geticis, c. I.

riode, avoit pris le nom de *Scanzia ;* et comme elle étoit alors nommée une île, même par Jornandès (1) qui étoit du pays, il est à présumer que le passage dans l'océan Hyperboréen n'étoit pas encore fermé de son temps.

NORVÈGE.

En repassant le Sund, paroissent *Schonen* ou la Scanie, *Halland* et *Bohusland*, provinces de Suède, bornées par le *Kattegate*. Halland, après quelque similitude de sons, est supposée avoir été le siége des *Hillevionnes*, nation très-populeuse, peut-être la même que les *Suiones* de Tacite; car au-delà d'eux il place les *Sitones*, ou le pays de Norvège, qui étoient un grand peuple maritime; et l'historien dit qu'ils ne différoient en rien des *Suiones*, sinon qu'ils étoient sous le gouvernement d'une femme.

Norvège.

Là est le promontoire de *Naze*, visible à 8 ou 10 lieues de distance, et qui, avec

Le Naze.

---

(1) Jornandès de reb. Geticis, c. III.

la basse terre de *Bevenbergen* dans la Jutlande, forme l'entrée dans la mer d'Allemagne. Le Bommel et le Drommel, hautes montagnes à l'est, et la haute terre de *Lest*, vaste montagne qui s'élève graduellement depuis le rivage vers l'ouest, sont des guides connus des marins. On croit avec fondement que Pline a entendu cette vaste région, par son île de *Nérigon*, d'où il y avoit, dit-il, un passage à la *Thulé*. Il parle ausssi de *Bergos* qui, d'après la consonnance de nom, passe pour la province actuelle de *Bergen*. On conjecture que le *promontorium Rubeas* est le cap Nord, entre lequel et les Cimbres, Philæmon (1) place la mer *Morimarusa*, ou mer Morte, ainsi nommée du ciel nébuleux qui y régnoit habituellement.

Normands.

La première connoissance que nous ayons eue des habitans de ce pays, nous vint par la désolation des provinces méridionales, qu'ils envahirent en pirates. Avant cette période, leur pays se nommoit *Nortmannaland*, et les habitans Normands; titre qui comprenoit aussi d'autres nations voisines.

(1) Cité par Pline, l. IV, c. 13.

La grande - Bretagne et l'Irlande éprouvèrent leurs ravages en 845; et leurs invasions continuèrent jusqu'à leur conquête de l'Angleterre, sous leur chef Canut-le-Grand. Ils remontèrent la Seine jusqu'à Paris, brûlèrent la ville, et forcèrent son foible monarque à acheter leur retraite au prix de 14 mille marcs. Ils pillèrent l'Espagne, et poussèrent ensuite leurs excursions à travers la Méditerranée, jusqu'en Italie, et même jusqu'en Sicile. Ils avoient de petits vaisseaux, comme leurs ancêtres les *Sitones*, et aux rames ils ajoutèrent le secours de deux voiles, et les approvisionnoient de salaisons, de biscuit, de fromage et de bière. D'abord leurs navires furent petits; mais dans la suite ils étoient assez grands pour contenir 120 hommes: la multitude de leurs vaisseaux étoit étonnante. Celle de Noiredent Harold Blaatand étoit de 700 de ces vaisseaux (1). Cent mille de ces sauvages étoient sortis à la fois de la Scandinavie, si justement appelée, fabrique du genre humain, *officina gentium*, ou du moins, *velut vagina nationum* (2), le ré-

Pépinière des Nations.

(1) Mallet, Introd. I, 257.

(2) Jornandès, c. IV.

servoir des nations. Sans doute la nécessité, plus que l'ambition, les porta à décharger leur patrie de cet excès de population : des milliers furent détruits ; mais des milliers survécurent, et peuplèrent des climats plus favorisés.

Leur roi Olaüs se convertit au christianisme en 994 ; et Bernard, anglois, le baptisa, lorsqu'Olaüs toucha par hasard aux îles *Scilly*. Il pilla avec ardeur pendant plusieurs années ; et en 1006 il reçut la couronne du martyre de ses sujets payens. Mais le zèle religieux procura bientôt à l'Europe la connoissance de leur pays, et les avantages de son commerce. Les villes Anséatiques y envoyèrent des missionnaires, et en recueillirent une moisson temporelle. En 1204, les marchands obtinrent du sage prince *Suer* toutes sortes d'encouragemens de commerce, qui introduisirent la richesse et la civilisation dans son stérile royaume.

L'Angleterre mit tout en usage pour entretenir les avantages d'une communication avec la Norvège, et Bergen fut la ville de trafic. Henri III, en 1217, fit une ligue avec Haquin, et l'on accorda aux sujets des deux royaumes la liberté d'aller dans les deux états, le commerce libre,

et la sûreté de leurs personnes. En 1269, Henri fit un autre traité avec Magnus, où il fut stipulé qu'on n'emporteroit rien des deux royaumes, qu'il n'eût été payé, et il y a une clause d'humanité pour la sûreté de la personne et des effets des sujets qui feront naufrage sur leurs côtes respectives.

Côtes.

Ce pays s'étend en longueur de plus de 1500 milles, et présente dans ses côtes la forme la plus merveilleuse. Elle court vrai nord au cap *Staff*, la pointe occidentale de *Sondmor*, ensuite tourne nord-est à son extrémité au cap nord. De hauts rochers ou précipices composent le front de cette côte, avec une mer qui lave leur base, et qui est en général d'une à 300 brasses de profondeur (1). Une multitude de criques étroites pénétrent très-avant dans les terres, ombragées par d'énormes montagnes. Les bords de ces fentes ont une profondeur égale à celle de la mer adjacente, et le canal du milieu, appelé *Dybrendes* ou *Deep Courses*, courant profond, large depuis 50 jusqu'à 100 brasses, de 400 brasses (2) de

(1) Pontoppidan, I.

(2) Le même, I, 68.

fond, et en apparence usé et creusé avec le temps par la force du courant des torrens-rivières qui s'y versent. D'innombrables légions de poissons peuplent leurs bords. Les criques sont en plusieurs endroits les routes du pays; car les vallées qui le traversent, sont souvent autant de précipices impraticables, excepté par eau. Quelques-unes qui manquent de cette commodité, restent inutiles par l'impossibilité du transport des articles de commerce.

Des millions d'îles, grandes et petites, *skerries* ou rochers, suivent la plus grande partie de cette côte étonnante. Les îles sont rudes et montueuses, et semées de hauteurs qui correspondent aux Alpes du continent opposé. Celles de *Loeffort* au nord, ou le terrible gouffre de *Maelstrom*, entre les îles de Moskoé et Moskoenças, gravées par Le Bruyn, donnent une parfaite idée de la nature des côtes (1). La mer de ces îles est si profonde et si remplie de rochers, que les rois de Norwège firent attacher de vastes anneaux de fer, enchâssés dans le plomb (1) sur les bords, pour

(1) Voyages de le Bruyn.

(2) Olaüs Magnus, Gent. sept. l. II, c. XI.

ancrer plus surement les vaisseaux, ou les haler au bord. Sur le revers de ces contrescarpes naturelles, sont d'innombrables *haubroé* ou brisans, bancs de sable oblongs, courant nord et sud, à la distance de 4 à 16 lieues du continent, et à 10 et 15 brasses sous l'eau, demeure d'innombrables poissons utiles.

Les marées devant le Naze et la plupart des côtes de Norvège sont très-foibles. Au cap *Nord*, on a observé qu'elles montoient à la hauteur de 8 pieds un pouce; et la basse marée à 6 pieds 8 pouces (1). M. William Ferguson, habile pilote, qui a souvent eu la conduite de nos flottes dans la mer du Nord, m'a instruit que devant le Naze et plusieurs autres parties de la Norvège, les marées étoient à peine sensibles, excepté dans les vents violens d'ouest, où elles s'élèvent à 2 ou 3 pieds; mais qu'elles tomboient avec ces vents.

Aux bouts du Dybrendes se précipitent des rivières furieuses, ou plutôt de vrais torrens tombant des montagnes : elles sont inutiles pour la navigation; mais elles sont singulièrement avantageuses pour

(1) M. Bayley in Phil. trans. LIX, 270.

transporter le grand article de commerce, les mâts et les bois de charpente de la contrée, du sein de ses forêts, qui, sans cela, seroient inaccessibles. Les arbres sont coupés, précipités par dessus les rochers et les énormes cataractes, jusqu'à ce qu'ils arrivent aux *lentzes* (1) ou barres de pieux établis en travers du courant pour arrêter les matières qui flottent. Là se rendent ensuite les propriétaires des bois : ils reconnoissent chacun leurs pièces marquées à leur nom avant de les confier à l'eau, et ils paient un droit. Beaucoup de bois sont endommagés ou détruits dans leur course, par le tranchant des rochers.

L'espèce de bois le plus utile est le *fyr* ou *fure*, notre pin d'Ecosse et le *pinus ylvestris* de Linné : il croît dans les terains les plus secs (2), et atteint le long âge de 400 ans. Il est d'un usage universel dans le Nord. Les arbres qui ne sont pas destinés à faire des mâts, sont équarris; et ils arrivent en Angleterre sous le nom de *balk* (poutre) : le reste est scié sur le lieu dans une centaine de moulins à scie,

(1) Pontoppidan, I, 93, tab. VII.
(2) Amœn. Acad. IV.

et ensuite emporté par les torrens : nous le recevons sous la forme de planches. On tire de ces arbres une immense quantité de goudron, même de leurs racines, longtemps après leur séparation du tronc. Le *gran* ou *pinus abies*, ou sapin mâle, ou *Norway-fir*, pin de Norvège, est moins estimé. Des milliers sont annuellement abattus par les paysans, qui en prennent les tendres rejetons pour nourrir leur bétail. C'est le plus haut des arbres de l'Europe : il croît jusqu'à la hauteur de 160 pieds ; en hiver ses branches s'affaissent sous le poids des neiges, et baissées vers la terre, servent d'abri aux bêtes sauvages.

Fruits exotiques trouvés sur les rivages.

Il faut faire ici mention du casuel des fruits exotiques, comme noix et autres végétaux, que les flots apportent sur ces rivages, sur ceux de Feroé et des Orcades, de la distance de la Jamaïque et autres parties voisines(1). Il faut, pour expliquer ce transport, recourir à une cause bien éloignée de ce lieu où ils viennent aborder. Leur véhicule est le courant qui part du

(1) Voyage aux Hébrides.

golfe du Mexique. Les vents alisés forcent le grand corps de l'Océan venant de l'ouest à passer les Antilles et à se verser dans ce golfe, où, contraint de refouler en arrière le long du rivage, depuis la bouche du Missisipi jusqu'au cap Florida, il double ce cap. Dans l'étroite mer entre lui et Cuba, et du cap Florida, jusqu'au cap *Cannaveral*, il court presque nord à la distance de 5 ou 7 lieues du rivage, et s'étend en largeur de 15 à 18 lieues. Les sondes sont régulières depuis la terre jusqu'au bord du courant, où la profondeur est généralement de 70 brasses : ensuite on ne trouve plus de fond. Les sondes devant le cap Cannaveral sont fort inégales et fort incertaines : l'eau manque si soudainement, que de 40 brasses elle sautera immédiatement à 15, et de 15 à 4, ou moins encòre; en sorte que, sans la plus grande circonspection, un vaisseau peut en quelques minutes se trouver à sec. Il est à remarquer que malgré que le courant passe généralement pour commencer au lieu où les sondes finissent, cependant son influence s'étend à plusieurs lieues dans les sondes; et souvent les vaisseaux trouvent un courant considérable tendant au nord tout le

long de la côte, jusqu'à ce qu'ils gagnent 8 à 10 brasses d'eau, même dans les endroits où les sondes s'étendent jusqu'à 20 lieues du rivage; mais leur courant est généralement augmenté ou diminué par les vents dominans, dont cependant la force ne peut affecter que très-légèrement le grand et insondable Océan. Du cap Cannaveral au cap *Hatteras*, les sondes commencent à s'élargir dans l'étendue de leur cours, depuis le rivage jusqu'au bord intérieur du courant, la distance étant généralement de près de 20 lieues, et les sondes étant très-régulièrement d'environ 70 brasses près du bord du courant, où ensuite l'on ne peut plus trouver de fond. Parallèlement à la rivière Savannah, le courant coule presque nord; après quoi, comme s'il sortoit d'une baie, il s'étend nord-est jusqu'au cap *Hatteras*; et delà, il continue nord-est jusqu'à ce qu'il ait perdu sa force. Comme le cap *Hatteras* s'avance considérablement dans la mer, le bord du courant n'est qu'à la distance de 5 à 7 lieues du cap; et la force et la rapidité du principal courant ont une si puissante influence, à cette distance, sur les vaisseaux voguant au sud, que dans

des vents impétueux et mauvais, ou dans les calmes, ils ont été fréquemmeut rentraînés au nord, ce qui a souvent occasionné de grands mécomptes et de grands revers aux vaisseaux marchands et aux vaisseaux de ligne, comme on en a fait plusieurs fois l'expérience dans la dernière guerre. En décembre 1754, un vaisseau, excellent voilier, allant de Philadelphie à Charles-town, se vit tous les jours, pendant 13 jours, gagner jusqu'à la hauteur du cap Hatteras, quelquefois porté par la marée, et dans une distance moyenne entre le cap et le bord intérieur du courant; et cependant il étoit régulièrement rentraîné sur ses traces, et ne pouvoit regagner sa route perdue qu'à la brise du matin; jusqu'à ce qu'enfin le 15e. jour, un vent frais et vif lui aida à combattre le courant et à gagner le sud du cap; ce qui montre l'impossibilité où est un corps qui est tombé dans le courant, de retourner, ou d'arrêter sa course.

A l'autre bord du courant est un violent reflux, ou courant contraire vers l'océan, et en deça, près de l'Amérique, une forte marée combat contre lui. Lorsqu'il part du cap Hatteras, il prend un cours presque

nord-est; mais en chemin il rencontre un grand courant qui vient du nord, et probablement de la baie d'Hudson, le long de la côte de Labrador, jusqu'à ce qu'il soit divisé par l'île de Terre-Neuve : une branche suit le long de la côte à travers le détroit de Belle-isle, et passant avec rapidité au-delà du cap Breton, croise obliquement le courant du golfe, et lui donne une direction plus orientale. Quant à l'autre branche du courant nord, on croit qu'elle joint le courant du golfe au côté oriental de Terre-Neuve. L'impulsion de ces courans réunis doit se sentir bien au loin, et pourtant il se pourroit que leur effet ne fût pas si grand, ni resserré dans une direction si circonscrite et si droite, qu'avant leur rencontre et leur réunion. Les vents dominans sur toute cette partie de l'Océan, sont l'ouest et le nord-ouest, et conséquemment la masse entière du gros de l'Océan paroît, d'après leur impression, avoir ce que nos mariniers appellent *à set*, une tendance vers l'est, ou vers le *nord-est par est.* Ainsi les productions de la Jamaïque, et autres lieux bordant le golfe du Mexique, peuvent être apportés d'abord du golfe par le courant, enveloppées dans le *sargano*,

ou l'algue du golfe, autour du cap Florida, et entraînées par le courant le long du rivage de l'Amérique, ou être envoyées dans l'Océan dans le cours du torrent; et ensuite, par la tendance du courant, et les vents dominans qui soufflent généralement les deux tiers de l'année, voiturées jusqu'aux rivages d'Europe, où on les trouve (1).

Le mât du vaisseau de guerre le *Tilbury*, brûlé à la Jamaïque, fut ainsi voituré jusquà la côte occidentale de Schetland; et parmi l'étonnante quantité de bois flotté ou de bois de charpente annuellement jeté sur les côtes de l'Islande, on en trouve quelques espèces qui croissent dans la Virginie et dans la Caroline (2). Toutes les grandes rivières de ces contrées y contribuent pour leur part, et envoient dans les flots des arbres sans nombre (3): mais l'Islande doit aussi à l'Europe une grande partie de son bois flotté; car le pin com-

---

(1) Je dois ce récit curieux au Docteur *Garden*, qui, par sa longue résidence à *Charles-town*, connoît à fond cette matière.

(2) Troille's. Voy. to Sceland, 47.

(3) Docteur Garden. — L'alatamaha, la santee, et le roanok et toutes les rivières qui coulent dans la baie de Chesapeak, voiturent dans leurs inondations des arbres sans nombre.

mun, le sapin, le tilleul et les saules, sont parmi ceux dont M. *Troille* fait l'énumération, et tous, probablement, y sont apportés de la Norvège.

Montagnes. Les montagnes de Norvège pourroient devenir un sujet de spéculation sans bornes pour le voyageur. Leur étendue est prodigieuse, et la variété des plantes, des animaux et des poissons des lacs, fournit un fonds inépuisable d'amusement.

Métaux. Les mines d'argent exploitées depuis 1622, sont des sources de richesse pour le royaume, et produisent les plus beaux échantillons d'argent natif qu'on ait jamais connus. On a trouvé une quantité considérable d'or en 1657. Christian V en fit frapper des ducats : l'inscription étoit ces mots de Job, Von mitternacht komt gold, *du Nord vient l'or* (1). On y trouve abondance de cuivre et de fer, du plomb en petite quantité; l'étain ne s'étend pas jusqu'à cette contrée septentrionale. Il est difficile de dire où commence cette chaîne énorme de montagnes. En Scandinavie, elle part du grand rocher *Koelen* à l'extrémité du *Finmark*.

---

(1) Pontoppidan I, 179. Musæum regium Havniæ, part. III, sect. V, tab. XX, n°. 18. Notre version, *du Nord vient le froid* (cold, gold), est peut-être plus fidelle.

Elle entre dans la Norvège par le diocèse de Drontheim, tend à l'ouest vers la mer, et s'y termine à un vaste précipice, je crois, à *L'heirefoss*, environ à trois milles norvégiens de Lister. Une autre branche sépare la Norvège de la Suède, remplit la Laponie, s'y élève, et forme les sommets remarquables de l'Horrikalero, d'*Avasaxa* et de *Kittis*, et finit en masses éparses de granite, dans la basse province de Finlande. Elle enferme la Scandinavie en forme de fer à cheval, et la sépare des vastes plaines de Russie. L'ancien nom de cette chaîne étoit *Sevo mons*, conservé encore aujourd'hui dans le nom moderne de *Seveberg*. Pline la compare aux monts Riphées, et dit avec vérité, qu'elle forme une baie immense, même jusqu'au promontoire Cimbrien (1).

Les montagnes et les îles brisées et moulées en mille formes des plus grotesques, fourniroient d'admirables sujets au pinceau. Une chose bien désirée de nos jours, c'est un voyage dans cette contrée, fait par un homme riche, avec les qualités et le savoir

(1) Sevo ibi immensus, nec Riphæis jugis minor, immanem ad Cimbrorum usque promontorium efficit sinum, qui Codanus vocatur, l. IV, c. 13.

convenables, et accompagné de bons artistes, pour faire des recherches sur la grande variété d'objets de tout genre que fourniroit cette région du nord, et qui jetteroit un grand jour sur l'histoire d'une race, à qui l'Europe doit la moitié de sa population.

Vues romantiques.

Parmi les vues, les montagnes des Sept-Sœurs dans *Helgeland*(1), et l'étonnant roc de Torg-Hatten (2), s'élevant majestueusement du sein de la mer, avec sa caverne à jour, longue de 3000 ells (3), et haute de 150, et frappée des rayons du soleil, qui parfois brillent autravers, sont les principales et les plus singulières ; sans compter les sommets de plusieurs autres, présentant des formes imaginaires de tours et d'édifices gothiques, de forts, de citadelles, avec des murs réguliers et des bastions.

Hauteurs des montagne

Je pense avec M. de Buffon, que les hauteurs des montagnes de la Scandinavie, ont été exagérées (4) par l'évêque *Pontoppidan* et M. *Browallius.* Elles ne sont nullement

---

(1) Pontoppidan, I, 46, tab. iij.

(2) Le même, I, 47. tab. iij.

(3) L'*ell* équivaut à 2 pieds.

(4) Epoq. de la nature, Suppl. tom. VI, p. 136. Edit. Amsterdam.

à comparer avec celles des Alpes suisses, et encore moins avec plusieurs monts de l'équateur. Les calculs modérés que j'ai reçus de mes amis du Nord, servent à confirmer l'opinion qu'il y a une augmentation progressive de hauteur dans les montagnes, depuis le Nord jusqu'à l'équateur. *Ascanius*, professeur de minéralogie à Drontheim, m'assure que d'après quelques mesures récentes, les plus hautes de ce diocèse n'excèdent pas 600 toises au-dessus de la surface de la mer; que les montagnes s'abaissent vers le côté occidental, de la distance de 8 à 10 milles norvégiens (1); et du côté oriental, de celle de 40. La plus haute est *Dovre-Fiæl*, dans le *Drontheim*, et *Tille* dans le *Bergen*. Elles s'élèvent par une lente gradation, et ne frappent pas l'œil comme *Romsdale-Horn* et *Hornalen*, qui s'élancent avec majesté du sein de la mer. En Suède, il n'y a guère qu'une montagne qui ait été mesurée avec soin jusqu'à la mer. Le professeur *Ritzuès* de *Lund*, m'informe que *Kinnekulle*, dans la *Gothie occidentale*, n'a que 815 pieds anglois

(1) de 18000 pieds chaque.

de hauteur au-dessus du lac *Wenern*, ou 931 au-dessus de la mer. Il ajoute que celles qui suivent, n'ont été mesurées que jusqu'à leurs bases ou jusqu'aux eaux adjacentes. *Aors-kata*, montagne solitaire du *Jœmtland*, environ à 4 ou 5 milles suédois des plus hautes Alpes qui séparent la Norvège et la Suède, a, dit-on, 6162 pieds anglois au-dessus des rivières les plus voisines. *Swuckustol*, dans les confins de la Norvège, 4658 au-dessus du lac *Famund*, et l'on croit que ce lac est élevé de 2 ou 3 mille pieds au-dessus de la mer ; enfin *Sylfiællen*, sur les confins de la *Jœmtland*, a 3132 pieds en ligne perpendiculaire du sommet à la base. Pontoppidan donne aux montagnes de Norvège, la hauteur de 3000 toises : Browallius prête à celles de Suède 2333 toises, ce qui les rendroit presque égales aux plus hautes Alpes de Savoie, et même aux plus hautes cimes des Andes du Pérou.

Dans le Finmark, les montagnes en quelques endroits se projettent dans la mer : dans d'autres, elles s'en éloignent très-loin, et laissent des plaines étendues entre la mer et leurs bases. Leur plus grande hauteur est sur le *Fiæll-Ryggen*, *Dorsum-Alpium*, ou Dos-des-Alpes, nom donné au plus haut anneau

de toute la chaîne. Les sommets sont couverts d'une neige éternelle; autour est une ceinture de montagnes plus basses, composées d'une terre dure et sablonneuse, dépourvue de tout végétal, excepté aux endroits où elle est mêlée de fragmens de rocher, sur lesquels se montrent diverses espèces de saxifrages, la sanicle, *Diapensia Laponica*, *Azalea procumbens*, *Andromeda cærulea*, et l'hypnoides, y sont clair-semées. Plus bas sont de vastes forêts de bouleau, arbre utile aux Lapons, comme aux Indiens du Nord de l'Amérique. Sur les Alpes moins élevées, croît en abondance le lichen du renne, la seule nourriture de leur bétail. Le bouleau *nain*, dont les graines, cachées sous la neige, sont la nourriture des gelinottes blanches à longue queue, pendant le long et rigoureux hiver; l'*arbutus Alpina*, l'arboisier des Alpes, l'*arbutus uva ursa*, raisin d'ours; et enfin *empetrum nigrum* ou les graines mûres de bruyère noire, employées par les Lapons dans leur mets ambroisien de *Kappisialmas* (1); le pin d'Ecosse, et le sapin de Norvège, for-

(1) Fl. Lapp. p. 108.

ment avec le bouleau les immenses forêts de la Laponie. Le pin aime le terrain sec ; le *fir*, l'humide, et ils acquièrent un volume considérable; mais comme ils sont inaccessibles, ils sont perdus pour les grands usages du genre humain. Du côté du Nord ils sont presque nus et dépouillés de leurs branches par les vents écorchans du Nord; et cette remarque tient lieu de boussole aux Lapons pour se guider dans ces solitudes d'immenses forêts. La foudre en brûle souvent de vastes étendues, que le premier ouragan renverse ensuite. Les naturels font leurs souliers de neige avec le tronçon inférieur du bois, qui, avec le temps, acquiert une grande dureté; leurs arcs pour tirer l'écureuil, sont faits de pièces unies avec de la colle faite de la peau de la perche. Ils forment leurs frêles bateaux des planches les plus minces, leurs cordages de ses racines fibreuses: enfin l'écorce intérieure pulvérisée, et cuite au four, remplace le pain pour le peuple dévoué à ces rigoureux climats. Ces trois arbres, le bouleau nain, l'érable et le saule, dont il y a jusqu'à 23 espèces, forment tous les arbres de la Laponie. Tous les autres qui croissent en Suède,

s'évanouissent à l'approche de cette contrée.

Il y a une grande analogie entre les plantes de ces Alpes du Nord, et celles des *hautes terres* d'Ecosse : un botaniste n'est jamais surpris de rencontrer des plantes semblables sur les montagnes de même hauteur, quelque grande que soit leur distance locale. On peut remarquer que de 379 plantes parfaites, qui croissent dans la Laponie, 299 se trouvent en Ecosse; et des 150 plantes cryptogames (1), on en trouve 97 dans le Nord de la Grande-Bretagne.

Quadrupèdes de Scandinavie

Les Alpes, les bois, et les marais de la Scandinavie (car je vais l'examiner en grand), logent nombre de quadrupèdes inconnus à la Grande-Bretagne. Ceux qui bravent la rigueur de l'extrémité nord de cette contrée, sont distingués par l'addition du nom de *Lapon.* L'élan, n°. 3 de ma Zoologie arctique, se trouve en beaucoup de lieux : le renne, *godde*, est relégué dans les lieux les plus froids.

Vers le côté occidental de la baie d'Hudson, on peut suivre le renne jusqu'à la nation ap-

(1) On appelle cryptogames les plantes dont les parties de la génération sont cachées.

pelée, Plattes-côtes de chien, la plus reculée que nous connoissions sous le parallèle de cette latitude. Au-delà, ce sont des terres inconnues, jusqu'à ce qu'on arrive à cette chaîne d'îles nouvellement découvertes, qui s'étend jusqu'à une petite distance de l'Asie, ou du cap septentrional du Kamtschatka, où je retrouve encore cet animal. Il y a lieu de présumer qu'il continue à travers le continent de l'Amérique, mais non pas sur les îles intermédiaires entre lui et l'Asie. Mais dans l'île de Kadjak et dans d'autres des plus orientales des îles du Renard, les habitans ont des peaux de renne qu'ils tirent du continent de l'Amérique, et ils bordent leurs bonnets des poils blancs des rennes domestiques, tachés de rouge. On les trouve encore dans les contrées qui bordent la mer Glaciale, d'où ils s'éloignent à l'approche de l'hiver, et s'arrêtent vers les bois, pour en paître la mousse, tant celle qui croît sur la surface de la terre, que celle qui pend des arbres. Tout le nord-est de la Sibérie est plein de rennes. On les retrouve sauvages dans les monts Uralliens, le long de la rivière *Kama*, jusqu'à *Kungus*. Vers l'occident, ils continuent dans le pays des Samoïèdes, et enfin parmi les Lapons. Je passe ici un

peu au-delà des limites de mon plan, afin de donner une idée comparée du progrès de la civilisation parmi les habitans de ces climats glacés.

Chez les Lapons, cet animal remplace le cheval, la vache, les brebis et la chèvre. Ce peuple plein d'innocence, goûte, même sous l'inclémence de son rigoureux ciel, quelques douceurs de la vie pastorale. Ils ont tiré ces animaux de l'état sauvage, et les ont dressés et formés à plusieurs fonctions utiles, comme nos bergers les moutons. Le Lapon accompagne ses troupeaux de rennes, pendant l'été, jusqu'aux sommets de ses Alpes et sur les bords de ses claires rivières et de ses lacs limpides, que bordent souvent des roses naturelles. Il connoît l'art de la laiterie, tire le lait du renne, devenu son bétail, et en fait de bon fromage. Il l'accoutume au traîneau, le regarde comme son principal trésor, et le chérit avec la plus grande tendresse.

Le Samoïède grossier ne voit dans le renne qu'un animal de trait, propre à le conduire à la chasse des rennes sauvages, qu'il tue pour en avoir les peaux, soit pour se vêtir lui-même, soit pour en couvrir sa tente. Il ne connoît point

le mets délicat du lait ou du fromage : il préfère pour ses repas les intestins des bêtes, ou la chair à demi corrompue d'un cheval, d'un bœuf, d'un mouton, qu'il aura trouvé mort sur le grand chemin.

Les Koreki, nation du Kamtschatka, peuvent être placés sur la même ligne que les Samoïedes. Ils nourrissent d'immenses troupeaux de rennes : les plus riches en posséderont quelquefois jusqu'à dix ou douze mille, et ils sont si avares, qu'ils n'en mangeront pas un seul, excepté ceux qu'ils tuent pour avoir leurs peaux, article de commerce avec leurs voisins les Kamtschatdales; autrement ils se contentent de manger la chair de ceux qui meurent de maladie ou d'accident. Ils les façonnent au traîneau, mais ils n'en tirent aucune autre utilité domestique. Ils en accouplent deux à chaque voiture, et ces animaux feront 159 werstes en un jour, ou 112 milles anglois. Ils rendent les mâles eunuques, en perçant les artères spermatiques, et liant le scrotum très-serré avec une lanière de peau.

Les habitans des environs de la rivière Kolyma, font usage des peaux de rennes

aprêtées et assouplies pour voiles d'un espèce de bateau appelé *schitiki*, calfaté avec la mousse, et dont les planches sont comme cousues ensemble avec des lanières de cuir, et les cordages sont des lèches de peau d'élan.

Les Sauvages et incultes Eskimaux et Groënlandois, qui au milieu de leurs neiges possèdent ce précieux et bel animal, n'en tirent aucun avantage domestique, et ne l'appliquent même pas au traîneau. Leur élément propre, est l'eau, et leur chasse sont les veaux marins. Ils semblent manquer d'intelligence et de facultés pour apprivoiser aucun autre animal que le chien. Ils sont les ennemis de tous les autres, qui ne leur offrent qu'un objet de chasse, et ne leurs sont utiles que morts. La chair du renne est pour eux le mets le plus convoité : ils la mangent crue, aprêtée, séchée et fumée avec du lichen de neige. Les chasseurs, épuisés de fatigue, boivent le sang cru : dans les autres cas, on l'assaisonne avec des baies de bruyère. Ils dévorent avidement tout ce que contient l'estomac. Quant aux boyaux, ils les mangent bouillis. Ils sont fort amoureux de la graisse, dont ils ne perdroient pas le plus

petit morceau. La peau, qui quelquefois fait partie de leur habillement, lorsqu'elle est aprêtée, le poil en dessus, est douce et souple : elle forme aussi la doublure de leurs tentes, et ils en font d'excellentes couvertures de lit. Des tendons, ils font les cordes de leurs arcs, et fendus, ce sont les fils dont ils cousent leurs jacquettes ou justaucorps.

Les Groënlandois, avant qu'ils connussent les armes à feu, les prenoient avec ce qu'ils appellent le *clapper-hunt*. Les femmes et les enfans entouroient un vaste espace, et lorsqu'ils ne pouvoient border de monde le cercle entier, ils dressoient dans les vides des pieux avec des bonnets de gazon, afin d'effrayer ces animaux ; ensuite ils chassoient à grand bruit les rennes, et les faisoient entrer dans les passages étroits, où les hommes postés, les tuoient avec dës harpons ou des dards. Mais aujourd'hui l'espèce est très-dépeuplée.

C'est le contraire dans le voisinage de la baie d'Hudson, où il y en a des troupes innombrables : vous en voyez des colonnes de 8 à 10 mille passer tous les ans, du nord au midi, dans les mois de mars et d'avril, chassés des bois par l'aiguillon des mos-

quites,

quites, cherchant le frais sur les rivages, et un asyle tranquille pour mettre bas leurs petits. Pour eux, le rut commence en septembre; et bientôt après la mue vient, et les cornes tombent aux mâles : ils sont en ce temps très-gras, mais d'une odeur si rance et si musquée, qu'il n'est pas possible d'en manger. Les femelles accouchent en juin, dans les retraites les plus écartées qu'elles peuvent trouver, et alors elles perdent aussi leurs cornes. Les bêtes carnacières suivent les troupeaux de rennes: d'abord les loups, qui craignent d'attaquer le corps entier, mais qui savent en écarter les traîneurs, et ensuite les chassent. Les renards suivent de plus loin, pour profiter des restes abandonnés par les premiers. En automne les rennes avec leurs faons, repassent du midi au nord.

Les Indiens sont très-attentifs à observer les mouvemens du renne, qui fait la principale partie de leur nourriture et de leurs vêtemens : souvent ils en tuent des multitudes pour n'en prendre que les langues; mais ordinairement ils détachent la chair des os, et la conservent en la faisant sécher à la fumée; ils gardent aussi la graisse, et la vendent aux Anglois dans des vessies :

ceux-ci s'en servent au lieu de beurre pour la friture. Les peaux sont aussi un article de commerce, et sont employées à Londres par les culottiers. Les Indiens tirent le renne à coup de fusil dans l'hiver. Les Anglois forment le long des bois, avec des pieux et des branches d'arbres, des haies de 5 milles de longueur, laissant par intervalles des ouvertures garnies de leurs pièges, où se prennent quantité de ces animaux.

Les Indiens en tuent aussi un grand nombre pendant la saison de leur migration; ils les épient dans leurs canots, et leurs décochent leurs lances lorsqu'ils passent les rivières du pays, ou d'une île à l'autre; car le renne est excellent nageur.

Le loup, *kumpi*, est le fléau de tous. Le renard arctique, *njal* borde les rivages de toutes les régions septentrionales: le renard croisé, *raude*, et le renard noir, est dispersé par-tout: le lynx ou loup-cervier, *albos* (1), habite les bois les plus épais: l'ours, *guouz-*

(1) Je n'en ai aucune preuve que le nom. Le loup-cervier habite la Norvège et la Suède, et toutes les parties de bois de la Sibérie; j'ignore si je dois m'excuser d'avoir omis le putois; la fouine puante. Linné dit, sans l'assurer, qu'elle se trouve dans la Scanie; et cette latitude passe les bornes méridionales de mon plan.

hia, et le glouton, *gjeed'k*, ont les mêmes retraites : la race de la zibeline, qui a subsisté en Laponie jusqu'au milieu du dernièr siècle, y est éteinte aujourd'hui : la petite loutre ou *mænk* de Suède, est confinée dans la Finlande : le castor, *majæg*, se trouve encore dans un état sauvage en plusieurs endroits. L'écureuil volant, l'*orava* des Finlandois, se trouve dans leurs forêts (1) et dans celles de la Laponie : le lemmus, *lumenik*, est dans certains temps la peste de la Norvège ; il fond comme un torrent de la chaîne de Koelen. Le walrus ou morsh, se trouve quelquefois dans les mers de Finmark. Le veau marin, *dælja*, le veau marin hérissé, le capuchonné, *oanide*, et le petit, habitent la même contrée (2). Le dernier, dit l'Evêque *Gunner*, se mange salé, non seulement par les Lapons, mais même par les habitans aisés du Finmark.

Dans le nord de la Norvège ou dans les grandes forêts de la Dalécarlie et de la Laponie, on trouve le glouton ou goulu :

(1) Leems 220.

(2) V. Leems Lapon. 214, 216 : et sur les souris qui n'ont point de nom Lapon.

le wolverène des Anglois ; le gulo ou l'hyène des anciens, et que Linné place dans le genre des bélettes : on le nomme aussi le vautour des quadrupèdes. Cet animal, un peu plus long, plus haut et plus gros qu'un loup, a la queue plus courte. Sa peau est d'un brun obscur. La plus estimée est très-noire et lustrée, et le poil en refléchit une blancheur luisante comme celle des satins et damas à fleurs. Sa longueur, entre tête et queue, est de 28 pouces ; il a les jambes courtes et fortes, et des ongles très-dangereux. Sa queue est couverte de long poils, épais à la racine, et noirs par le bout. Il a beaucoup de la contenance et du port de l'ours, non seulement dans la forme de son dos et le penchement de sa tête vers la terre, mais aussi dans l'habitude de se tenir sur la partie postérieure de la première jointure de ses jambes.

C'est un des animaux locaux de l'Amérique ; je le vois remonter dans le nord jusqu'à la rivière de Cuivre, et jusqu'aux contrées a l'ouest et au sud de la baie d'Hudson, du Canada, et de là jusqu'au détroit de *Michillmakinac*, entre le lac Huron et le lac Supérieur.

D'après le témoignage récent de Pallas, je suis convaincu qu'il est commun au nord de l'Amérique, de l'Europe et de l'Asie, jusqu'au Kamtschatka ; qu'il habite les vastes forêts du nord, même au-delà du cercle polaire. Les Kamtschatdales font si grand cas de sa fourrure, qu'ils disent que les anges n'en portent pas d'autres. Une peau de glouton est le plus beau présent qu'ils puissent faire à leurs maîtresses, et les femmes ornent leur tête et leurs cheveux de bandes blanches qu'on trouve dans la peau d'une variété de cette espèce. Les Russes appellent cet animal *Rossomak*. Les Kamtschatdales le nomment *tymi* ou *tummi*.

Sa férocité est extraordiuaire : il est la terreur des loups et de l'ours ; le loup qui dévore toutes les charognes, ne touchera jamais à la carcasse de cet animal, qui exhale une odeur plus fétide que le putois. Il a une grande force, et fait une longue résistance quand ils est pris. Il déchire les pièges en morceaux, ou s'il est blessé, il arrachera la monture du fusil, et fera souvent plus de dommage dans sa résistance, que ne peut valoir sa fourrure. Il fait indistinctement sa proie de tous

les animaux dont il peut se rendre maître. C'est la nuit qu'il prend sa nourriture ; et comme il a la marche lente, il suit la trace des loups et des renards dans la neige, afin d'avoir sa part de leur butin. Comme l'hiver il se nourrit de cadavres, il déterre les carcasses des animaux, et les provisions cachées par le chasseur fort avant sous la neige, et les emporte en d'autres lieux pour les dévorer à son aise. Aux environs de la Lena, il attaque les chevaux, qui portent fréquemment sur leurs croupes les marques visibles de ses dents et de ses griffes. Par un merveilleux instinct, il monte au haut d'un arbre, fait voler des branches à terre une espèce de mousse, dont les élans et les rennes sont très-friands ; et lorsque ces innocens animaux viennent sous l'arbre pour se régaler de cette manne, il tombe sur eux et les détruit ; ou bien, comme la panthère, il monte sur les branches des arbres, et se laisse tomber sur la bête fauve qui a le malheur de passer à sa portée, et se tient attaché sur le malheureux animal jusqu'à ce qu'il succombe d'épuisement et de fatigue. C'est un grand ennemi du castor, et c'est ce qui lui fait quelque fois donner le nom de mangeur

de castor : il fait le guet à l'ouverture de leurs trous, et les saisit au moment où ils vont pour sortir. Il cherche les pièges tendus pour prendre d'autres bêtes, et il les dévore là quand il les trouve prises. Il pénètre dans les magasins des naturels, et leur vole leurs provisions. Ils ont beau être couverts de tronçons de bois, de broussailles, et bâtis à hauteur, entre deux ou trois arbres rapprochés, il sait les découvrir et s'y insinuer. Il loge dans les crevasses des rochers ou dans le creux des arbres ; et en Sibérie, souvent il s'établit dans les trous abandonnés des blaireaux : jamais il ne se donne la peine de se creuser lui-même son habitation, et il n'a point de demeure fixe. Il engendre tous les ans, et la femelle donne le jour à 3 ou 4 petits par portée. Sa fourrure est sur-tout employée à faire des manchons : malgré sa grande férocité, quand il est blessé ou pris, il est capable de se laisser apprivoiser jusqu'à la douceur, et de recevoir l'instruction. Les contes qu'on a débités sur l'excessive gloutonnerie de cet animal, qu'on dit manger jusqu'à ce qu'il crève, ou jusqu'à être obligé de se soulager en se pressant le corps entre

deux arbres, sont autant de fables : il mange comme les autres animaux, jusqu'à ce qu'il soit rassasié, et puis il s'arrête.

On trouve aussi dans la Norvège, le moose-deer, ou l'orignal ou grand daim d'Amérique. Sa plus singulière parure, sont ses cornes. Tout près de leur racine, elles s'étendent et se déploient en un large palmier, dont les cornes extérieures sont armées de proéminences fort pointues : les intérieures sont unies. Point de ces rondes pellicules ou membranes sur le sourcil : de petits yeux, de longues oreilles pendantes, comme celles de l'âne ; de larges narines ; la lèvre supérieure carrée, grande, pendante, et fort avancée sur l'inférieure, avec un sillon profond dans le milieu, ensorte qu'elle a l'air d'être fendue : sous le gosier, une petite excroissance, avec une longue touffe de poil rude et noir pendant. Le cou plus court que la tête ; le long du sommet du cou, une crinière droite, courte et épaisse ; les omoplates élevés, la queue courte, les jambes longues, les sabots très-fendus, les jambes de derrière plus courtes que celles de devant.

La couleur de la crinière est d'un brun

fables : il
ıx , jusqu'à
'arrête.
rvège , le
and daim
rure, sont
cine , elles
large pal-
es sont ar-
ıes : les in-
es rondes
e sourcil :
eilles pen-
de larges
e, grande,
nférieure,
ilieu , en-
e : sous le
avec une
r pendant.
le long du
te , courte
la queue
abots très-
ıs courtes

d'un brun

Page . 232 .



e

Tome. 1er.



l'ORIG
ou Grand Dai



l'ORIGNAL.
ou Grand Daim d'Amérique

clair ;
brun g
en dess
grandeu
et de lo
mal l'ai
Sa pl
à ma co
fois 4 pou
grand po
Les
sont dans
baie d'Hu
longueur
des palme
l'espace d
pouces.
La fem
et n'a poi
Il habit
velle Ecoss
baie de Fo
entourent
Sud, presqu
sont les limi
au nord qu
il a préféré

clair ; celle du corps, en général, d'un brun grisonnant ; la queue presque noire en dessus, blanche en dessous. L'énorme grandeur de sa tête, avec un cou étroit et de longues oreilles, donnent à cet animal l'air d'une masse informe et stupide.

Sa plus grande hauteur qui soit venue à ma connoissance, va à 17 mains, ou 17 fois 4 pouces, = 5 pieds 8 pouces ; son plus grand poids a 1229 livres.

Les plus larges cornes que j'aie vues, sont dans l'hôtel de la compagnie de la baie d'Hudson : elles pèsent 56 livres ; leur longueur est de 32 pouces ; la largeur d'une des palmes est de 13 pouces et demi, et l'espace d'une extrémité à l'autre, de 34 pouces.

La femelle est plus petite que le mâle, et n'a point de cornes.

Il habite l'île du cap Breton, la nouvelle Ecosse, et la côte occidentale de la baie de Fondy, le Canada et les pays qui entourent les grands lacs, descendant au Sud, presque jusqu'à la rivière Ohio. Telles sont les limites de sa résidence actuelle, tant au nord qu'au midi. Dans tous les temps, il a préféré les régions froides et boisées

de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. On le trouve dans tous les pays de forêts des parties tempérées de la Russie; mais jamais dans les plateaux arctiques, et on n'en a point encore vu dans le Kamtschatka. En Sibérie, il est d'une grandeur énorme, particulièrement dans les montagnes.

Il forme avec l'élan une même espèce: son nom est dérivé de *musu*, qui est le nom qu'il porte en langage Algonquin. Les Anglois le nommoient ordinairement, black-moose (noir-mouse), pour le distinguer du cerf, qu'ils appellent gris-mouse: les François l'appellent l'*orignal*.

Ces animaux séjournent dans les forêts, où ils peuvent brouter les branches des arbres : car il ne leur est pas aisé de paître l'herbe, attitude trop pénible pour leur cou si court, et leurs longues jambes. Ils ont souvent recours aux plantes aquatiques, qu'ils peuvent facilement atteindre en entrant dans l'eau. Suivant M. Sarrasin, ils sont très-friands de l'anagyris (le trèfle beau puant), et ils découvrent la neige avec leur pieds pour le trouver.

Lorsqu'ils traversent les bois, ils placent

leur tête dans une position horizontale, pour éviter d'embarrasser leurs cornes dans les branches.

Leur démarche est très-singulière. Leur pas est une espèce de trot pesant ; mais qui fait beaucoup de chemin. Dans leur pas ordinaire, ils lèvent les pieds fort haut, et ils vous sautent, sans difficulté, une porte de la hauteur de cinq pieds.

C'est principalement dans la nuit qu'ils prennent leur pâture ; s'ils broutent, c'est toujours à contre-mont, pour prendre l'avantage du terrain : ils ruminent comme le bœuf.

La saison du rut est l'automne : alors ils sont furieux, et vont cherchant la femelle en nageant d'une île à l'autre. La portée est de deux petits, qui naissent en avril, et qui suivent leur mère pendant un an. Dans l'été, ils se tiennent en familles. Au fort des neiges, ils se rassemblent en nombre dans les forêts de pins, pour se garantir des rigueurs du froid sous l'abri de ces arbres toujours verts. Jamais ils n'offensent, si ce n'est dans la saison du rut, ou quand ils sont blessés. Alors ils reviendront sur leur ennemi, qu'ils

attaquent avec leurs cornes, ou qu'ils foulent sous leurs grands pieds.

La chair en est extrêmement agréable et nourrissante. Les Indiens disent qu'un repas de cette nourriture, leur fera faire une route trois fois plus longue que la viande de tout autre animal. Les langues sont excellentes : le nez est une moëlle parfaite, et passe pour le mets le plus délicat dans tout le Canada.

La peau fait d'excellent cuir : elle est forte, douce et légère. Les Indiens l'aprêtent; et lorsqu'ils l'ont laissée tremper quelque temps, ils l'étendent et l'assouplissent avec l'écume de la cervelle dans l'eau chaude. Ils s'en servent pour faire leurs souliers; et après leur chasse, ils en font aussi des canots : ils cousent ensemble plusieurs peaux, couvrent les sutures d'une terre onctueuse, et s'y embarquent, avec leur butin, pour revenir chez eux.

Le poil du cou, des épaules et des cuisses d'un orignal qui a atteint toute sa croissance, est, par sa grande longueur, très-propre à rembourrer des matelas et des selles.

La palme des cornes est encore creusée davantage par les Sauvages, et convertie en vases, qui tiennent environ une pinte.

Il n'est pas étonnant qu'un animal aussi utile, soit pour eux un objet principal de leur chasse. Ils ont plus d'une méthode de la faire. La plus simple et la première, a lieu avant que les lacs et les rivières soient gelés. Des multitudes d'Indiens s'assemblent dans leurs canots, qui s'arrangent en forme de croissant, dont chaque pointe touche le rivage : une autre troupe, se partage, et va dans les bois : ils en cernent une vaste étendue, lâchent leurs chiens, et pressent à grands cris le gibier vers l'eau. Les animaux, alarmés de ce vacarme, fuient devant les chasseurs, et se plongent dans le lac, où ceux qui sont dans les canots les attendent, et les tuent à coups de lances ou de massues.

L'autre méthode est plus ingénieuse. Les Sauvages enferment un vaste espace d'une palissade de pieux tressés de branches d'arbres, et qui forme les deux côtés d'un triangle : le fond ouvre sur une autre enceinte, qui est un triangle entier. A l'entrée, sont suspendus nombre de pièges faits de courroies de peaux crues. Les Indiens s'assemblent en grandes troupes ; et à force de clameurs confuses, ils poussent dans la première enceinte, non seulement l'orignal,

mais encore les autres espèces de daims qui abondent dans cette contrée : quelques-uns, en voulant passer dans le triangle intérieur, se prennent aux pièges par le cou ou par les cornes ; et ceux qui échappent aux pièges, et franchissent la petite ouverture, trouvent la mort dans les flèches que les chasseurs leur décochent de toutes parts.

Souvent aussi on les tue à coups de fusil. Dès qu'ils sont lancés de leur gîte, ils s'accroupissent sur leurs jambes de derrière, et lâchent leur urine : c'est dans cet instant que le chasseur les tire. S'il les manque, l'original part, au trot le plus rapide, faisant, comme le renne, un bruit prodigieux de ses pieds, sur la terre retentissante ; vous le verrez courir 20 ou 30 milles, avant qu'il soit réduit aux abois ou qu'il se jette à l'eau. La saison ordinaire de cette chasse est en hiver. Les chasseurs ne la commencent guère que lorsque le soleil a assez de force pour fondre la croûte gelée dont la neige est couverte ; autrement l'animal pourroit courir sur la surface solide et ferme : ils attendent que le dégel l'amollisse assez pour empêtrer les pieds de l'animal et retarder sa fuite : alors il s'enfonce jusqu'aux épaules, glisse et trépigne dans la boue, et se dé-

barrasse avec peine. Le chasseur le poursuit à son aise sur ses larges raquettes ou souliers de neige, et il a bientôt fait sa proie de ces malheureux animaux, qui,

Epuisés et foibles, poussent en vain leurs bêlemens plaintifs contre les amas de terre amoncelée : l'impitoyable chasseur les étend pantelans sur la neige ensanglantée, et remporte sa proie dans ses foyers en faisant retentir l'air de ses cris de joie.

TOMPSON.

C'est une opinion universelle que cet animal est sujet à l'épilepsie, et qu'il s'en guérit en se grattant l'oreille jusqu'au sang avec le pied de derrière. La corne du pied a été employée dans la médecine indienne pour guérir du même mal : ils l'appliquent sur le cœur du patient, lui en font tenir dans la main, et lui en frottent l'oreille. Ils l'emploient aussi dans la colique, la pleurésie, les vertiges et la fièvre pourprée, en pulvérisant la corne, et la faisant boire dans de l'eau. Les Algonquins prétendent que la chair communique la maladie; mais il est de fait notoire que les chasseurs en mangent tous les jours impunément.

Les Sauvages regardent cet animal comme un heureux présage, et sont persuadés, que ceux qui en rêvent souvent, peuvent se flatter d'une longue vie.

Leur superstitieuse imagination leur figure un orignal d'une grandeur énorme qui peut facilement marcher au travers de huit pieds de neige de profondeur, qui est invulnérable, ayant un bras qui sort de son épaule, et qui lui sert comme à l'homme le sien; enfin ils lui forment une cour de sénateurs de son espèce, qui le servent et exécutent les ordres de sa majesté.

Je regrette de ne pouvoir découvrir l'animal auquel appartenoient les vastes cornes qu'on trouve si fréquemment dans les fondrières d'Irlande, et qu'on a si long-temps et avec tant d'assurance données à l'orignal. On en a quelquefois trouvé de 8 pieds de long, et de 14 pieds entre les deux extrémités, armées de membranes, de sourcils, et du poids de 300 livres: souvent on trouve avec elles le squelette entier.

Les fables débitées par Josselyn sur un orignal de 33 paumes, ou 12 pieds de haut, et par la Hontan, de cornes de cet animal pesant de 3 à 4000 livres, ont porté les

les naturalistes des siècles passés à nommer *cornes d'orignal* les cornes fossiles, et à se flatter qu'ils avoient reconnu l'animal qui les portoit ; mais des découvertes récentes ont démontré l'erreur. J'ai quelquefois présumé que le *waskesse* des Indiens de la baie d'Hudson, étoit l'espèce qu'on cherchoit : mais de nouvelles instructions que j'ai reçues de M. André Graham, facteur de cette compagnie, me prouvent que le *waskesse* n'est autre chose que l'orignal.

Des animaux qu'on trouve dans la Grande-Bretagne, le renard, *ruopsok ;* le pine-martin, espèce de fouine, *nætte ;* l'hermine, *boaaid* (1); la belette, *seibush ;* la loutre, *zhieonares ;* le lièvre changeant, *njaumel ;* l'écureuil commun, *orré* ; la souris; la souris des champs, le rat d'eau et le musaragne, *vandes* et *ziebak*, se voient jusqu'à la latitude du Finmark ; le veau-marin commun, *nuorrosh*, et le grand veau-marin fréquentent aussi ses rivages. Tous les autres quadrupèdes communs à la Scandinavie, cessent en Norvège, et quelques-uns même dès la Suède. La Scandinavie a reçu

(1) Leems, 220.

ses animaux de l'est ; mais ce qui les a empêchés d'avancer plus loin, c'est la mer du nord, qui se trouve entre cette région et la Grande-Bretagne. Nos espèces éteintes, le loup, l'ours et le castor, ont passé de la Gaule dans notre île, avant qu'elle fût séparée du continent. Quelques uns des animaux du nord, n'ont jamais atteint jusqu'à nous; et jamais le nord n'a reçu le daim commun, la souris des moissons, la musaragne d'eau, ni le rat brun; quoique en langage familier on l'appelle vulgairement rat de Norvège (1).

Cette grande étendue n'a que très-peu d'oiseaux que n'ait pas aussi la Grande-Bretagne. (2)

(1) Il est natif des Indes orientales.

(2) Nous pouvons en excepter le faucon à collier, le hibou scandinavien, le corbeau de rocher, le rollier, le pic noir, le pic à tête grise, le pic à trois doigts, la gelinotte rehusak, et la gelinotte de noisetier; l'ortolan, le pinçon arctique, et le luteau-lulu ou petite alouette huppée, le rossignol de muraille à ramage, le gorge bleue, le bogrush, le bec-figue et le kruka ou fauvette babillarde. Tous les oiseaux aquatiques au pied fendu, excepté la spatule, la grue, la cicogne blanche et noire, la bécassine de Finmark, la guignette striée, le selninger ondé, de rivage, des bois; l'alwargrim ou pluvier doré à gorge noire, l'alexandrine, et toutes les espèces aux pieds membraneux, excepté le canard arlequin et le lap-mark, sont communs aux deux pays.

Pendant l'été les litornes, le mauvis, les bécasses et la plupart des oiseaux aquatiques, se retirent de la Grande-Bretagne en Scandinavie, pour y faire leur ponte en sureté ; et l'hiver, nombre d'oiseaux, tant de terre que d'eau, quittent cette région glacée, forcés par la disette de nourriture, de chercher des climats plus doux.

Les poissons de cette côte étendue, ne montent qu'à 111 espèces, c'est 28 de moins que dans la Grande-Bretagne. Les espèces de la mer du Nord, qui diffèrent des britanniques, ne sont pas nombreuses. La profondeur de l'eau, et les forêts de plantes marines qui couvrent le fond des mers de Norvège, sont la cause certaine de la préférence que leur donnent certaines espèces, pour y établir leur résidence. On y trouve une infinité de vers, de coquillages, de lithophytes, de zoophytes rares; et plusieurs, avant qu'ils fussent découverts par l'évêque Pontoppidan, passoient pour n'habiter que les mers les plus éloignées (1).

---

(1) Parmi les poissons qui ont jusqu'ici fui nos rivages sont la raie clouée ou bouclée, *muller* ; le squalus à arête, *spinax* (chien de mer); le squalus centrina, espèce de dauphin,

Poissons utiles.

Ces poissons ne sont pas d'un usage général; mais la Providence a prodigué dans ces contrées des espèces qui servent à la subsistance du genre humain, et c'est ce qui a peuplé les côtes du royaume de Norvège de pêcheurs intrépides. La chaîne des îles et des rivages est la partie populeuse de ce royaume. C'est la mer qui leur fournit leur moisson; et près de ses bords sont bâties toutes les villes considérables, qui sont des marchés du produit de l'océan d'une part, et de l'autre de celui des montagnes, mais celles-ci sont moins peuplées que les rivages. Plus vous avancez dans les terres, moins la race de l'homme y est nombreuse.

Harengs.

Le hareng, la morue commune, la grande

---

qui s'étend jusqu'à la Méditerranée; la chimère monstrueuse, poisson très-singulier, signatus thyphle et l'œquoreus, le regalecus glesve, le gadus brosme, dypterigius ou byrkelange, le blennius raninus et fuscus, la remore echeneis ou sucet, coryphœna novacula et rupestris, le goujon jozo, le fletau à langue de chien, plenno rectes cynoglossus, la limande, la languette (linguatula), le dard rouge (sparus erythrinus), le perroquet de mer, le labrus, suillus, la perche de Norvège, le brochet perche, le maquereau, le pelagicus, silure asotus, l'alose velue.

Voyez les planches de l'Histoire de Norvège, de Pontoppidan.

morue à sécher (*ling*), et le saumon, sont la richesse maritime de ce pays. Le hareng fait deux émigrations dans cette mer : la première depuis Noël jusqu'à la Chandeleur ; alors arrive la grande espèce précédée de deux espèces de baleines, qui, par instinct, attendent son retour. Les pêcheurs se portent sur quelque falaise élevée, impatiens de découvrir les monstres cétacées, qui sont les avant-coureurs du hareng. Ils les attendent et cherchent à les découvrir à la lune *torre*, ou la première nouvelle lune après Noël, et à la lune *gio*, qui suit immédiatement.

Ces harengs fréquentent les grands bancs de sable, où ils déposent leur frai. Ils sont suivis des harengs du printemps, poisson plus petit, qui approche beaucoup plus près du rivage : après eux viennent les harengs d'été, qui remplissent et comblent, presqu'à la lettre, chaque crique : la pêche réunie de ces trois saisons est d'un profit immense.

Depuis janvier jusqu'en octobre 1752, on en exporta de la seule province de *Bergen*, 1113 lasts ; et on espéroit en exporter beaucoup plus encore avant la fin de l'année. Les harengs qui visitent cette côte

ne sont qu'une partie de la vaste armée du nord, qui abandonne annuellement les grands abymes, et vient apporter la richesse et la nourriture à plusieurs nations européennes.

Morue.

Les morues fournissent une autre pêche d'un très-grand profit. Elles arrivent d'abord immédiatement après les premiers harengs, et deviennent si grasses de leur propre frai, qu'elles refusent l'appât : on les prend dans de vastes filets, plongés à 50 ou 70 brasses de profondeur, levés toutes les 24 heures, avec 4 ou 500 grands poissons qui s'y trouvent pris. Lorsque les harengs se retirent, la morue s'affame ; et alors on les prend à l'hameçon et à la ligne, dont l'appât est le hareng. Dans une saison plus avancée, d'autres variétés de la morue arrivent et sont prises conjointement avec le turbot et autres poissons, à de longues lignes, auxquelles sont attachées 200 courtes lignes armées de leur hameçon; le tout est jeté au fond de l'eau : on marque sa place par une *bouée* qui y est attachée par une corde d'une longueur convenable. On peut juger de la quantité de cette pêche, en apprenant que 40000 *tonders*, de 4 boisseaux chacun, de sel de France et d'Es-

pagne, sont importés annuellement dans la province de Bergen, uniquement pour cette salaison. La grande morue (*ling*), se prend sur le grand banc de sable durant l'été, à l'hameçon et à la ligne; et comme c'est un poisson qui se conserve long-temps, on le recherche beaucoup pour les voyages lointains.

Saumon.

Le saumon, poisson le plus universel dans le nord, remonte les rivières de Norvège, et l'on en envoie en différens pays (1) des quantités considérables, salées ou marinées.

Il y a dans le lac où est située la ville de Soroé, un poisson appelé *malle*, long d'environ 8 pieds, qu'on ne trouve qu'en ce seul endroit du royaume.

---

(1) On rencontre dans la mer de Norvège, ainsi que dans les autres mers du Nord, des baleines monstrueuses: mais il est permis sans doute de ne pas croire à l'existence d'un autre habitant de ces mers, dont des auteurs ont sérieusement fait mention, et qu'ils ont appelé *kraken*. Selon eux, la plus grosse baleine comparée à lui, ne seroit qu'un avorton. Le corps de cé prodigieux animal est long d'une lieue, il a des bras ou pinces de la grandeur des plus hauts mâts: ce *kraken*, que l'on a cru apercevoir de loin sans doute, pourroit bien n'être autre chose qu'un banc de baleines ou d'autres poissons monstrueux, allant à la queue les uns des autres.

Nordland.

La préfecture de *Nordland* est la plus reculée vers le nord de la Norvège : elle est dans le district d'*Helgeland*, et remarquable par ce génie extraordinaire, *Octher*, ou *Ohthere*, qui, dans un climat glacé, dès le neuvième siècle, montra pour les découvertes une passion égale peut-être à celle de nos jours. Son pays étoit alors le dernier du nord qui eût quelque légère teinture d'humanité. En 890, attiré par la renommée de notre célèbre Alfred, il vint à sa cour, et lui raconta ses voyages. Il lui dit qu'il étoit determiné à s'assurer s'il y avoit quelque terre au-delà des déserts qui bornoient son pays. Il paroît qu'il vogua droit au nord, laissant sur sa droite un désert, le Finmark actuel, fréquenté de temps à autre par les Finnois ou Lapons, pour la pêche et la chasse des oiseaux. Il alla aussi loin que s'aventurent ordinairement les pêcheurs de baleine, preuve que les Norvégiens pratiquoient cette pêche plusieurs siècles avant les Anglois. Il doubla le cap *Nord*, et entra dans la mer de *Cwen*, ou mer Blanche, et même il jeta l'ancre dans l'embouchure de la *Dwina*. Il fut pour ces contrées, ce que fut Colomb pour l'Amérique; mais

Octher.

la connoissance de ces découvertes se perdit pendant des siècles après celui d'Octher. Il fit mention des *Seride-finnas*, qui vivoient au nord-ouest de la mer Blanche, et qui portoient des souliers *de neige*. Le pays des environs de la *Duina* étoit habité par les *Beormas*, peuple bien plus civilisé que les *Finnas*. La carte, qui est dans l'Orosius d'Alfred, les place dans le pays des *Samoïèdes*, race aujourd'hui aussi inculte que peut l'être la race humaine. Nous devons donc supposer que les *Beormas* étoient les Russes. *Octher* dit avoir trouvé, dans cette mer, des chevaux baleines (Walrus), et montra au Roi des échantillons de leurs grandes dents, et de fortes cordes faites de leur peau, preuve de son attention à tout ce qui s'offroit à ses remarques (1).

Norvégiens, belle race.

Ne quittons point la Norvège sans dire un mot du premier de ses animaux, l'homme. La Scandinavie, dans le cours de sa population, reçut ses habitans par colonies de ces vaillans Scythes, qui, sous le nom de Sarmates, s'étendirent jusqu'aux côtes de

---

(1) Traduction d'Orosius par Daines Barrington, p. 9, etc. et Hackluyt, l. 4.

la *Baltique*. Dans la suite, leur vertu fut exaltée par l'arrivée de leur compatriote Odin, et des héros qu'il fixa dans chaque canton de ce pays. La rigueur du climat n'avoit pas arrêté la croissance, ni altéré la forme humaine. L'homme, ici, est d'une haute taille, robuste, bien proportionné dans ses membres, et il offre, en traits bien prononcés et énergiques, l'empreinte et l'image de la divinité. Sa chevelure est blonde, ses yeux gris-blond. Les mâles habitans des montagnes ont la poitrine couverte de poils comme les ours, et ne sont pas moins hardis qu'eux, leur corps est souple et actif, leur entendement net et plein d'intelligence. C'est à eux, sans contredit, qu'appartient la longévité: de 6929, qui moururent, en 1761, dans le diocèse de *Christiana*, 394 étoient âgés de 90 ans, 73 de cent, et sept de 101 ans (1). Les Norvégiens ont à juste titre une haute estime d'eux-mêmes, et appellent avec mépris leurs co-sujets, les Danois, *Jutes* (2). Les Danois reconnoissent hautement leur supériorité, en com-

(1) Phil. Trans. vol. LIX; 117.

(2) Lord Molesworth's account of Denmark. 25.

posant presque en entier leur armée de ces descendans des Normands, conquérans universels.

Dans les antiquités de Scandinavie, j'ai oublié de faire mention d'un fameux tombeau, long d'environ 7 verges suédoises, et large de 2, trouvé à *Kivike*, paroisse de Schonen, en Suède, dans le centre d'un vaste tertre de pierres rondes. Il étoit oblong, et composé de 7 pierres plates, dont l'intérieur étoit ciselé en figures d'hommes et d'animaux, et d'armes de ce siècle, de haches et de têtes de lances: une figure est placée dans un char triomphal; des cors semblent sonner; des captifs, les mains liées derrière le dos, gardés par des hommes armés, et des figures qu'on croit des femmes, font partie du peuple vaincu. On conjecture que la flotte romaine descendit par hasard sur cette côte, eut une escarmouche avantageuse avec les naturels, qui y perdirent peut-être leur chef, et les Romains laissèrent cette marque de leur victoire parmi les barbares qu'ils avoient vaincus. Le tombeau avoit été brisé et ouvert par les paysans, qui en avoient enlevé tout ce qu'il pouvoit contenir.

Finmark.

Au cercle polaire arctique commence le Finmark, terre étroite, qui serpente le long des rivages, vers l'est, et tourne vers la mer Blanche, pays partagé entre la Norvège et la Russie. Vue de la mer, elle paroît une petite province plate, bornée par une chaîne de hautes montagnes couvertes de neige. La profondeur de l'eau devant ses rivages, est depuis 100 jusqu'à 150 brasses (1). Les habitans quittent leurs cabanes l'hiver, et y reviennent l'été. Au milieu de cette saison, les Lapons des montagnes y viennent pêcher et s'y établir comme les anciens Scythes, avec leurs tentes, leurs provisions, et retournent en Automne (2) à leurs montagnes. Quelques-uns d'eux, vivant au bord de la mer, ont été pour cette raison nommés *Siæ-finni* et Soe-lapons. A ce pays commence brusquement une nouvelle race d'hommes; leur stature est de 4 à 4 pieds et demi; leurs chéveux sont courts, noirs et rudes; ils ont les yeux transversalement étroits, l'iris noir, la tête grosse, les os des joues saillans, large

(1) Ant. Jenkinson's. Voy. in Hackluyt 1, 311.
(2) Leems, 169.

bouche, lèvres épaisses, large carrure, ceinture mince, peau basanée, les jambes comme des fuseaux (1) : par l'habitude ils grimpent aux rochers comme des chèvres, aux arbres comme des écureuils : ils ont les bras si forts, qu'ils peuvent tirer avec un arc qu'un fort Norvégien pourroit à peine bander ; mais paresseux jusqu'à l'engourdissement, lorsqu'ils ne sont pas aiguillonnés par la nécessité, et pusillanimes et sensibles, jusqu'à l'état d'hypocondriaques. Avec quelques variations et quelques exceptions très-rares, tels sont les habitans de toutes les côtes arctiques d'Europe, d'Asie et d'Amérique : ils sont, quant à l'esprit et au corps, une espèce distincte, qui ne doit pas être provenue des nations adjacentes, ni d'aucuns de leurs voisins, bien mieux proportionnés.

Les mers et les rivières du Finmark regorgent de poissons. L'Alten du Finmark occidental, après un cours paisible au travers des montagnes et des forêts, forme une belle cataracte, qui se précipite d'un immense rocher dans un superbe bassin,

(1) Scheffer; 12 et Lin. Faun. Suec. 1.

où se rendent nombre de navires pour la pêche ou le trafic du saumon (1).

Le *Tana* et le *Kola*, aux extrémités du nord, fourmillent de saumons. Dans la rivière d'Alten, les naturels les prennent dans des pêcheries construites sur le modèle norvégien, et ils en forment, avec les marchands de *Bergen*, un grand article de commerce. Ces pêcheries sont loin d'être modernes ; celle du Kola étoit célèbre il y a deux siècles, par le nombreux concours des Anglois et des Hollandois, qui y venoient chercher l'huile de poisson et le saumon (2).

Wardhuys.

La forteresse de l'univers la plus reculée vers le nord, et qui remonte à une antiquité (3) inconnue, c'est *Wardhuys*, située dans un bon havre, de l'île de *Wardoe*, à l'extrémité du Finmark ; elle fut bâtie sans doute pour protéger le commerce de la pêche : c'est le seul usage qu'elle puisse avoir dans ce lieu si reculé.

Hugues Willoughby

Un peu plus à l'est, dans le Finmark moscovite, est Arzina, fameuse par le

(1) Leems, 342.

(2) Hackluyt, 1, 416.

(3) Torfœi, Hist. Norvegiæ. 1.96.

triste sort du brave Hugues Willoughby, qui, en 1553, commandoit la première expédition pour faire des découvertes sur la mer de Moscovie par le nord-est, pays à peine connu alors du reste de l'Europe. Ce brave marin manqua malheureusement son passage, et fut poussé par les tempêtes dans ce port, où il fut trouvé glacé avec tout son équipage, l'année suivante. Son compagnon, plus heureux, Richard *Chancellor*, capitaine et premier pilote, poursuivit son voyage, et renouvela la découverte de la mer Blanche, ou de la baie *Saint-Nicolas*, lieu qui avoit été totalement oublié depuis le temps d'Octher. Les circonstances de son arrivée ressemblent exactement à celles des premiers *découvreurs* de l'Amérique. Il admira la barbarie des Russes, tandis qu'ils étoient dans l'étonnement de la grandeur de son vaisseau ; ils se prosternèrent, voulurent lui baiser les pieds, et ils répandirent le bruit de l'arrivée d'une nation étrange et singulièrement courtoise et polie (1). Il alla en traîneaux à Moscou, à la cour de Basilowitz II, et y jeta les fondemens

(1) Hackluyt, 1, 246.

d'un commerce immense avec cette nation qui dura pendant une assez longue suite d'années, et s'étendoit jusqu'à la Perse, si éloignée, et à laquelle on ne songeoit guère.

Cap Nord. Je vais maintenant prendre ma course en partant de l'extrémité nord du continent de l'Europe, ou plutôt de ses fragmens épars, depuis l'île de *Maggeroe*, et autres îles répandues devant la côte, à 71 d. 3? m. de latitude nord. A l'extrémité éloignée de l'île de *Maggeroe*, est *le cap Nord*, très-haut et très-plat sur le sommet, que les marins appellent *Table-land*, terre de la table(1). Ces îles ne sont que la continuation de la chaîne de montagnes qui divise la Scandinavie, et tantôt s'enfonce, tantôt se relève dans l'Océan, d'intervalle en intervalle, jusqu'aux *Sept-sœurs*, vers la latitude 80. 30, la dernière terre que nous connoisssions vers le pôle.

Isle Cherie. La première apparence de cette chaîne au-dessus de l'eau, est à l'île *Cherie*, lat. 74. 30, place déserte et solitaire, un peu plus qu'à moitié chemin entre le *cap*

(1) Voyez une vue de ces îles, Phil. Trans. vol. I. IXL. tab. XIV.

Nord

Nord et le *Spitzberg*, ou a environ 150 milles du dernier. Sa figure est presque ronde ; sa surface s'élève en cimes hautes et montueuses, escarpées, et couvertes d'une neige perpetuelle : l'une de ces montagnes est nommée, avec bien de la vérité, le *m nt Misère.*

C'est ici que le poète pourroit nous dire: Homme des climats tempérés, heureux favori de la nature, frêle objet de ses mignardises, contemple et ose te plaindre des petits maux et des phénomènes légers de ta zone tranquille : suis ton espèce dans les climats de fer ; vois sous quel ciel, sur quelle terre elle a jeté, enchaîné des portions de tes semblables ; vois par ces traces effrayantes, à quelles rigueurs, à quelles révolutions inconnues de toi elle les condamne! Elle te traite en Sybarite en comparaison d'eux, et tes vents les plus violens sont des zéphyrs auprès des affreux ouragans qui règnent sur leurs têtes.

Vois ce mont affreux, au milieu des eaux : de quelle horreur il a dû frapper les sens du premier navigateur qui l'a découvert ! L'effrayant aspect de sa masse, de sa noire surface, par-tout où elle n'est pas cachée sous une neige éternelle ! son

sein ouvert et déchiré de toutes parts en mille précipices! Point d'autres sons à l'oreille que le froissement des vagues en fureur, les craquemens horribles des glaces flottantes, les cris et les voix discordantes de mille nuées d'oiseaux de mer, les aboyemens des renards du nord, le reniflement des walrus soufflans, et le mugissement de l'ours du pôle !

Cette île fut probablement découverte en 1603, par Etienne Bennet, employé par l'alderman Cherie, dont par honneur on a imposé le nom à ce lieu sauvage. Près d'elle, le mouillage est de 20 et 30 brasses. Il y trouva des dents d'un walrus ; mais il ne vit aucun de ces animaux, parce que la saison de leur séjour étoit passée : on étoit alors au 17 d'août. Encouragé par l'espoir du gain, Bennet fit un second voyage l'année suivante, et arriva à l'île le 9 juillet : alors il trouva des walrus couchés et rassemblés les uns près des autres, jusqu'à former des tas de mille. Faute d'expérience, il n'en tua qu'un petit nombre ; mais dans les voyages suivans on fut plus heureux : ces chasseurs y tuèrent, en 1606, 7 à 800

(1) Purchas, iii, 566.

de ces animaux en 6 heures de temps; en 1608, 900 ou mille dans l'espace de 7 heures; et en 1610, plus de 700. Le profit qu'on retiroit de l'huile, des dents et de la peau, étoit considérable (1): mais le carnage qu'on avoit fait de ces animaux, épouvanta ceux qui échappèrent, et les empêcha de revenir à cette île fatale; en sorte qu'on a perdu le bénéfice de ces voyages, et que l'île n'est plus fréquentée; mais ce fut-là la première origine de la pêche aux baleines, que les Anglois allèrent chercher ailleurs.

Le walrus, ou cheval-marin, a quelquefois 18 pieds de long et 10 ou 12 de circonférence dans sa plus grande épaisseur: il pèse depuis 1500 jusqu'à 2000 livres.

Ils habitent actuellement les côtes des îles Magdeleine, dans le golfe Saint-Laurent, entre la latitude 47 et 48, qui est le degré le plus méridional de leur séjour dans aucune partie du globe: on ne les trouve point dans les mers du Labrador. Les Eskimaux achètent des Indiens de Nuckvanck, dans la latitude 60, les dents

(1) Purchas, p. 560, 565.

pour armer leurs flèches à veaux marins. Ces Indiens disent qu'ils sont annuellement visités dans l'hiver par des multitudes de ces animaux. On les trouve dans le détroit de Davis, et la baie d'Hudson, lat. 62; ils habitent aussi la côte du Groenland: j'ignore s'ils fréquentent l'Islande; mais ils sont en grand nombre près des îles du Spitzberg, parmi toutes les glaces flottantes, depuis cette contrée jusqu'à l'île Cherie, place solitaire et intermédiaire entre le Spitzberg et la pointe la plus septentrionale de la Norvège. S'il arrive qu'on les trouve dans les mers de Norvège, cela est très-rare aujourd'hui: on dit qu'ils fréquentent quelquefois la mer du Finmark; mais vers l'an 780, il paroît qu'ils étoient si nombreux dans ces parages, qu'ils devinrent un objet de chasse et de commerce. Le fameux Norvégien Octher, natif de Helgeland, dans le diocèse de Drontheim, excité par une louable curiosité et par la passion des découvertes, fit voile au nord de son pays, doubla le cap Nord, et en trois jours depuis son départ, arriva à la dernière place fréquentée par les pêcheurs du cheval-marin. De-là, il continua son voyage encore trois jours, et peut-être il entra dans la

mer Blanche. A son retour il visita l'Angleterre, attiré sans doute par la renommée d'Alfred, et les grands encouragemens qu'il donnoit à tous les hommes qui se distinguoient dans quelque genre que ce fût. Le voyageur, en preuve de l'authenticité de sa relation, fit présent au roi de quelques dents de ces animaux, qui remplaçoient alors l'ivoire, et qui étoient estimées un grand prix ; il ajouta dans son récit que l'on employoit leurs peaux dans les navires au lieu de cordages.

On les trouve encore sur les côtes de la nouvelle Zemble, sur les promontoires qui s'étendent le plus vers le nord jusqu'à la pointe de Tschutki et aux îles qui sont devant ce promontoire : ils ne descendent guère plus bas que le pays de l'Anadyr ; mais on les voit en abondance vers le cap Newnham, sur la côte d'Amérique. Les naturels des îles situées devant le *noss Tschutki*, s'attachent aux lèvres et au nez des pièces ou morceaux de walrus en forme d'ornement, ce qui les fait appeler par leur voisins, *zoobattee* ou à larges dents. Les naturels d'Unalascha, du détroit de Sandwich et de la rivière *Turn-again*, ou Retourne, suivent la même

mode. Je doute si ces animaux sont de la même espèce que ceux du golfe Saint-Laurent : les défenses de ceux de la mer Glaciale sont beaucoup plus longues, plus déliées, et ont une courbure intérieure et tournante.

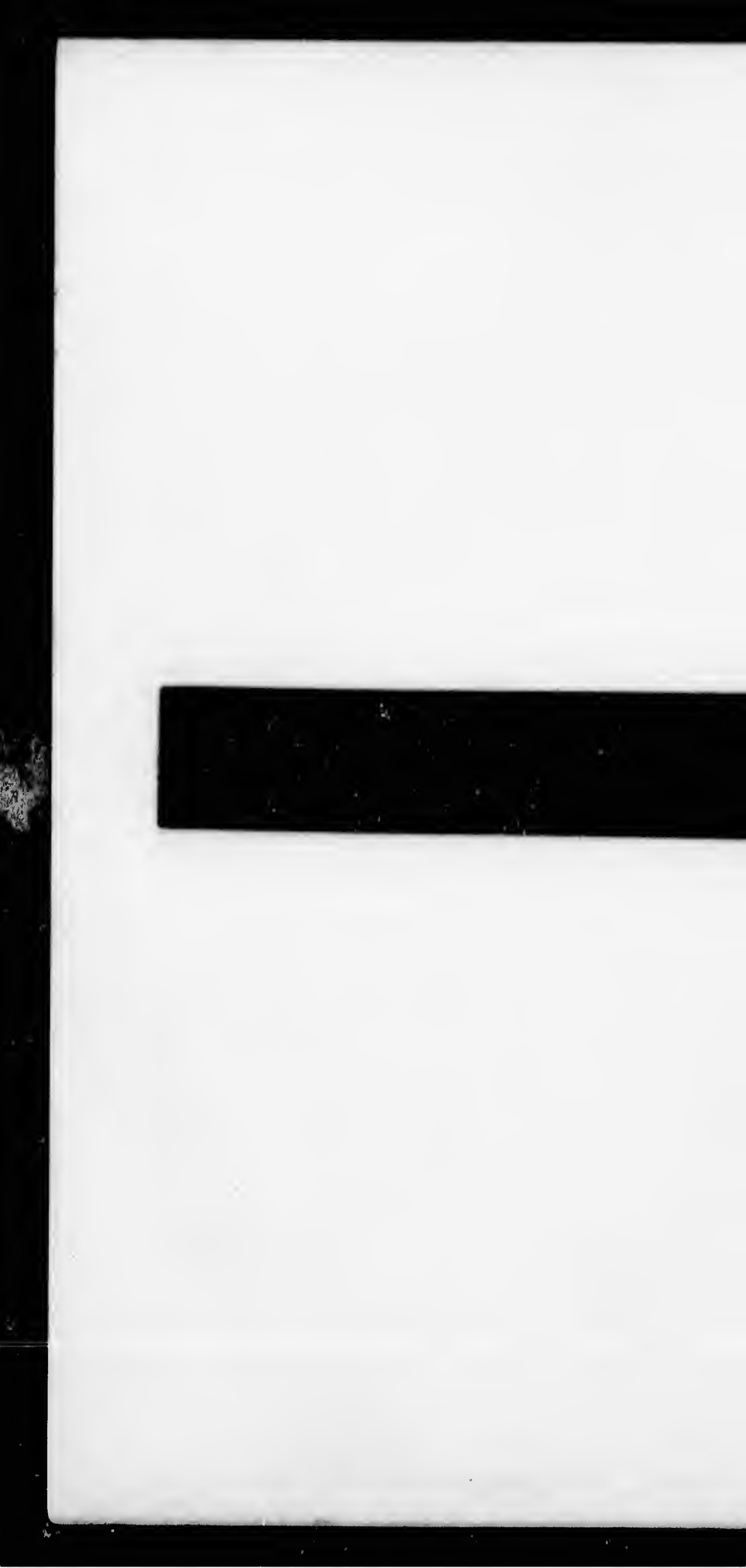
Ils vont par troupeaux, et on en trouve jusqu'à mille ensemble ; ils sont très-réservés, et ils évitent les traces de l'homme : on les voit ordinairement sur les glaces flottantes, où ils résident de préférence, leur corps ayant besoin de fraîcheur pour tempérer la chaleur que leur donne leur excessive graisse.

Ils sont monogames ; ils s'accouplent en juin, et mettent bas dès l'entrée du printemps. Ils ne font qu'un petit, rarement deux à la fois ; ils se nourrissent de plantes marines, de poissons, de coquillages, qu'ils tirent du sable, ou qu'ils détachent des rochers avec leurs longues dents ; ils s'en servent aussi pour grimper le long des glaçons, en insinuant leurs dents dans les fentes, et tirant leur corps à la suite. Ils dorment sur la glace et dans l'eau, et ronflent extraordinairement fort. Ils ne songent nullement à nuire, à moins qu'on ne les provoque ; mais s'ils sont blessés, ou attaqués, ils deviennent féroces et sont très-

vindicatifs. Lorsqu'ils sont surpris sur la glace, les femelles commencent par pourvoir à la sureté de leur petit en le plongeant dans la mer, s'y jetant après lui, et le portant jusqu'à une grande distance; ensuite elles reviennent pleines de rage pour se venger. Quelquefois les walrus chercheront à attacher leurs dents au bateau dans l'intention de le faire chavirer, ou bien ils s'assemblent en nombre dessous, pour le renverser; en même-temps ils donnent tous les signes de la rage, et rugissent d'une manière horrible, faisant claquer leurs dents avec une grande violence. Si leur fureur est extrême, tout le troupeau suivra les bateaux jusqu'à ce qu'ils le perdent de vue. Ils sont fortement attachés l'un à l'autre; ils font tous les efforts qui sont en leur puissance, et même jusqu'à perdre la vie, pour sauver leurs compagnons harponnés.

On a vu un walrus blessé, se plonger au fond de l'eau, et se relever soudain amenant avec lui une multitude d'autres qui se sont unis pour attaquer le bateau d'où étoit partie l'insulte.

Ils font jaillir l'eau de leur naseaux, comme la baleine le fait de sa tête. Lors qu'ils sont vivement chassés, ils vomissent



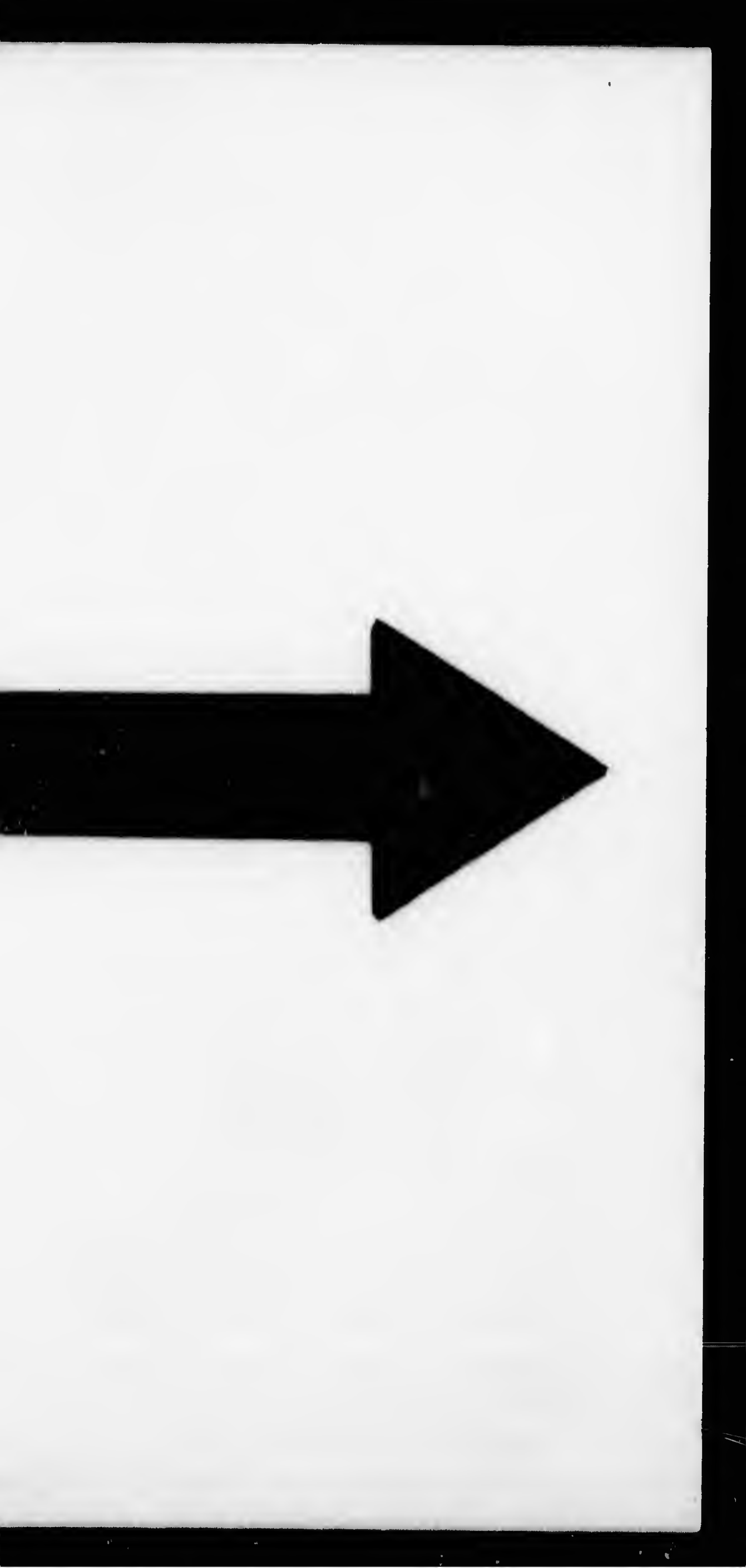
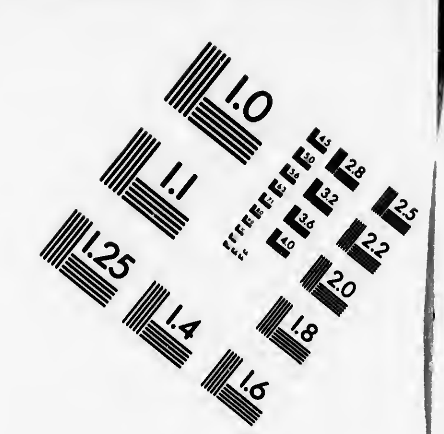
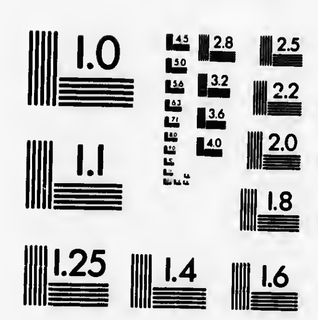
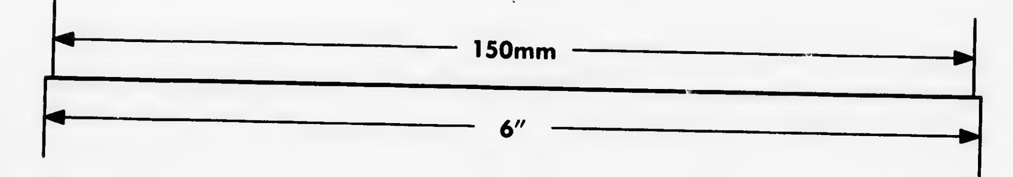
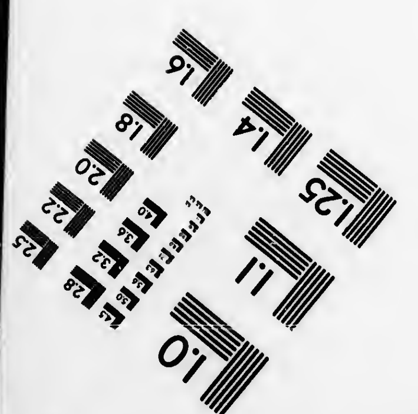


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

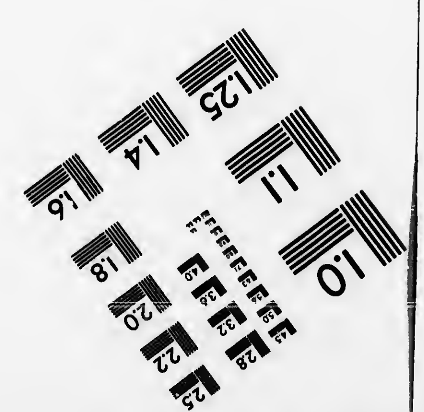


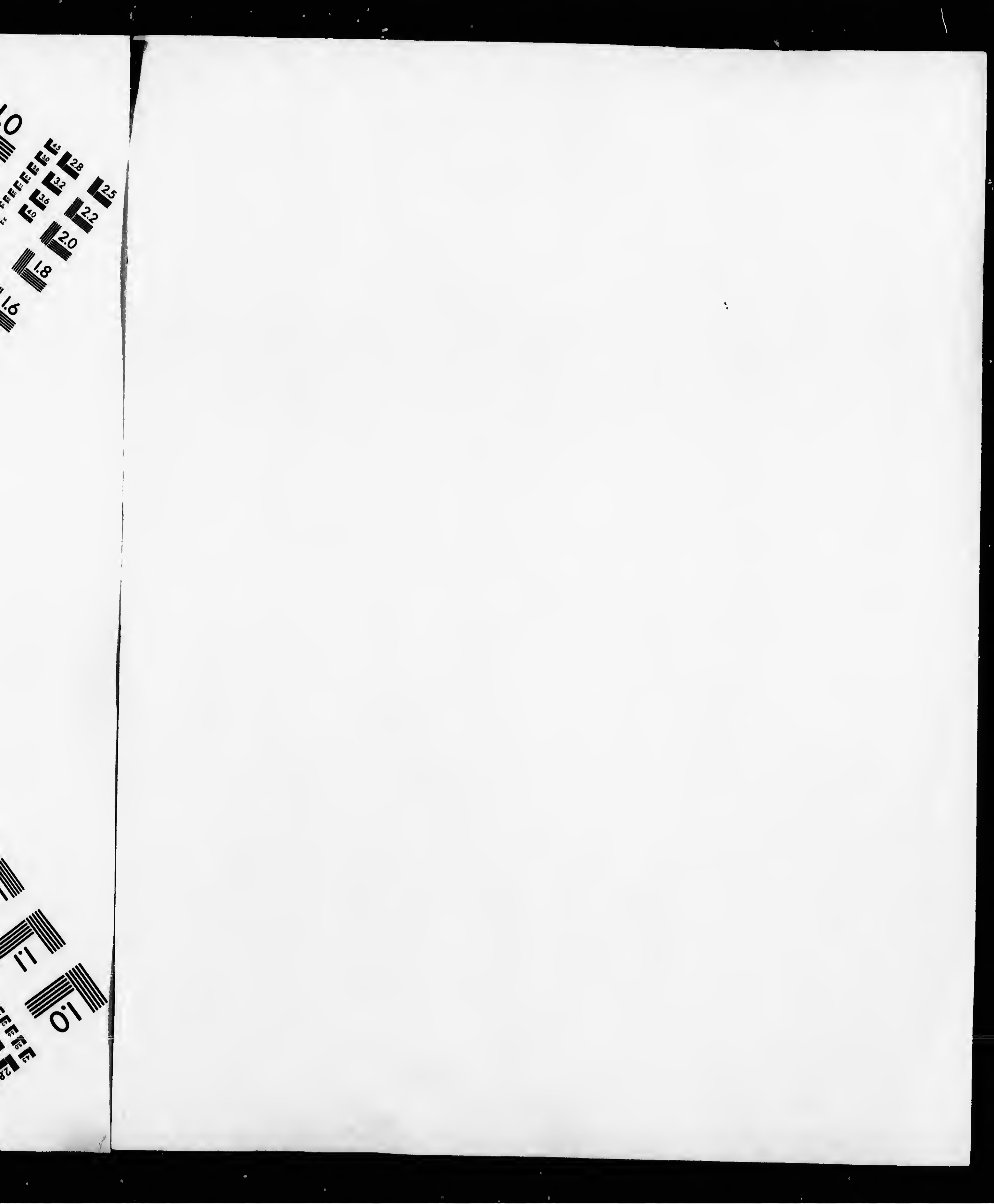












ordinairement et lancent de petites pierres. Leur fiente ressemble à celle du cheval. Elle est excessivement fétide, sur-tout dans les endroits où ils sont en troupes nombreuses. La langue, qui est de la grandeur de celle d'une vache, peut se manger en la faisant bouillir toute fraîche; mais si on la garde, elle se resout bientôt en huile: les dents servoient autrefois aux mêmes usages que l'ivoire; mais aujourd'hui on ne les tue que pour leur huile. Des marins font, avec les soies de leurs moustaches, des anneaux qu'ils portent comme un préservatif contre la crampe. Les carrossiers françois ont fait de leurs peaux des traits de voitures qu'on dit forts et élastiques. Anciennement les Russes employoient l'os de la verge pulvérisé, comme un remède contre la pierre. Bartholin recommande de l'infuser dans la petite bierre pour les rétentions d'urine: les Groenlandois mangent la chair, et le lard; celui-ci sert encore pour leurs lampes; ils font des courroies de la peau, du fil des tendons, et les dents leur servent à faire la tête ou poignée de leurs javelots, ou des chevilles à leurs bateaux.

L'unique ennemi du walrus, après

l'homme, est l'ours polaire, avec lequel il a de terribles combats. Leur querelle a probablement pour cause la possession d'un même glaçon, qu'ils se disputent. Le walrus est ordinairement victorieux, par la supériorité que lui donnent ses longues et fortes dents; les effets de ces combats sont très-visibles, car les chasseurs trouvent rarement un walrus avec ses deux défenses entières.

Les walrus, ou vaches-marines, comme les appellent les Américains, sont, dit le lord Shuldham, natifs des îles Magdeleine, Saint-Jean et Anticosti, dans le golfe de Saint-Laurent. Ils se rendent de bonne-heure dans le printemps aux îles Magdeleine, qui paroissent un lieu destiné par la nature pour ces animaux, à cause de l'abondance de très-gros *clams*, qu'ils y trouvent, et une place très-commode pour descendre à terre, qu'on nomme *Echouerie*. Ils s'y traînent en grand nombre, et y restent quelquefois quatorze jours de suite, sans nourriture, lorsque le temps est beau; mais à la première apparence de pluie, ils se retirent dans l'eau avec précipitation: hors de l'eau, ils sont fort lourds, et se meuvent avec difficulté. Ils pèsent de 1500 à 2000

livres, donnant, suivant leur grosseur, depuis une jusqu'à 2 barriques d'huile, qu'on tire en faisant bouillir la graisse qui est entre chair et peau. Aussitôt après leur arrivée, les femelles font leur veau, et conçoivent de nouveau dans les deux mois suivans, en sorte que la gestation est d'environ neuf mois; elles n'ont jamais plus de deux petits à la fois et rarement plus d'un.

Les échoueries sont formées principalement par la nature. C'est la pente insensible de quelques rochers lisses, comme il y en a beaucoup aux îles Magdeleine, larges environ de 40 à 50 toises, au bord de l'eau, et capables de contenir près de leur sommet un fort grand nombre de ces animaux. On les laisse venir ainsi sur le rivage et s'amuser pendant un temps considérable, jusqu'à ce qu'ils prennent un certain degré de hardiesse; car lorsqu'ils commencent à descendre à terre, ils sont si timides que personne ne peut les approcher.

En peu de semaines ils s'assemblent par multitudes. Anciennement, avant que les Américains les eussent troublés, ils s'attroupoient jusqu'au nombre de 7 à 8000. La forme de l'échouerie ne leur permettant pas de rester tous au bord de l'eau,

ceux qui sont en avant sont poussés de proche en proche le long de la pente : lorsqu'ils sont arrivés à une distance convenable, les chasseurs, avec une lance tranchante d'un côté comme un couteau et propre à leur couper la gorge, prennent avantage d'un vent de côté soufflant obliquement sur le rivage, pour empêcher ces animaux de les éventer à l'odeur ; car ils ont l'odorat très-fin. Les chasseurs débarqués, et accompagnés de bons chiens dressés à cette chasse, tâchent pendant la nuit de séparer ceux qui sont le plus éloignés des autres, les poussant devant eux par différens chemins. C'est ce qu'ils appellent faire une coupure, et c'est en général une méthode fort dangereuse ; car il est impossible de les chasser dans aucune direction particulière, et difficile de les éviter : mais comme ceux qui se sont le plus avancés sur la pente de l'échouerie ne peuvent, dans l'obscurité de la nuit, reconnoître le chemin qui les conduiroit à la mer, on les laisse errer dans les environs, et on les tue ensuite à loisir, en commençant par ceux qui se trouvent le plus près du rivage. On en a tué 15 à 1600 de cette manière dans une seule chasse.

Alors on les écorche, et on ouvre l'enveloppe de graisse qui les entoure et dont on tire l'huile; on coupe la peau par bandes de deux ou trois pouces de large, qui se portent en Amérique pour faire des traits de voiture, et en Angleterre pour faire de la colle. Les dents donnent un ivoire d'une espèce inférieure, qui bientôt devient jaune.

Charbon.

Il est à remarquer que l'île Cherie produit d'excellent charbon de terre (1); cependant on n'en connoît point de plus près que dans le diocèse d'Aggerhuys, au sud de la Norvège, encore n'y est-il qu'en petite quantité. On trouve aussi des mines de plomb tant dans l'île *Cherie*, que dans une petite île adjacente, nommée l'île *Gull* ou des Mouettes (2).

Plomb.

---

(1) Purchas, 564.

(2) Le même, 558, 564.

SPITZBERG.

A 150 milles de l'île Cherie, presque droit au nord, est le cap Sud ou l'extrémité de la pointe méridionale du Spitzberg, à 76 degrés 30 lat. nord, le plus vaste amas de ces îles glacées, qui portent aussi le nom de *nouveau Groenland.* De ce cap à *Verlegan-hook*, l'extrémité opposée, en face du pôle, à 80 degrés 7 lat. nord, il y a une étendue de plus de 300 milles; la plus grande largeur de ce groupe est du promontoire d'*Hackluyt*, à l'extrémité orientale du *Nord-East - land*, et embrasse depuis le 9e. jusqu'au 24e. degré de long. orientale. Ses côtes dentelées ne sont qu'un feston continuel d'angles saillans et rentrans. Sur le côté oriental s'enfonce une baie profonde du sud au nord, et une autre large baie trifurquée du nord au sud. *Stat-Forland* est une grande île, détachée du côté méridional, de la partie orientale. Le *Nord-East-land* est séparé du côté nord-est par les détroits de *Waygat* et de *Hinlopen*, ordinairement fermés par les glaces, et d'un fond si bas, qu'à peine y

a-t-il dans une partie trois brasses d'eau(1). La longue île du *Roi-Charles* s'étend sur une ligne parallèle au côté occidental.

A l'extrémité méridionale est la *Pointe-noire;* côte haute, noire, inaccessible, et par endroits perçant les nuages : les vallées intermédiaires sont comblées de glace et de neige. *Fair-foreland* ou *Vogel-hook* est le promontoire Nord, découvert par les marins. Droit à son nord, à la pointe occidentale du Spitzberg, est la petite et haute île du cap *Hackluyt*, autre objet de leur recherche.

Ile de Moffen.

Au nord du grand groupe est l'île de *Moffen*, lat. 80, à l'opposite de l'ouverture de la baie de Leifde. Cette île est très-basse, et soupçonnée d'être d'une nouvelle création, produite par la rencontre des courans du grand océan, fondant avec violence le long du côté oriental du Spitzberg et à travers le Waygat, et soulevant le fond graveleux de ces parages peu profonds, où la sonde touche le fond depuis deux jusqu'à cinq brasses d'eau, à un demi mille de sa rive (2) occidentale.

---

(1) Barrington's Miscell. 35.

(2) Phips, 54.

A l'est du Spitzberg est une autre île basse, presque à l'opposite de l'entrée du Waygat. Elle est remarquable pour n'être qu'une portion de la chaîne de *basalte* qui se montre en mille endroits dans l'hémisphère septentrional. C'est une espèce de marbre du grain le plus fin, d'un noir foncé et lustré comme l'acier poli, jamais ne reposant en couches dans la terre, mais élevé debout en colonnes à angles réguliers, composées de nombre de portions placées l'une sur l'autre avec tant de justesse, qu'on les diroit formées par la main d'un habile architecte. Ici les colonnes sont de 18 à 30 pouces de diamètre, la plupart hexagones, et formant un superbe pavé ou parquet de marbre. Le milieu de l'île étoit couvert de végétaux, tels que mousses, oseille sauvage, *cochlearia* et renoncules en fleurs au 30 juin. Les quadrupèdes qu'on y trouve, sont le renne, qui s'engraisse ici, et forme une excellente venaison, le renard du nord, et un petit animal plus gros qu'une belette, à courtes oreilles, longue queue, et tacheté de noir et de blanc. De petites bécassines qui approchent de jack-snipe ou la sourde, des canards qui couvoient alors et des oies

sauvages paissant, aidoient à donner quelque vie à cette triste solitude (1).

La grève étoit formée d'une antique concrétion de sable, d'os de baleines, de troncs d'arbres ou de bois flotté. Des pins de 70 pieds de long, quelques-uns déracinés, les autres fraîchement coupés par la hache, et marqués par elle de divisions de 12 en 12 pieds, étoient couchés, confondus à 16 ou 18 pieds au-dessus du niveau de la mer, mêlés de cannes, de roseaux et de bois façonnés pour l'usage, tous amoncelés à cette hauteur par le gonflement des vagues en fureur.

Rien n'est plus commun que ces amas de bois flotté dans plusieurs parties de ces hautes latitudes, dans les mers du *Groenland*, le détroit de *Davis* et dans celui d'*Hudson*, et aussi sur les côtes de la nouvelle Zemble. Je ne vois que deux endroits d'où puisse venir cette énorme quantité de bois qui paroît sur les côtes de la nouvelle Zemble et de ces îles. Le premier, sont les bords de l'Oby, et peut-être d'autres grands fleuves qui versent leurs eaux dans l'océan Glacial. Dans le printemps, au bris

(1) Phips, 58.

des

des glaces, de vastes inondations se répandent sur les terres, et entraînent des forêts entières, que déracinent les eaux, secondées du tranchant d'énormes quartiers de glace. Ces arbres sont emportés entiers, et se retrouvent tels en mille endroits. Ceux qui sont marqués par des entailles qui les divisent de 12 en 12 pieds, ainsi que les douves de tonneaux, et autres bois façonnés, sont chariés par les rivières de Norvège, dont les inondations détruisent la clôture des chantiers (1), malheur qui arrive quelquefois, et qui entraîne la banqueroute d'une multitude de marchands de bois. Dans ces temps d'inondations, et les arbres qui flottent le long des torrens, et les moulins à scie, et tous les ateliers où le bois se travaille, subissent la même calamité; et le bois, dans l'état où il se trouve, est entraîné dans l'océan, et porté par les marées ou les tempêtes, jusque dans les contrées du Nord les plus reculées.

Qu'on ne s'étonne pas de l'immense longueur du voyage ; on a vu de pareils exemples, que j'ai cités, dans une direction contraire, c'est-à-dire, de l'ouest à l'est.

(1) Purchas, iij, 527.

Une partie des mâts du *Tilbury*, brûlé à la Jamaïque, ont été recueillis sur la côte occidentale de l'Ecosse; des multitudes de semences ou de fruits de cette même île et des autres contrées chaudes de l'Amérique, sont annuellement poussées sur les rivages, non-seulement de la côte occidentale de l'Ecosse (1); mais même sur les côtes bien plus éloignées de la Norvège (2) et de l'Islande.

Voyage du Lord Mulgrave, en 1773.

Les îles des *Sept-Sœurs*, les dernières de la terre connue, sont au plein nord du *Nord-east-Land*. l'extrémité de la plus éloignée atteint 86 degrés 42 minutes de latitude. Toutes sont de hautes îles aussi anciennes que le monde : du sommet d'une haute montagne de la plus reculée des sept, les intrépides navigateurs de 1773 eurent la vue de dix à douze lieues d'une glace unie qui se continuoit vers l'est et le nord-est, où elle n'avoit de bornes que celles de l'horizon; du côté du sud ils virent une terre marquée dans les cartes hollandoises. C'etoit à mi-chemin entre ces îles et le *Nord-east-Land*, que le Lord Mulgrave, après tous les efforts dont étoit capable le

(1) Voyage aux Hébrides.

(2) Amæn. Acad. vij. Rariore Norvegiæ, 477.

marin le plus consommé pour accomplir le but de son voyage, fut pris dans les glaces, et à la veille d'éprouver la malheureuse destinée du brave Willoughby qui, dans sa malheureuse expédition de 1553, resta glacé avec tout son équipage.

Cette scène, dépouillée de sa plus grande horreur, l'attente de l'événement incertain qu'amèneroit le premier changement, étoit la plus belle et la plus pittoresque qu'on puisse imaginer : qu'on se représente deux grands vaisseaux immobiles sur la calme surface d'un vaste bassin; environnés de tous côtés d'îles de formes diverses; sous un ciel pur et clair, et le soleil dorant de ses rayons l'enceinte de glaces qui les tient bloqués, et dont la superficie basse, lisse et polie est couverte de neige, excepté aux endroits de la surface où des étangs d'eau présentoient un cristal sous le voile transparent d'une glace jeune et légère (1); et ce petit espace de mer où les vaisseaux sont emprisonnés, parfaitement uni et tranquille. Après d'infructueuses tentatives pour s'ouvrir un passage au travers de ces plaines de glace, ils voyoient se rétrécir par degrés l'espace

(1) Phipps's Voy. tab. IV.

liquide, et la glace s'étendre et gagner vers le centre, jusqu'à ce qu'enfin elle joignit chacun des deux vaisseaux, qu'elle fixa dans une parfaite immobilité (1); bientôt disparurent le niveau et le poli de cette surface ; l'incommensurable pression des immenses pièces de glace rompues par l'effort de l'eau gonflée, les force de s'amonceler ; des quartiers de glace s'élèvent et s'entassent les uns sur les autres, jusqu'à monter en plusieurs endroits au-dessus de la hauteur de la vergue du grand mât. Les vaisseaux faisant corps avec la glace environnante, recevoient involontairement les mouvemens terribles de cette masse inconcevable, ébranlée au loin par la force des courans : ils se trouvoient sur un bas fond de 14 brasses. L'échouement sur ce bas fond, soit des vaisseaux, soit des masses de glace qui y étoient attachées, leur eût été également fatal, le choc violent des glaçons auroit pu les moudre en atômes, ou, en les élevant au-dessus de l'eau, les renverser et les submerger, ou bien les laisser suspendus sur les sommets des quartiers de glace à une hauteur effrayante, exposés à la furie des vents, ou au risque d'être mis en pièces, si

(1) Phipps's tab. iij.

la pyramide glacée qui les portoit, venoit à s'écrouler (1). Dans cette détresse d'un genre nouveau, ils firent une tentative pour couper un passage au travers de la glace : après une persévérance digne de marins anglois, il fallut y renoncer. Le commandant, dans tous les temps maître de lui-même, ordonna qu'on construisît des canots pour les haler sur les glaces, jusqu'à ce qu'ils atteignissent une eau navigable (on fut sept journées à les construire), et pour reprendre dans ces frêles esquifs la route d'Angleterre. Les matelots puisant l'espérance dans le courage du chef se mirent à l'œuvre. On tira les canots progressivement pendant trois jours (2). A la fin un heureux vent s'élève; la glace s'écarte, se sépare assez pour céder à la pression des vaisseaux portant toutes leurs voiles; et après avoir travaillé sans relâche pour vaincre la résistance des plaines de glaces (3), ils arrivèrent enfin le 11 août dans le havre de *Smeeringberg*, à l'extrémité

(1) Voyez ces affreuses situations peintes dans la pl. B. du Voyage de Franc. Marten; et le Voyage au Nord de Gérard le Ver, p. 19. édit. de 1606.

(2) Phipps's Voyage, tab. V.

(3) Le même, tab. VI.

occidentale du Spitzberg, entre lui et le promontoire de *Hackluyt*. Sauvés, abordés, ils s'embrassèrent, étonnés de vivre encore, et comme réveillés du plus affreux des songes. Ce fut le malheur de Lord Mulgrave de rencontrer dans cette saison un de ces étonnans bancs de glace qui couvrent ces mers dans une étendue de plusieurs lieues. Il en fit la plus complète expérience, ayant depuis, longitude 2° jusqu'à 21° est, et latitude 80°, 40 jusqu'au dessous de 78°, 30, rencontré en opsition un front de glace sans la moindre ouverture, et ayant toute l'apparence d'un mur solide et continu. On sait très-bien que les côtes de Sibérie, après une tempête du vent de nord, deviennent inaccessibles dans une vaste étendue, couverte aussitôt par les glaces du pôle, que la tempête met en mouvement et qu'elle en charie. Il est également connu qu'un vent violent du midi les rechasse dans leurs premières retraites, et rend les rivages de l'océan Glacial aussi clairs, aussi libres que ceux des mers de l'équateur.

Une découverte plus lointaine fut refusée de ce côté à ce noble navigateur. Son infortune tournera à jamais à sa gloire, par

sa fermeté inaltérable, sa persévérance, et une tête fertile en expédiens dans les plus grands dangers.

Je ne nierai point que d'autres navigateurs n'aient atteint à de plus hautes latitudes, les preuves en sont authentiques; mais ils ont eu le bonheur fortuit de passer les mers dans des temps où les glaces étoient refoulées vers le pôle, et de faire retraite avant qu'ils pussent être enveloppés par leur retour.

Il n'y a que quelques années que les Russes, sous le Vice-Amiral Tshit Shaghef, ont tenté de s'avancer jusqu'au pôle même, par la côte orientale du Spitzberg; mais après de cruels embarras, ils sont revenus sans avoir fait aucune découverte. La curiosité a été amplement satisfaite, et je crois que nous pourrions à présent rester en repos, contens du passage usité pour aller aux Indes, d'après la conviction que cette étendue de mer est absolument impraticable.

Formes de la glace.

Les formes que prend la glace dans ces froids climats, sont extrêmement agréables pour l'œil même le moins curieux. La surface de celle qui se forme d'eau de mer congelée (car il y a deux sortes d'origine de la glace) est plate et unie, dure, opaque, ressemblant à du sucre blanc; et l'on ne peut y glisser

comme sur notre glace britannique (1). Les grandes portions ou plaines occupent plusieurs lieues de longueur. Les moins grandes sont les prairies des veaux marins, ces animaux y folâtrent par centaines. Le mouvement des plus petites pièces est aussi rapide que celui des courans; les plus grandes, qui sont quelquefois aussi étendues que la France, et embrassent 200 lieues de long sur 60 ou 80 de large (2), se meuvent d'un mouvement lent et majestueux. Souvent elles s'arrêtent pour un temps dans un repos d'où tout le pouvoir de l'océan ne peut les déplacer, et alors elles produisent à l'horizon cette apparente blancheur que les marins anglois appellent *the blink of the ice* (3), clairs de glace. L'approche de deux grandes plaines de glace produit un phénomène singulier; elle force les plus petites (si l'on peut appeler petites des masses de plusieurs acres d'étendue) de se lever hors de l'eau et de monter sur les premières auxquelles elles s'ajoutent; une seconde vient, puis une troisième, etc. qui sont forcées de monter

(1) Crantz, j, 31.
(2) Idem, ibid.
(3) Phipps's, 72.

ainsi l'une sur l'autre, en sorte que l'amas du tout forme quelquefois un entassement d'une hauteur effrayante. Ces masses flottent dans l'Océan comme autant de montagnes hérissées de rocs, et ont quelquefois 300 toises d'épaisseur (1); mais la plus grande portion reste cachée sous les eaux; leur hauteur s'accroît continuellement par la congélation de l'écume de la mer, ou de la fonte des neiges qui tombent sur leur superficie. Celles qui restent dans ce climat glacé grandissent par un accroissement continuel; d'autres sont conduites peu à peu par le vent du nord dans des latitudes méridionales, et s'y fondent par degrés à la chaleur du soleil, jusqu'à ce qu'elles se brisent, se dissipent, et disparoissent entièrement dans l'immensité de l'Océan.

Le choc des grandes plaines de glace, dans les hautes latitudes, est souvent accompagné d'un épouvantable fracas qui ôte pour un temps à l'organe de l'ouie la faculté d'entendre; et celui des morceaux moins grand produit un bruit aigre d'écrâsement d'une inexprimable horreur. L'eau qui bat et se brise contre les montagnes glacées,

(1) Ellis's Voyage.

s'y congèle en une infinie variété de formes, offre à l'œil du voyageur des tours, des villes, des rues, des églises, des pyramides idéales, et toutes les figures que l'imagination peut se créer (1).

Les *Icebergs*, ou glaciers du nord-est du Spitzberg sont une des plus grandes merveilles de cette contrée. Ils sont au nombre de sept, mais placés à des distances considérables l'un de l'autre. Chacun remplit des vallées d'une étendue ignorée, dans une région dont l'intérieur est totalement inaccessible. Les glaciers de la Suisse paroissent méprisables auprès de ceux-ci, mais ils présentent souvent un front à peu-près semblable dans quelque basse vallée. Ceux du Spitzberg présentent sur la mer un front de 300 pieds de haut, qui a la couleur de l'émeraude; des cataractes de neige fondue se précipitent du sommet en différens endroits, et de noires montagnes pyramidales, rayées de blanc, bornent les côtes et s'élèvent roc sur roc, et cime sur cime, aussi loin que l'œil peut atteindre dans le fond de la perspective (2).

---

(1) Marten, 37. Crantz, j, 31.

(2) Voyez la belle planche VII, Phipps's Voy.

Par fois d'immenses fragmens se brisent, et tombent dans l'eau avec le fracas le plus terrible. Une pièce de cette masse d'un vert brillant est tombée, et s'étant assise sur un fond de 24 brasses, elle s'élevoit encore de 50 pieds au-dessus de l'eau (1). De pareils glaciers sont fréquens dans toutes les régions arctiques, et c'est à leurs écroulemens que sont dues ces montagnes de glace solide qui hérissent ces mers.

La gelée se joue aussi sur ces glaciers, et leur donne des formes ou majestueuses ou bizarres. On a vu des masses se conformer en église gothique, avec les portes, les fenêtres, et toutes les riches figures de ce genre, d'un cristal du plus riche bleu de saphir, tels que le conte arabe le plus extravagant n'oseroit pas les créer d'imagination; et souvent le spectateur étonné voit flotter des temples à toit plat, semblables à ceux de *Luxor* sur le Nil, soutenus sur des colonnes transparentes d'un bleu de mer.

Ces *Icebergs* sont l'œuvre des siècles; ils croissent continuellement par la chute des neiges et des pluies, qui souvent se gèlent

(1) Phipps's, Voyage, p. 70.

à l'instant, et réparent au-delà les pertes que peut occasionner l'influence du soleil (1).

La neige de ces hautes latitudes est aussi singulière que la glace; elle tombe d'abord menue et dure comme le sable le plus fin (2). Ensuite elle se change en forme de bouclier hexagone, ou en forme d'aiguilles, de croix, de quinte feuilles et d'étoiles, tantôt unies, tantôt à rayons dentelés. Ses formes dépendent de la disposition de l'atmosphère: dans un temps calme elle se congèle, et tombe en grappes (3).

Le tonnerre et la foudre sont inconnus ici. L'air dans l'été est généralement pur et clair, mais le ciel est chargé de nuages blancs entassés. La longue nuit de ce pays commence le 31 octobre, le soleil se couche et ne reparoît que le 14 février (4); mais un crépuscule continue quelques semaines après. Ensuite succèdent les nuages et d'épaisses ténèbres, percées par la clarté

(1) Marten, 43.

(2) Le même.

(3) Le même, 51.

(4) Relation de 8 Anglois, etc. Churchill's, Coll. IV, 818. — Relation de 7 Hollandois, etc. Churchill's, ij, 430.

de la lune, qui est aussi lumineuse que celle d'Angleterre, et qui luit sans interruption sur cette longue nuit (1). C'est la même chose dans la nouvelle Zemble, ou New-Land (2). Le froid, suivant le proverbe anglois, redouble de force avec la nouvelle année; et la gelée qui redouble d'intensité, annonce l'approche du soleil. La splendeur de ce flambeau sur les sommets de neige des montagnes, fut le plus beau des spectacles pour les 4 matelots russes qui survécurent pour raconter leur voyage. Alors les ours sortent de leurs tanières, suivis de leurs petits. Au commencement de mars, la lumière prend de la force. Les renards arctiques quittent leurs trous, et les oiseaux de mer reviennent en foule à leurs nids accoutumés, recommencer leurs amours et leur ponte (3).

Ours.

Renards.

Oiseaux.

Dans le haut de l'été, le soleil a quelquefois un degré de chaleur qui fond le goudron sur le tillac des vaisseaux. Il ne se couche plus passé le 14 mai. La distinction du jour et de la nuit est perdue; à

(1) Récit de 4 voyageurs russes, 94.
(2) De Ver, trois Voy. au Nord, 22, b.
(3) Relation de 8 Anglois, etc. 817, 818, 819.

moins qu'il ne soit vrai, comme l'assure Fr. Marten, que pendant la nuit d'été, le soleil n'a que la pâle et foible lueur de la lune (1). Lord Mulgrave nie ce fait (2). A la fin d'août, le soleil décline et se couche rapidement. En septembre à peine distingue-t-on le jour, qui au milieu d'octobre dit un long adieu à ces contrées : les baies se glacent, et l'hiver règne triomphant.

Le jour et la nuit.

La nature, dans la formation de ces îles, suit la même règle qu'ailleurs : les plus hautes montagnes sont sur le côté occidental, et décroissent par degrés en avançant vers l'orient.

La plus haute qu'ait mesurée lord Mulgrave, paroît être une montagne un peu au nord de la *pointe noire* (3), et il a trouvé au mégamètre son élévation de 1503 verges ou 751 toises. Une autre, dans la petite île de *Norways* au nord-est du Spitzberg, a 2400 pieds : une sur *Vogel Sang* 1650. une autre dans l'île près *Cloven-Cliff*, lat. 80, 865 : une 4e., près du *Cook's hole* 711, et une sur l'île d'*Hackluyt*,

(1) Marten, 48.

(2) Phipps's, Voyage, 71.

(3) Phipps's, Voyage, 33.

321 (1). Voilà les terres les plus nord qui aient été mesurées ; et les expériences favorisent le système du décroissement de la hauteur des montagnes vers les pôles.

La terre végétable est refusée à ces horribles régions. Leur sol est la pierre originelle, formée par la main du Tout-Puissant : elle n'est pas coupée par fentes ou couches transversales, ou perpendiculaires ; elle est d'un seul jet, d'une seule immense et solide masse. Une montagne n'est qu'une pierre unique, sans autres fentes que celles qu'a pu faire l'irrésistible force de la gelée, qui souvent en détache des masses : celles-ci se précipitent avec le bruit du tonnerre sur leurs bases qu'elles couvrent et hérissent de vastes ruines. La pierre est du granit, la plupart gris et noir, quelquefois rouge, blanc et jaune. J'y soupçonne des veines de fer ; car la fonte des neiges teint les rochers d'un ocre ferrugineux. On trouve de la terre à potier et du gypse à la partie orientale de l'île (2).

Vallées.

Les vallées, ou plutôt *glens* (les gorges),

(1) Phipps's, tab. viij.

(2) Récit de 4 matelots russes, 78, 89.

de ce pays, comblées d'une glace éternelle, sont totalement inaccessibles, et ne se distinguent que par les intervalles de séparation des montagnes, ou à l'endroit où elles viennent se terminer à la mer en forme de glaciers. Nuls ruisseaux ni torrens n'arrosent ces fonds effrayans, pas même des sources, et ce n'est qu'aux cataractes périodiques de neiges fondues dans les chaleurs de l'été, ou aux lacs d'eau qui se forment dans le milieu des champs de glace, que les marins doivent l'eau fraîche.

Les havres ou ports sont fréquens sur la côte occidentale : ils s'enfoncent très-avant dans l'île du Spitzberg; et ce sont les seuls endroits où on ait pu prendre quelque légère connoissance de l'intérieur du pays. Le *Havre Nord* est une horreur pittoresque, borné par des alpes noires et toutes hérissées de roches, rayées de blanc par les neiges : son étroite entrée est coupée par une île, et dans les saisons favorables un grand nombre de vaisseaux y trouveroient un abri sûr entouré de terres élevées.

Au Vogel Sang, la marée ne monte qu'à 4 pieds, et paroît venir du Sud. La profondeur de la mer est très-irrégulière :

près

près du rivage, l'eau est généralement basse. Devant Low-Island (île-basse) elle n'est que de 10 à 12 brasses ; mais tout d'un coup elle tombe à 117 brasses : les bas fonds sont ordinairement de roc : les grandes profondeurs sont sur un limon doux : je regarde les premiers comme des îles sous mer ; mais à en juger par le petit nombre de poissons, il faut que le fond soit universellement stérile.

Sol. Le *grit*, ou poussière de pierre détachée des montagnes par la violence des vents, ou le frottement des cataractes de neige fondue, est la seule chose qui ressemble à une terre productive, et c'est le lit du petit nombre de végétaux qui s'y trouvent : elle est secondée par des lichen putréfiés qui se détachent des rochers, et par la fiente des oiseaux.

Plantes. Cependant Flore daigne encore, par pitié, faire à ces horribles lieux une courte visite, et semer d'une main avare quelques-uns de ses dons sur les bases des collines ; ses efforts ne vont jamais au-delà de quelques herbes rampantes ou basses, qui se hâtent de pousser, de fleurir, et de donner leur graine dans les courtes chaleurs de juin et de juillet ; et bientôt après elles se flétrissent

et se reposent jusqu'à l'année suivante. Formons ici une mince guirlande échappée du sein de la déesse; c'est peut-être tout ce qu'elle accorde à une contrée si rude et si indigne de ses faveurs. Que le salutaire cochlearia soit sur-tout remarqué; c'est la ressource des marins malades, et la Providence l'a placé ici en abondance pour leur soulagement.

Il est curieux de suivre le décroissement des végétaux depuis l'Angleterre jusqu'à ce pays : il répond au décroissement du nombre d'animaux herbivores, et de la population de l'espèce humaine.

	Parfaites.	Imparfaites.	Total.
Angleterre.	1124.............	590. =	1714.
Ecosse.........	804.............	428. =	1232.
Orcades.......	354.............	144. =	498.
Suède..........	933.............	366. =	1299.
Laponie......	379.............	155. =	534.
Islande........	309.............	233. =	542.
Spitzberg....	....	(1).........	35.

(1) Je citerai d'abord son arbre unique, *salix herbacea*, ou saule nain, décrit par Marten, p. 65, par Phips, p. 202, qui rarement excède 2 pouces de haut, et cependant a droit au nom d'arbre. Les herbes sont une nouvelle espèce de

Les trois quadrupèdes terrestres de ces îles y sont confinés sans possibilité d'en sortir. Les ours du pôle passent la plus grande partie de l'hiver dans l'engourdissement : ils paroissent en nombre au retour du soleil ; sans doute ils viennent aux glaces chercher leur proie dans les veaux marins, ou les baleines mortes.

Quadrupèdes.

L'Ours polaire.

Les voyageurs varient sur la grandeur de l'ours polaire. M. de Buffon cite Gérard Le Ver, sur la longueur d'une peau de cet animal, qu'il a dit être de 23 pieds. Il paroît qu'il y a ici erreur : car Gérard, qui étoit un des compagnons du fameux Barentz et de Heemskirk, voyageur de la plus

gramen, gazon, nommé aujourd'hui dent de chien glacée, *agrostis algida : tillæa aquatica.* Juncus campestris, jonc des champs ; sibbaldia procumbens ; la renouée vivipare ; la saxifrage ou percepierre à feuilles opposées, la saxifrage penchée, la saxifrage de ruisseau, la saxifrage en gazon, la joubarbe annuelle, sedum annuum ; cerastium alpinum, la grenouillette soufrée, la grenouillette de Laponie, la renoncule de neige, le cochleoria danois, celui du Groënland, le polytric commun, le bryum hypnoïdes ; le bryum trichoïdes, hypnum aduncum, jungermannia julacea, la jungermannia semblabe au lichen astrùm ramosius, fol. trif. ; lichen ericetorum, des bruyères; Islandicus, d'Islande ; nivalis, de neige ; caninus, de chien ; polyrhizos, l'aristoloche ; piccidatus à tuyaux emboîtés, chalybeiformis cornu, rangiferinus, de renne ou mousse du Nord ; globiferus, porte-globe ; paschalis, de pâques ; et le fucus saccharinus, sucré.

grande autorité, en tua plusieurs sur la Nouvelle Zemble, dont le plus grand n'excédoit pas 13 pieds de long. Ils paroissent être plus petits dans le Spitzberg, et n'avoir que de 7 à 8 pieds.

Cette espèce, comme le renne et le renard du Nord, habite presque toute la circonférence voisine du cercle polaire; on en a quelquefois apporté de vivans jusqu'en Angleterre. J'en ai vu un qui étoit toujours éveillé, toujours en mouvement, furieux, et poussant de hauts rugissemens d'une voix enrouée, et si souffrant de la chaleur, que son gardien étoit obligé de lui jeter fréquemment sur le dos des pelletées d'eau. Dans l'état de nature, et dans les lieux peu fréquentés de l'homme, ils sont d'une férocité redoutable. Dans le Spitzberg et autres endroits où l'espèce humaine se montre tous les ans, ils redoutent son pouvoir, parce qu'ils ont fait l'épreuve de sa supériorité, et ils évitent le combat. Cependant, même dans ces contrées, c'est un terrible ennemi, lorsqu'il est attaqué ou provoqué. Barentz, dans ses voyages à la recherche d'un passage par le Nord-Est à la Chine, fit une fatale épreuve de leur rage et de leur intrépi-

dité, sur l'île de la Nouvelle Zemble. Ses matelots en étoient fréquemment attaqués, et quelques-uns y perdirent la vie. Ceux que les ours pouvoient saisir, ils les prenoient dans leur gueule, s'enfuyoient avec cette proie sans paroître chargés du poids, les déchiroient en pièces, et les dévoroient même sous les yeux de leurs camarades. On tira sur un de ces animaux au moment où il dévoroit un corps mutilé; jamais il ne lâcha prise, et il continua de marcher en chancelant avec le corps dans sa gueule, jusqu'à ce qu'il tombât percé de plusieurs blessures.

Ils tenteront l'abordage de vaisseaux armés et fort éloignés du rivage, et l'on a quelquefois eu bien de la peine à les repousser. Ils paroissent avoir de la prédilection pour le sang humain, et ils feront voler avidement la terre des tombeaux, pour dévorer les débris des cadavres ensevelis.

Leur nourriture ordinaire est le poisson, les veaux marins, et les cadavres des baleines. Sur terre, ils font leur proie des bêtes fauves, des lièvres, des jeunes oiseaux, de leurs œufs, et souvent de graines sauvages (whortleberries, crowberries).

Ils sont ennemis irréconciliables du walrus; ce dernier, par ses vastes crocs, a ordinairement la supériorité ; mais souvent les deux champions périssent dans le combat.

On les voit fréquemment dans le Groenland, par grands troupeaux : alléchés par l'odeur de la chair des veaux marins, ils assiégent les habitations des naturels, et tentent d'y pénétrer ; mais ils sont bientôt écartés par l'odeur de plumes brûlées. Si par hasard l'un deux est tué, ses camarades le mangent sur le champ. Ils acquièrent un embonpoint excessif. On a tiré d'un seul animal 100 livres de graisse. Leur chair est mauvaise, cependant les matelots la mangent : elle est blanche, et ils prétendent qu'elle a le goût du mouton. Le foie est très mal-faisant, comme l'éprouvèrent trois matelots de Heemskirk, qui furent dangereusement malades pour en avoir mangé quelques tranches bouillies. La peau est un article de commerce : on en importe quantité, qu'on emploie principalement à couvrir les caisses des voitures. Les Groenlandois se nourrissent de la chair et de la graisse, se servent des peaux pour s'asseoir, et en font aussi des bottes, des sou-

liers et des gants : ils effilent les tendons, et en font du fil à coudre.

Durant l'été, ces animaux séjournent principalement dans les îles de glace, et passent fréquemment de l'une à l'autre. Ils nagent à merveille, et plongent quelquefois, mais ils ne se tiennent pas long-temps sous l'eau. On les a vus sur des îles de glaces à 80 milles de la terre, cherchant et dévorant leur proie, tandis que l'île flottoit sur les eaux. Ils logent dans des cavernes formées dans les vastes masses de glaçons, qui sont entassés d'une manière surprenante, et laissent à leurs bases de grandes cavernes. C'est là qu'ils font leurs petits, un ou deux par portée, et quelquefois trois, mais rarement. Rien ne surpasse l'affection qui règne entre les pères et leurs petits : ils périront plutôt que de s'abandonner l'un l'autre ; les petits suivent aussi leurs mères pendant long-temps, et ils ont pris presque toute leur croissance avant de les quitter.

Durant l'hiver ils se retirent et se couchent bien avant sous la terre, creusant de spacieuses cavernes dans la neige, soutenues de piliers de neige glacée, ou dans les glaces fixées à l'abri de quelque émi-

nence : là, ils passent dans l'engourdissement la longue et effrayante nuit, et ne reparoissent qu'avec le retour du soleil : dès qu'ils se montrent, les renards arctiques vont chercher d'autres retraites.

L'ours polaire faisoit partie de la ménagerie royale d'Henri III. M. Walpole a prouvé combien ce prince, méprisé, étoit cependant protecteur zélé des arts; et l'histoire naturelle étoit aussi l'objet de ses encouragemens. Il s'étoit procuré un ours blanc de la Norvège, qui venoit apparemment du Groenland, les Norvégiens ayant possédé ce pays pendant quelques siècles avant cette époque. Il existe deux ordres écrits de ce monarque, adressés aux shérifs de Londres, et leur ordonnant de fournir six sous anglois par jour, pour l'entretien de notre *ours* blanc dans notre tour de Londres, et de se pourvoir d'une muselière et d'une chaîne, pour le tenir lorsqu'il étoit hors de l'eau, et d'une longue et forte corde pour le retenir quand il pêchoit dans la Tamise. Il y est aussi parlé des provisions ordonnées pour l'éléphant du Roi.

La peau de ces ours étoit autrefois offerte, par les chasseurs, aux maître-autels des cathédrales ou autres églises,

afin de tenir les pieds chauds au célébrant dans les grands froids. On en a offert quantité à la cathédrale de Drontheim en Norvège, ainsi que des peaux de loups, qui étoient vendues pour acheter des cierges à brûler en l'honneur des saints.

Renards.

Il est difficile d'expliquer comment vivent les renards pendant tout l'hiver, où, l'île étant dépourvue d'oiseaux, et les baies toutes glacées, ils ne peuvent tirer leur subsistance de la mer. Peut-être font-ils des provisions pour l'hiver, en attendant les oiseaux en mars, temps où ces animaux quittent leurs tanières, et se montrent par troupes. (1)

Le renne a en tout temps son lichen favori, qu'il peut déterrer aisément, à l'aide de ses cornes palmées. Les walrus et les veaux marins s'y trouvent en abondance : les Russes y font des voyages pour y chasser ces derniers, et en avoir l'huile et les peaux. Quatre malheureux Russes, en 1743, furent par hasard laissés sur le rivage de *Nord-Est-Land*, appelé par les Russes *Maloy-broun*. Un d'eux mourut, les trois autres vécurent jusqu'au 15 août 1749,

(1) Churchill, iv, 819.

qu'un vaisseau les retira de cet affreux séjour, où, pendant six ans ils réalisèrent, la situation et les expédiens du fameux Robinson Crusoé.

En 1633, sept matelots Hollandois se firent débarquer de bonne volonté sur la côte occidentale du Spitzberg, avec la résolution d'y passer l'hiver, et de faire leurs observations. Ils étoient pourvus de médicamens, et de toutes les provisions nécessaires à la vie; mais ils périrent tous du scorbut. L'année suivante sept autres infortunés se dévouèrent au même essai, et périrent de la même manière. De la première troupe, il paroît par leur journal que le dernier vivoit encore au 30 avril 1634; de la seconde, la vie du dernier survivant ne passa pas le 28 février 1635 (1). Cependant huit Anglois, délaissés dans le même pays par accident, en 1630, et dépourvus de tout, se formèrent une hutte avec quelques vieux débris, et furent trouvés en bonne santé au retour des vaisseaux en mai 1631 (2) : ainsi la force endurcie du Russe, et le courage vivace de l'Anglois,

(1) Churchill. Coll. ii, 415, 427.

(2) Le même, iv, 808.

bravèrent un climat, auquel ne put résister la constitution molle et phlegmatique du Hollandois

Oiseaux.

C'est une sorte de miracle que d'y rencontrer sur terre l'ortolan de neige, oiseau dont le bec, ainsi que dans les autres de ce genre, est formé pour vivre de graines, si rares en ce pays. La terre ne donne aucuns vers, l'air aucun insecte, et cependant ces oiseaux se trouvent par volées innombrables, principalement sur la glace, autour du Spitzberg. Comme il fait sa ponte de bonne heure, il se pourroit que les vieux et les jeunes eussent quitté la terre, et se fussent rassemblés sur la glace au tems de l'arrivée des vaisseaux.

De tous les oiseaux d'eau au pied fendu, l'alouette de mer est la seule qu'on y voie.

Des oiseaux au pied membraneux, le puffin, le pingouin, le guillemot fou, le guillemot noir, le plongeon du nord, le goëland couleur d'ivoire, le bourgmestre, le goëland arctique, le kutgeghef et la grande hirondelle de mer avec l'eider, composent la courte liste de la famille emplumée du Spitzberg. Tous les oiseaux nichent dans les crevasses des montagnes

fendues par la gelée, et se montrent dans ces régions dès le 16 mars et même avant.

Poissons.

La baleine est la reine de ces mers, et comme un tyran monstrueux, elle paroît avoir fait fuir d'épouvante toutes les autres espèces de poissons. Quelques gadus carbonarius ou charbonniers, et deux des espèces des sucets huileux, furent tout ce que prit le Lord Mulgrave, après plusieurs tentatives, soit à l'hameçon, soit au filet. Je ne peux m'imaginer que les rivages stériles, orageux et sans profondeur des régions du pôle reçoivent, comme on le croit vulgairement, les immenses bancs de harengs et de morues qui viennent annuellement chercher des mers plus méridionales. Leurs retraites doivent être dans les abymes profonds que j'ai décrits ci-dessus, où ils sont à l'abri des plus grandes tempêtes, et où ils jouissent probablement d'un fonds riche en plantes et en vermisseaux.

La baleine qui habite ces mers, et qui attire dans ces lieux le grand concours des vaisseaux, est de l'espèce commune. J'ai donné son histoire dans ma Zoologie Britannique; j'ajouterai seulement ici que pen-

dant le printemps ces animaux se tiennent près du Groenland et de l'île *Jean Mayen:* vers l'été ils se déplacent, et viennent se montrer dans les mers du Spitzberg. Le *Fin-Fish*, baleine à nageoires, est une autre espèce. Quand elle paroît, la baleine commune se retire; la *Beluga* ou baleine blanche, se voit ici dans l'été, et présage une pêche abondante.

Il y a fort peu d'insectes, de vers, de coquillages dans le Spitzberg (1).

---

(1) On y trouve le langoustin, la mouche de mer. Le cancer boréas, l'ampulla et le nugax, sont trois nouvelles espèces ajoutées à ce genre par le célèbre Navigateur (*). Des espèces de vers connues, on y trouve l'ascidia gelatinosa, l'ascidia rustica, lernea branchialis, le clio hélicina, le petit slime-fish de Martin, et le clio limacina, la mouche marine de may, du même, le sipunculus lendix, espèce nouvelle: les deux dernières, qu'on croit être la nourriture de la baleine commune y sont en grande abondance (**). La medusa capillata, l'asterias (ou étoile), papposa; asterias rubens, asterias pectinata, asterias ophiura, et asterias caput medusæ.

Parmi les coquillages, le chiton ruber, lapes tintinnabulum, mya truncata, mytilus rugosus, buccinum carinotum, nouvelle espèce, par Phips, turbo helicinus, du même. Serpula spirorbis, serpula triquetra, et sabella frustulosa, complettent la liste de cette classe.

Parmi les zoophytes, millepora polymorpha, millepora purnicosa, et un genre nouveau des plus curieux, découvert dans le voyage, nommé synoicum turgens, le flustra pilosa, le

(*) Phips, Voyage 190, etc. tab. XII.

(**) Le même, p. 194, 195.

Découverte du Spitzberg.

La priorité de la découverte de ces îles a été un grand sujet de dispute entre les Anglois et les Hollandois. Nous fondons notre réclamation sur la vue que Hugues Willoughby en eut, à ce qu'on prétend, dans son malheureux voyage; mais si ce qu'il vit à la latitude 72 n'étoit pas un épais brouillard, nous devons croire que c'étoit ou l'île de *Jean Mayen*, ou une partie du *Groenland* oriental. Le zèle absurde des compilateurs Anglois nomme Etienne *Boroughs* pour le second découvreur de ce pays en 1556; mais il est très-certain qu'il n'alla jamais au-delà de la lat. 70—42, et qu'il ne songeoit à d'autre recherche qu'à celle d'un passage à la rivière *Ob* (1). Le Spitzberg a été incontestablement découvert par le Hollandois Barentz, qui dans son troisième voyage en 1596, pour chercher le passage du nord-est, trouva une terre à la latitude 79 et demi, et

flustra membranacea, et pour conclusion, le curieux zoophyte, qui fournit le fossile nommé encrinite, le vorticella encrinus, gravé dans nos Transactions, vol. XLVIII, p. 305, et pris à la hauteur de cette côte, latitude 79. Deux ont été tirés de l'eau avec la ligne, à 236 brasses.

(1) Hackluyt. I, 274, 280.

jeta l'ancre dans une bonne rade, sur 18 brasses d'eau, il vogua ensuite jusqu'au 80, et trouva deux des îles dont le Spitzberg est composé (1). Embarrassé dans les glaces, il prit sa course au sud, et vint bientôt après faire naufrage sur la côte de la nouvelle Zemble ; mais les Anglois et les Hollandois suivirent sa trace ; et la pêche de la baleine, qui auparavant se faisoit principalement par les Biscayens dans la baie de St. Laurent, commença dans ces mers avec un grand succès. Grace à notre activité, on vit nos vaisseaux fréquenter ce lieu deux ans après sa découverte. Revenons à présent au Cap-Nord sur la côte du Finmark, et après avoir passé par les différentes places dont j'ai fait mention à l'article du Finmark, entrons dans un détroit borné par le Finmark Moscovite, composé de basses collines, et par la province plate de *Mesen*, à l'est.

Ce détroit nous conduit dans le *Bioele Mari*, ou *Mer Blanche*, qui proprement n'est qu'un golfe ; car ses eaux sont basses, son fond est rempli de limon, apporté par

(1) Trois Voyages au Nord, et par Gérard le Ver, p. 14, 15.

les grandes rivières qui s'y déchargent, et qui ne laissent presque aucune salure à ses eaux. C'étoit la mer de *Cwen* vue par *Octher*; mais elle avoit été oubliée depuis son siècle. La *Dwina*, ou *double rivière*, est la plus grande ; elle tire son nom de ce qu'elle est formée par la *Suchona* et la *Yug*, à une très-grande distance de son embouchure. Elle est navigable dans un très-long cours, et voiture les denrées des parties intérieures de l'empire à Archangel, ville située sur ses bords, à environ six milles de la mer. Elle s'est formée d'un château que bâtit Basilowitz II, pour protéger le commerce qui s'y formoit après la découverte de la mer Blanche par les Anglois. Les vaisseaux de toutes les nations se rendoient dans ce port, et il en venoit même de Venise. Ses exportations en 1655 montoient à la valeur de 330 mille livres sterlings (1). Pierre-le-Grand, occupé d'agrandir sa création, Pétersbourg, défendit tout commerce à Archangel, excepté avec les provinces voisines. Ses exportations de goudron étoient encore considérables; en 1730 elles montèrent à 40 mille lasts,

(1) Anderson, Dict. I, 97.

de

de 11 barils chacun (1). Durant l'hiver elle envoie à Pétersbourg de grandes quantités de nawaga, petite espèce de morue (2) à trois nageoires, toute gelée, comme Kola y fait passer des harengs dans le même état.

La mer Blanche est tous les hivers remplie de glace qui vient de l'océan Glacial, et qui amène avec elle le *Harp-seal*, espèce de phoque; la léporine, autre espèce, la fréquente durant l'été. Quiconque jettera les yeux sur les cartes des provinces situées entre cette mer et les golfes de Bothnie et de Finlande, remarquera beaucoup plus d'espace en lacs qu'en terre, et concevra toute la vraisemblance de l'opinion que la Scandinavie a été jadis une île. Aussitôt que ces détroits furent fermés, la mer Blanche perdit de sa profondeur; et si elle reste ouverte aujourd'hui, elle ne le doit qu'à la force de ses grandes rivières.

Au côté oriental de l'entrée du détroit, est l'île de *Kandinos*, dont ont souvent parlé nos premiers navigateurs dans leur

---

(1) Anderson, Dict. I, 328.

(2) Nov. Com. Petrop. XIV, 484, tab. XII. Sa longueur n'excède pas 11 pouces.

route à Waygatz, pour chercher un passage au nord-est. Entre cette île et la terre ferme il n'y a qu'un canal très-resserré : après qu'on a doublé le cap de Kandinos, la mer forme deux grandes baies. Une partie considérable du rivage de l'est se trouve composée de basses collines de sable (1).

Dans la baie la plus reculée, à la latitude 68, 30, se décharge par plusieurs bouches la vaste rivière *Peczora:* la ville dont elle a pris le nom étoit le lieu d'un grand commerce avant Pierre I. Des milliers de *Samoiedes* et autres sauvages s'y rendoient avec des plumes de gelinotes blanches et d'autres oiseaux, des zibelines, et les fourrures les plus précieuses, des peaux d'élans et d'autres bêtes fauves, de l'huile des *Walruses*, de la *beluga* ou baleine blanche, et de diverses sortes de poissons (2). Il s'y faisoit en 1611 une grande pêche de *beluga*. Plus de 50 bateaux, de 3 hommes chacun, étoient employés à les harponner (3). Un banc de sable à l'entrée de la rivière, la rend dangereuse. La marée n'y monte qu'à quatre pieds.

---

(1) Hackluyt, I, 277.

(2) Purchas, I, 546.

(3) Le même, 549.

Les côtes à l'est d'Archangel, jusqu'à la rivière d'*Ob*, sont habitées par les Samoïedes, race aussi naine que les Lapons, mais plus difforme, et infiniment plus brute. Leur nourriture sont les cadavres de chevaux ou d'autres animaux. Ils se servent du renne pour tirer leurs traîneaux, mais ils ne sont pas assez avisés pour le substituer à la vache, et user de son lait. Ce sont les vrais Hottentots du Nord.

A l'est de Peczora commence le continent de l'Asie (1).

---

(1) Voyez le volume II.

On a pu voir à la fin de la Préface, que durant l'impression de cette traduction, M. Pennant a publié un supplément à son Ouvrage.

Nous ajoutons à chacun des volumes, sous le titre *Additions*, ce qui, dans ce supplément, est relatif aux matières ou articles du premier Ouvrage, en indiquant, comme a fait l'Auteur, les pages auxquelles appartiennent les additions.

ADDITIONS.

Je vais rapporter ici le détail très-curieux d'une éruption volcanique en Islande, traduit du danois de M. Magnus Stephenson, et qui m'a été communiqué par mon ami l'ingénieux M. John Whitehurst.

Eruption de volcans en Islande.

Suite de l'article du volcan d'Hecla, p. 141.

Le premier de juin 1783, l'on ressentit dans la partie occidentale de la province de *Shaptarfiall* des secousses de tremblement de terre, qui ne firent qu'augmenter de plus en plus jusqu'au 11 du même mois. Elles devinrent si fortes que les habitans furent obligés d'abandonner leurs maisons, et de passer la nuit en plein champ sous des tentes. Pendant tout ce temps, on remarqua dans les parties inhabitées au nord du pays, une fumée ou vapeur continuelle qui s'élevoit de la terre. Il y eut trois éruptions volcaniques, dont la plus considérable étoit au nord-ouest : l'une éclata dans

le canton d'*Ulfarsdal*, un peu à l'est de la rivière *Skapta* ; les deux autres se formèrent un peu à l'ouest de la rivière *Hwerfisfliôt*. Ces troits jets de feu, après s'être considérablement élevés en l'air, se réunirent comme en un seul torrent, qui s'élança à une hauteur si prodigieuse, qu'on l'apercevoit à plus de 34 milles de distance (1); et jusqu'à plus de soixante milles à la ronde, tout le pays étoit sans cesse couvert d'une vapeur et d'une fumée épaisses, qu'il est impossible de décrire.

Le 8 de juin on fut assuré de la nature de ces éruptions, car ce jour-là le feu devint visible. Il étoit mêlé d'une quantité prodigieuse de soufre, de sable, de pierre-ponce et de cendres. Ces matières, lancées avec autant de force que de bruit, accompagné de tremblement de terre, furent répandues dans le voisinage du foyer des éruptions. Le vent, qui en ce moment

(1) Le lecteur observera que cette distance est exprimée en milles de Danemarck, dont douze font un degré; de sorte qu'un mille danois fait à peu-près cinq milles trois quarts d'Angleterre.

étoit très-fort, en dispersa une partie dans toute l'étendue du pays, et les porta à des distances considérables dans les champs, les villes et les villages. L'atmosphère entier étoit rempli de sable, de poussière et de soufre, qui formoient un brouillard épais, d'où résultoit une continuelle obscurité. La pierre-ponce sur-tout, qui tomboit dans les villages toute rouge et embrasée, y fit un dommage considérable. Il tomboit aussi en grande quantité avec ces pierres, une substance grasse, noire, et semblable à de la poix, tantôt en forme de petites boulettes, tantôt en forme d'anneaux ou de guirlandes. La chûte de ces substances ardentes fut accompagnée d'un dégât énorme, car elles détruisirent totalement toutes les productions végétales dont elles approchèrent.

Le troisième jour de cette désastreuse pluie, le feu devint très-visible; quelquefois il sortoit en un torrent continuel, d'autres fois en éclairs ou flammes qu'on apercevoit à la distance de trente ou quarante milles, accompagnés en même temps d'un bruit semblable à celui du tonnerre, ce qui continua durant tout l'été. Le jour même de la première éruption du feu, il tomba

dans tout ce voisinage une prodigieuse quantité de pluie, qui fit presque autant de ravage que le feu. En effet, cette grande abondance d'eau froide, qui couloit en larges ruisseaux sur un terrain brûlant, déchiroit la terre comme en grands gâteaux qu'elle entraînoit dans les lieux les plus bas. De plus, l'eau de cette pluie, en tombant à travers l'immense nuage de fumée qu'on a décrit plus haut, s'étoit fortement imprégnée de plusieurs espèces de sels, ainsi que de soufre, et avoit acquis une qualité si âcre et si vénéneuse, qu'elle causoit une douleur très-cuisante lorsqu'il en tomboit sur les mains ou sur le visage. A une plus grande distance du foyer de ce volcan, il régnoit une grande fraîcheur dans l'atmosphère; même il tomba dans quelques endroits tant de neige, qu'elle s'élevoit à environ trois pieds au-dessus du niveau du sol; et dans d'autres, une grande quantité de grêle, qui fit un tort considérable au bétail, et à tout ce qui se trouva hors des maisons. L'herbe et généralement tous les végétaux, déjà brûlés par la chaleur, le sable et la pierre-ponce, furent tout couverts d'une croûte épaisse formée de soufre et d'une espèce de suie. La grande

chaleur qui émanoit du torrent de feu, se mêlant à la grande quantité d'eau, causa dans l'air une vapeur si épaisse, que le soleil en fut obscurci ; il paroissoit d'une couleur de sang (1), et toute la face de la nature sembla changée. Ce désordre dura plusieurs jours ; le sable et les pierres-ponces détruisoient toutes les récoltes qui se trouvoient sur le sol, car en tombant elles brûloient à l'instant tout ce qu'elles touchoient. Tout le pays étoit ravagé, le bétail périssoit faute de nourriture, et ceux des habitans qui échappoient à un trépas soudain, s'enfuyant du théâtre affreux de ces désastres, se retiroient dans les autres parties du pays où ils pouvoient espérer quelque sureté, abandonnant tous leurs troupeaux et leurs biens aux outrages de deux élémens impétueux et déchaînés.

Au premier moment de l'éruption, il y eut une crue d'eau très-considérable dans la rivière *Skapta*, à l'est de laquelle on a déjà dit qu'un des jets de feu se trouvoit situé : on observa en même temps une semblable inondation dans la grande riviè-

(1) Dans ce même été, le soleil offrit un pareil aspect dans la Grande-Bretagne, et l'air fut de même obscurci dans la plus grande partie de notre île.

re *Piorsa*, qui se jette dans la mer un peu à l'est de la ville d'*Orebakke*, et dans laquelle la rivière *Tuna* se décharge, après avoir traversé une vaste étendue de pays stérile et inhabité.

Le onze de juin, la rivière *Skapta* se trouva totalement desséchée en moins de vingt-quatre heures, et le lendemain son lit fut rempli par un courant prodigieux de lave liquide, rouge et brûlante, qui s'y précipita, et qu'avoit déchargée l'éruption volcanique. Le lit de la Skapta est très-profond; il a de chaque côté de grands rochers et des bords élevés dans toute la longueur de son cours. Non-seulement ce profond canal fut rempli par le torrent de lave, mais elle se déborda, se répandit dans toute la vallée, couvrant et remplissant tous les terrains bas du voisinage, et n'ayant point d'issue suffisante pour s'écouler, s'éleva à une très-grande hauteur, au point qu'elle inonda tout le pays voisin, en s'insinuant entre les collines, et couvrant même quelques-unes des moins élevées. Les collines de ce pays ne forment point une chaîne longue et suivie; elles sont séparées et détachées les unes des autres, et il coule entre elles de

petits ruisseaux ; de sorte que loin de se borner à remplir la vallée où couloit la rivière Skapta, le torrent enflammé se répandit de chaque côté à une distance considérable, en se faisant jour entre ces collines, et couvrant d'un lac de feu tout le pays voisin. Ce lac, nourri et augmenté sans cesse et de plus en plus par les jets de lave, ne tarda pas à monter vers la partie supérieure du cours de la rivière, y inondant tous les terrains bas, et desséchant la rivière à mesure qu'il la remontoit, jusqu'à ce que le torrent de lave se trouva arrêté par le flanc de la colline où la rivière prend sa source.

Alors cette mer de lave s'éleva à une hauteur prodigieuse : elle couvrit tout le village de *Buland*, consuma l'église, les maisons, enfin tout ce qui se trouva sur son chemin. Ceux qui ont connu la situation de ce village, et combien l'emplacement en est élevé, ne concevront qu'avec le dernier étonnement qu'il ait pu être submergé. Deux fermes de la même paroisse de Buland, à environ un mille et demi au nord du village, furent également détruites, et il périt trois personnes dans chacune. Toute l'étendue de cette paroisse,

qui offroit un terrain supérieurement cultivé, est à présent entièrement ruinée. Cependant le lac de feu croissant toujours, et s'étendant en tout sens, submergea tout le pays sur une largeur de six milles.

Après avoir ainsi changé un vaste pays en une mer de feu, la lave s'étendit du côté du sud, et s'ouvrant passage par le lit de la rivière Skapta, qu'elle descendit en se précipitant avec la dernière impétuosité (d'autant plus que durant environ un mille elle se trouvoit resserrée dans un espace étroit entre les bords élevés dont on a parlé), elle arriva dans un lieu plus ouvert, où elle se répandit en furieux torrens, avec une rapidité et une force incroyables, s'étendant dès ce moment vers le sud, déchirant la surface de la terre, et entraînant sur ses flots des bois enflammés, et généralement tout ce qu'elle rencontroit : dans sa course elle ravagea encore une étendue considérable de pays. Partout où elle parvenoit, le sol étoit rompu et crevassé, et l'extrême chaleur en faisoit sortir une grande abondance de fumée et de vapeur long-temps avant qu'il fût atteint par le feu. Tout ce qui se trouvoit près

de l'extrémité du lac de feu étoit consumé ou liquéfié. Les choses restèrent dans cette situation depuis le 12 de juin jusqu'au 13 d'août. Alors ce lac formidable ne s'étendit plus, mais continua de brûler ; et lorsque quelque partie de sa surface, en se refroidissant, venoit à se former en croûte, cette croûte, bientôt rmopue par le feu qui étoit dessous, et tombant dans ce brâsier liquide, étoit roulée et agitée de côté et d'autre avec un bruit et un craquement prodigieux. Il se formoit aussi dans plusieurs parties de sa surface de petits jets de feu, ou au moins des ébullitions, qui continuèrent pendant un certain temps.

La rivière Skapta, dont nous avons tant parlé, est située au nord et au nord-ouest de la province de *Sidu ;* elle prend sa source au nord-est, et coulant d'abord vers l'ouesj, elle tourne ensuite au sud, et va se ejter dans la mer en se dirigeant au sud-est. La partie resserrée de son lit, dont nous avons fait mention, s'étend jusqu'à environ quatre milles de long sans interruption. Dans cette partie, le canal de la rivière a quelquefois 200 brasses de profondeur, (par exemple dans le voisinage de *Swartanup*, où elle coupe une colli-

ne) ailleurs 150, ailleurs 100, et de largeur, tantôt 100, tantôt 50, 40 et 30 brasses. Son cours y est par-tout fort rapide, quoiqu'il n'y ait point de cataracte considérable, ni de chûte plus forte que de deux pieds. Il y a dans d'autres parties de l'Islande d'autres canaux de rivière resserrés comme celui-là, mais c'est le plus grand et le plus considérable dans toutes ses dimensions. Ce canal fut rempli jusqu'au bord, et la lave se répandit de là sur le village de *Skarptardal*, consuma les maisons et tout ce qu'elle rencontra, et détruisit les bois et les pâturages : cet endroit est situé à l'est de la rivière, sur un terrain élevé. Alors le torrent s'avança au sud par le village qui se trouve à l'extrémité méridionale de la partie la plus étroite du canal, et s'étendit vers l'est en passant entre deux collines. Ce village fut aussi entièrement détruit avec tous ses pâturages et ses bois.

Le 12 de juin, la lave s'étant précipitée vers la partie resserrée du lit de la rivière, et ayant ainsi obtenu une issue, s'étendit en largeur vers le sud-ouest, jusqu'au côté oriental des montagnes de la province de *Skaptartunga*, ainsi qu'au côté ouest de

Sidu, et au sud-ouest de *Médalland* vers l'est. Dès le moment que la lave eut commencé d'inonder ce pays plat, et qu'elle se fut dégagée du canal étroit de la rivière, la hauteur perpendiculaire de ses côtés étoit de 70 brasses. S'avançant ensuite vers le sud, la lave détruisit l'église et la ville de *Skal*, et ravagea toutes les terres voisines : ce fut là qu'on entendit un bruit prodigieux, lorsque la lave se répandit sur les terres basses, et des éclats semblables au tonnerre y ont toujours continué depuis, jusqu'au 12 d'août. Le déluge de feu envahit ensuite le village de *Swinadalur*, dont la position, par rapport à *Skal*, est au sud-ouest, et l'ayant détruit par un coude qu'il fit, s'avança plus loin à l'ouest, et engloutit le village de *Hvammar*, situé sur un terrain assez élevé au côté occidental de la rivière. Mais avant que le feu eût atteint ces deux villages, l'un et l'autre avoient été inondés par l'eau de la rivière, détournée de son cours par l'obstruction qu'avoit causée la lave qui s'étoit emparée de son lit.

Cependant la lave, s'avançant sans relâche, submergea le village de *Nez*, avec tous les terrains qui en dépendent : de là

elle vint à *Villungar*, et, tournant plus au sud, s'approcha du village de *Leidvôlla*; mais, un peu au nord de ce dernier lieu, après avoir détruit une quantité considérable de prairies et de bois, elle entra dans la grande rivière *Kudafliôt*, par le côté oriental de laquelle elle dirigea sa course au sud, jusqu'à ce qu'elle fût descendue près du village de *Hraun*, où cette branche du torrent s'arrêta. Un peu au dessus de l'endroit où elle étoit entrée dans le lit de la *Kudafliôt*, la lave fit un nouveau coude qui s'étendit au sud-est, et arriva dans un lieu nommé *Eystribrun*, à l'est de *Hraun*. De la ville de *Skal*, dont nous venons de parler, la lave prit son cours vers l'est, et, courant par le côté d'une colline appelée *Holtfiâll*, détruisit le village de *Holts*, situé sur un beau terrain uni, et entouré de terres à blés et de pâturages très-riches. S'avançant ensuite vers l'est jusqu'à un village appelé *Héid*, elle détruisit beaucoup de bois et de prairies qui appartenoient à ce village, parvint au bas de la rivière Skapta, entre les deux hauteurs appelées *Heilderstapa* et *Dalbærstapa*, qui sont chacune d'un côté de la rivière, et détruisit les villages de *Hunkabække*, de *Holmur*, et de *Dalbear*.

Elle s'avança ensuite à l'est vers *Nyibear*, et s'arrêta à environ cent pas de ce village. Dans cette étendue du cours de la Skapta se trouve une fort grande cataracte, d'environ quatorze brasses de hauteur, où la chûte violente de la lave en jeta une partie de côté et d'autre à une distance très-considérable, avec les pierres qu'elle arrachoit. De Dalbear le torrent de lave se porta au sud, sur cette large étendue de pays appelée *Hrauns-melar*, et descendit toujours jusqu'à *Efristeins-myri*, le côté de la lave vers l'est passant par *Lutandahals*, *Lutandafit* et *Rofa*. Le feu fit un dégât considérable en passant sur ce pays ouvert, car c'étoient généralement de belles et riches prairies et d'excellens paturages. Le courant de lave s'avança à 30 brasses a l'ouest d'*Efristeins-myri*, et tombant dans le lit de la rivière *Steins-Myrifliôt*, l'une des plus larges de l'île, remplit toute la vallée entre *Efristeins-myri* et *Sydristeins-myri*, en dirigeant son cours vers l'est : ces deux villages sont totalement détruits, quoique le bord du torrent de feu n'en ait approché que de 100 brasses. De cet endroit, le principal corps de la lave se dirigea au sud-ouest, et vint au

au village appelé *Hnauser*, ce dernier toutefois ne fut pas détruit par le feu, mais inondé par les eaux des deux rivières *Steins-Myrifliôt* et *Fegdaquist*, que la lave avoit chassées de leur lit. Ce fut là que le torrent s'arrêta au sud; delà il suivit tout le chemin qu'il y a depuis *Eystibrun* dont on a déja parlé, et qui est au nord de *Stadarholt*, jusqu'à *Strandarholt*. Dans le voisinage de ces dernières places la lave détruisit cinq villages, dont voici les noms : *Holmasel*, avec son église; *Botna*, *Holma*, *Efrifliona*, et *Sydrifliôta*, outre beaucoup de blés et de pâturages, avec des bois et d'autres propriétés territoriales dépendantes de ces villages du côté du sud.

Les jets volcaniques continuant toujours de fournir une quantité énorme de lave fraîche, et tout passage vers le sud ou vers les terres basses se trouvant fermé, la lave s'étendit au nord et au nord-est sur une étendue de pays longue de huit milles, et large de six. Comme tout cet espace est stérile et inhabité, on n'y a point observé la marche du torrent de feu; tout ce qu'on en sait, c'est qu'il dessécha les rivières de *Tuna* et d'*Axafyrdi*. Les hautes collines

qui sont à l'est de *Hwerfisfliôt* empêchèrent la lave de se diriger plus avant vers l'est; car ces collines forment une chaîne continue de trois milles de long, dont la direction est du nord au sud. Il n'y eut alors d'autre issue pour la lave que le lit de la rivière *Hwerfisfliôt* : cette branche sortit du corps principal environ à un quart de mille au nord d'*Ytridatur* et d'*Eystridatur*, deux villages situés vis-à-vis l'un de l'autre de chaque côté de la rivière. Ainsi la lave coulant dans le lit de l'*Hwerfisfliôt* passa entre ces deux villages, ainsi qu'entre deux autres situés un mille plus bas, *Therna* et *Selialand*: entrant alors dans une plaine ouverte et unie, elle s'y étendit, et forma un petit lac de feu d'environ deux milles de long et d'un de large, dont la direction étoit du sud à l'ouest. Le seul dommage que fit cette branche fut de détruire les blés, les herbages et quelques bois; d'ailleurs aucun village n'en fut atteint. Elle s'arrêta le 16 d'août.

Il paroit donc, d'après tout ce tableau, que la plus grande étendue du terrain couvert de lave, et offrant l'apparence d'un lac de feu, étoit de quinze milles de long, et de sept de large, tout au plus. Le cours

entier de la lave, en comptant toute la partie au sud de *Buland*, avec toutes ses sinuosités du côté méridional, est long de plus de trente milles; mais on ne sait ce qu'il peut être du côté du nord, parce que personne n'ose encore courir le danger de s'approcher de cette partie-là. La hauteur perpendiculaire du bord du torrent est de 16 à 20 brasses, de sorte qu'il a couvert, non-seulement tous les villages qui se sont trouvés sur son chemin, mais encore plusieurs collines. Celles qui étoient trop hautes pour être submergées, il les a fondues, de sorte que la surface entière du pays étoit dans un état de fluidité, et formoit un lac de feu, dont la substance ressembloit à du métal fondu et rouge de chaleur.

Le nombre total des villages entièrement détruits, soit par le feu, ou par l'inondation des eaux déplacées de leur lit, est de vingt ou vingt-un. Environ trente-quatre ont reçu des dommages considérables, ayant eu leurs champs et leurs bois brûlés. Mais la plupart peuvent se fournir de nouveaux terrains dans leurs voisinages respectifs, et se faire ainsi un nouveau sol à cultiver. Outre les villages, il y a sept églises

paroissiales et deux chapelles de détruites. Deux cent-vingt personnes en tout ont péri par le feu, et vingt-une par l'eau. Douze rivières ont été desséchées. Ce sont *Tuna*, *Axafardi*, *Hwerfisfliôt*, *Skapta*, *Steinsmyrifliôt*, *Landa*, *Melquisl*, *Green-laekur*, *Tungu-laeker*, *Fedaquisl*, *Kararvikarsh-urdur*, et *Hraunsâ*.

Cette immense éruption de feu a été accompagnée de deux autres circonstances non moins prodigieuses. La mer a enfanté tout-à-coup deux îles. L'une s'est élevée au mois de février 1784, dans un endroit où auparavant l'eau avoit plus de 100 brasses de profondeur ; elle est située au sud-ouest de Reikianèse en Islande, environ à seize milles de distance de la grande île, et à huit milles à-peu-près de l'assemblage de petites îles appelé Gierfugla. Suivant les derniers détails qu'on en a reçus, cette île (qui est volcanique) a continué de brûler avec grande véhémence, et de jeter une quantité prodigieuse de pierre ponce, de sable, et d'autres matières semblables à celles que jettent les autres volcans. Elle a un peu plus d'un demi-mille de circonférence, et elle est au moins aussi haute que la montagne d'Esian

en Islande. L'autre île a été vomie par l'Océan à une plus grande distance de l'Islande ; elle en est au nord-ouest, et se trouve placée entre ce pays et le Groënland. Elle a, comme l'autre, brûlé jour et nuit sans interruption pendant un temps considérable ; elle est fort haute, et d'un plus grand circuit que la première.

Nous avons aussi été assurés de manière à n'en pas douter, en partie par des marins, et en partie par des lettres de Drontheim en Norwège, qu'avant l'éruption volcanique d'Islande, il y en avoit eu une très-remarquable dans les parties inhabitées du Groënland ; et que dans les parties septentrionales de la Norwège qui se trouvent vis-à-vis de cette contrée glaciale, le feu en avoit été très-longtemps visible. Ces détails ont été confirmés par une lettre d'Islande en date du 21 de septembre, portant que, lorsque le vent étoit nord, il étoit tombé une grande quantité de pierre ponce, de cendres et de soufre, sur les côtes septentrionales et occidentales de l'Islande, que cela avoit continué ainsi tout l'été, toutes les fois que le vent étoit venu de ce côté ; et que l'air étoit toujours

imprégné d'une très-forte odeur de soufre, et plein d'une fumée épaisse.

Mais pour revenir à l'Islande, depuis le premier moment où l'éruption a éclaté, l'atmosphère entière n'a cessé d'être chargée de fumée d'une odeur forte, et de vapeurs sulphureuses. Le soleil est quelquefois devenu totalement invisible, et lorsqu'on pouvoit le voir, il paroissoit d'une couleur rougeâtre ou sanglante. La plupart des pêcheries sont détruites; car les bancs, où se trouvoit d'ordinaire le poisson, sont tellement changés et bouleversés que les pêcheurs ne peuvent plus les reconnoître; la fumée d'ailleurs est trop épaisse pour leur permettre de s'écarter au loin en mer, car il n'y a pas moyen d'apercevoir aucun objet à une plus grande distance que cinquante brasses. L'eau des pluies, ne tombant qu'à travers cette fumée et cette vapeur, est tellement imprégnée de sel et de soufre, qu'elle détruit le poil des bestiaux, et corrode même leur peau. L'herbe, dans toute l'étendue de l'île, est tellement couverte de cette matière, tenant de la suie et de la poix, qu'on a décrite précédemment, que la plus grande partie en est détruite, et que ce qui en

reste est un poison assuré pour tous les bestiaux qui en mangent ; de sorte que ceux qui ont échappé au feu périssent à présent faute de nourriture, ou sont empoisonnés par les restes mal-sains des végétaux. Les habitans ne sont pas, à bien des égards, plus exempts de danger que les bestiaux : la qualité vénéneuse de la fumée et de la vapeur dont toute l'atmosphère est pleine a coûté la vie à un grand nombre ; sur-tout à des gens âgés, à ceux qui avoient de la foiblesse, ou quelque affection maladive de la poitrine ou du poumon.

Durant la chute de cette pluie âcre dont nous avons fait mention plus haut, on a observé qu'il est tombé à *Drontheim*, et dans d'autres endroits de la Norwège, ainsi qu'à *Faroe*, une quantité extraordinaire de pluie âcre et salée, si pénétrante qu'elle brûloit et dessèchoit entièrement les feuilles des arbres et tous les végétaux qu'elle atteignoit, et les faisoit ainsi périr. A Faroe, il est tombé une énorme quantité de cendres, de sable, de pierre ponce et de soufre, qui a couvert entièrement la surface de la terre par-tout où souffloit le vent qui venoit d'Islande. Observez que la distance entre les deux pays est au moins

de quatre-vingt milles. Des vaisseaux qui faisoient voile entre Copenhague et la Norwège ont fréquemment été couverts de cendres et de soufre qui s'attachoient aux voiles, aux mâts et aux ponts, qui demeuroient tout souillés d'une matière noire, semblable à de la poix. Dans beaucoup de parties de la Hollande, de l'Allemagne et d'autres pays du nord, on a observé dans l'air une vapeur soufrée accompagnée d'une fumée épaisse ; et, dans quelques endroits, il est tombé chaque nuit sur la terre une substance légère, de couleur grise, et qui, comme elle, produisoit une flamme bleuâtre lorsqu'on la jetoit dans le feu, a paru être évidemment de la nature du soufre. On observa, de plus, que dans les nuits où il tomboit une quantité quelconque de cette substance, il ne tomboit que peu ou point de rosée. Les mêmes effets continuèrent, du plus au moins, durant tous les mois de juillet, août et septembre.

Un détail plus particulier de ces phénomènes, et des périodes où on les observa, a été publié, dans le *Berlin advertiser*, n°. 96, 1783, et dans les numéros suivans. Dans quelques-uns de ces derniers se trou-

ve une relation très-exacte des deux îles sorties de la mer; mais je ne les ai point vus.

Je terminerai ce récit en vous donnant une liste chronologique de toutes les éruptions de volcans connues en Islande.

EPOQUES.		NOMS DES VOLCANS.
1.	La date en est perdue.	Ildborger-hraun.
2.	L'an 1000.	Thurrar-hraun.
3.	1004.	Heckla, pour la première fois.
4.	1029.	*Idem*, pour la seconde fois.
5.	1105.	*Idem.*
6.	1113.	*Idem.*
7.	1151.	Trolledynger.
8.	1157.	Heckla.
9.	1188.	Trolledynger,
10.	1206.	Heckla.
11.	1210.	Reikenèse.
12.	1219.	*Idem.*
13.	1222.	Heckla.
14.	1222.	Reikenèse.
15.	1223.	*Idem.*
16.	1225.	*Idem.*
17.	1226.	*Idem.*
18.	1237.	*Idem.*
19.	1240.	*Idem.*
20.	1245.	Soelheim-Jockul.
21.	1262.	*Idem.*
22.	1294.	Heckla.
23.	1300.	*Idem.*
24.	1311.	Roidekambe-field.
25.	1332.	Knappefelds Jockul.
26.	1340.	Heckla.
27.	1359.	Trolledynger.

EPOQUES.		NOMS DES VOLCANS.
28.	L'an 1362.	Kuappefelds Jockul.
29.	1366.	Lillehered.
30.	1374.	Heckla.
31.	1390.	*Idem.*
32.	1416.	Hofde-Jockul.
33.	1422.	Reikenèse.
34.	1436.	Heckla.
35.	1475.	Dans la partie septentrionale de l'île.
36.	1510.	Heckla.
37.	1554.	Au voisinage de l'Heckla.
38.	1587.	Thingvalla.
39.	1619.	Heckla.
40.	1625.	Myradalur.
41.	1636.	Heckla.
42.	1660.	Myrdals-Joekul.
43.	1693.	Heckla.
44.	1721.	Kattlegiàa.
45.	1725.	Leermicks, Hithoel et Bjarnaflaeg.
46	1725.	Krafte.
47.	1727.	Myrdal, Leermick et Hrossedall.
48.	1728.	Reiheklider et Myrvatn.
49.	1755.	Kattlegiàa.
50.	1766.	Du 15 avril au 7 septembre, Heckla.
51.	1771.	13 juin, durant 3 semaines. *Idem.*

Il paroît par la grande carte de l'Islande levée par ordre du Roi de Danemarck, et achevée en 1734 par l'ingénieur militaire Cnopf, que quelques *Jokkuls* ou montagnes à glace ont été englouties, à des époques fort éloignées, par des convulsions, de la terre. On en donne pour exemples

celles de *Breida-merkar* et de *Skeida,* dans *Shaftafield-Syssel.*

Il est probable que les grands *Vatns* ou lacs dont l'Islande abonde, auront été autrefois l'emplacement de ces montagnes ainsi enfoncées. L'ingénieux ami auquel je dois la traduction des détails précédens, en rappelle plusieurs exemples qui ont eu lieu dans d'autres parties du monde (1). Dans l'île dont je parle, le vaste lac de *Myvatn* a peut-être remplacé une de ces montagnes ; le fond en est entièrement formé de lave, divisée par de profondes crevasses, qui donnent un abri durant l'hiver à la grande quantité de truites, dont ce lac est rempli. Il étoit très-profond dans l'origine, mais il n'a plus que cinq brasses de profondeur ; parce qu'en 1728 il fut presque comblé par une éruption de la grande montagne Krafte ; le torrent de lave prit sa course vers *Myvatn*, et s'y précipita avec un bruit et un sifflement horribles. Ce phénomène dura deux ans, et ne cessa qu'en 1730, que la matière se trouva épuisée.

---

(1) Whitehurst, De la terre, deuxième édition, 71, 72.

Les montagnes d'Islande sont de deux genres; il y en a du genre primitif, et du genre postérieur. Les premières sont composées de couches placées l'une sur l'autre, ordinairement avec régularité, mais quelquefois avec confusion. Ces couches sont formées de différentes sortes de pierres, sans le moindre symptôme de feu. Il y en a de composées de diverses espèces de *saxum arenarium*, ou pierres de sable, de *petrosilex*, ou *chert*, (sorte de pierre à fusil) de pierre d'ardoise ou qui se divise en lames de diverses sortes de terres, de bols, et de stéatites; de différentes espèces de brèches ou pierres collées ensemble; de jaspes de différens genres; de spath réfringent, ou cristal d'Islande, comme on l'appelle communément; de spath rhomboïde commun; de calcédoines (stratifiées) et botryoïdes; de zéolites des plus belles espèces; de cristaux; de diverses autres substances qui n'ont aucun rapport aux volcans. Ces montagnes primitives sont les *Jokkuls* ou montagnes à glace, et sont supérieures aux autres en hauteur.

On compte que la plus élevée de toutes a un peu plus de mille brasses de haut.

C'est celle d'*Æsian*, ou *Rios*; composée de grands rochers irréguliers, couleur d'un gris sombre, entassés les uns sur les autres.

La hauteur centrale de celle d'*Enneberg* est de cinq cens brasses; celle de *Snæfiald Jokkul* est d'environ deux mille deux cent quatre-vingt-sept verges; celle de *Snæfialdnes*, ou promontoire de Snæfiald, est de trois à quatre cents brasses. *Thingsmanheide* et *Thorkskefiorde-heide*, sont des amas de rocs très-inégaux en hauteur; ceux qu'on a mesurés sont hauts de deux à trois cents brasses, d'autres vont jusqu'à cinq cents. Les deux *Eisberges* paroissent beaucoup plus hauts encore à la vue.

La montagne de *Hornstrand*, sur la côte septentrionale près du cap Nord, est très-haute; puisqu'elle a de trois à quatre cents brasses. Les superbes rocs de *Drango* forment des masses très-pittoresques, au nombre de sept, d'une forme pyramidale. Elles s'élèvent hors de la mer à une légère distance des roches escarpées qui la bordent dans cet endroit: quatre sont d'une hauteur démesurée, et offrent un coup d'œil des plus magnifiques.

Le *Snæfiald* est une montagne d'une

hauteur considérable ; sa partie extérieure est composée de vastes rochers entassés les uns sur les autres. Vers l'est commence le mont *Eisberge*, qui s'élève tout d'un coup à un point extrêmement haut. Plusieurs parties de cette montagne ont ressenti les effets du feu ; il y a de larges cavités dans quelques-unes des roches qu'il a liquéfiées. *Budaklettur*, roc situé à une des extrémités de cette montagne, est également volcanique, et l'on y trouve une vaste caverne tapissée de stalactites.

Solvahamar est le nom d'une suite effrayante de rocs volcaniques, entièrement composés de *scories* ou matières brûlées, et couverts d'oiseaux de mer pendant la saison. Il seroit sans fin de nommer tous les endroits qui y portent, sous diverses formes, des marques du feu, soit par des matières vitrifiées ou teintes d'un rouge vif, soit parce que le fond est noirci ou déchiré; ou les endroits dans lesquels on voit les traces du cours que le feu s'est frayé vers la mer par une pente douce durant plusieurs milles, et où les matières volcaniques endurcies sont demeurées en mémoire de ce redoutable phénomène.

Cette île produit la plupart des espèces

de lave qu'ont jetées les volcans des autres parties du globe ; l'espèce perforée d'un gris sombre, semblable à la *crapaudine* du Derbyshire ; l'agathe d'Islande, ou *pumex vitreus*, tant noire que verte. Quelques personnes ont conjecturé que cette dernière étoit le *lapis obsidianus* des anciens, dont ils faisoient des statues (1). La plus belle que j'aie jamais vue avoit été apportée de Vulcano sur la côte de Sicile, mais elle paroît très-peu propre pour la sculpture. On trouve également ici le *pumex Vulcani*, le *cinerarius*, et l'*arenaceus*. Outre le *Suturbrand*, on y trouve aussi du jais en quantité.

On trouve en différentes parties du pays certains minérais de fer ; et ce beau minérai de cuivre qu'on appelle *malachites* n'y est pas rare ; il a une surface verte naturellement polie et qui s'élève en bossettes. *Horrebow* parle d'argent natif; mais la richesse minérale de cette île sera probablement long-temps cachée. L'esclavage sous lequel gémissent les pauvres naturels du pays, les découragera à jamais de réaliser

(1) Pline, Hist. naturelle, liv. XXXVI, chap. XXVI.

une découverte dont d'autres recueilleroient le fruit.

On trouve près de *Myvatn* un lit de soufre, qui a depuis neuf pouces jusqu'à deux pieds d'épaisseur; il est en partie d'une couleur de citron, et en partie d'orange foncé. Immédiatement au-dessus de ce soufre est un lit de terre bleue; au-dessus de celui-là, un de terre vitriolique, qui tient aussi de l'alun; et au-dessous de la couche de soufre, une de *bol* rougeâtre. Ce soufre a été travaillé et affiné par la Compagnie de commerce de Copenhague. Les soufres demi-transparens, et, je crois, les vrais soufres naturels, sont inconnus en Islande.

On trouve dans plusieurs parties de l'Islande des *Basaltes* de diverses formes, ou à différens degrés de cristallisation, depuis les basaltes à surface crevassée jusqu'à ceux qui sont en forme régulière de colonne.

Ollaffen parle de *Hueravalle* comme de la plus surprenante collection d'eau bouillante, ou de jets d'eau, qu'il y ait dans l'île. Le gramen de montagne croît en abondance dans leur voisinage; et à peu de distance du *Hugel* brûlant, ou du tertre formé à l'entour d'un de ces jets d'eau,

est

est un lac dans lequel nageoient des cygnes, et un petit ruisseau où se trouvoient beaucoup de truites ; ainsi l'eau fraîche et l'eau bouillante sont près l'une de l'autre. A l'est et au sud sont des étendues considérables de *kiol-hraun*, ou de terrains couverts de grandes masses de lave. *Hueravalle* a pour étymologie le nom de *huerfwa*, qui signifie tourner en rond ; de là *wadirhwirfel*, un tourbillon de vent, et *wattanwirfel*, un tournant d'eau (1). Entre plusieurs sources qui sont près de *Skallholt*, et qu'on y appelle *quallen*, il y en a deux de fort remarquables : l'une est du côté occidental, et l'autre du côté de l'est : les Islandois s'en servent à faire bouillir leur lait et cuire leur viande, ainsi que pour le blanchissage et pour fouler les étoffes; ils les emploient même à ramollir les os desséchés des bœufs et des moutons.

L'auteur du *Speculum regale* (p. 146), a fait mention des fontaines brûlantes.

Le même auteur soutient avec force, que l'Hécla doit avoir l'honneur d'être le séjour des damnés, par préférence à l'Etna, ce qu'il prouve fort clairement, comme on va le voir, par les argumens suivans. » De flammis Ætnæis famâ percepi quòd

(1) *Jhre*, *Gloss. Sueogoth.* 395.

» admodùm furant; hæ vero et lignum com-
» burunt et terram. Jam in dialogo Sancti
» Gregorii perhibetur in Siciliâ, igneque
» ibidem ardente, pœnarum locum esse;
» in igne verò, qui in Islandiâ flagrat,
» multò majore verisimilitudine concludi
» posse reor, certum pœnarum locum esse.
» Ignis enim Siciliæ, cùm terram et li-
» gna consumat, vivas res sibi in alimen-
» tum convertit: lignum quippe vitam ha-
» bet, ut pote quòd crescat, virentiaque
» folia emittat, ac tandem mori incipiens,
» flaccescat et arescat; quamdiù autem
» viret, vivum dici meretur; et ubi flac-
» cescit, in extremis agere. Vitam autem
» terræ non de nihilo tribues, cùm insi-
» gnem fructuum copiam proferat, qui-
» bus decidentibus et putrefactis novos ite-
» rum fructus producit; neque minus ea-
» propter vivere dicenda est, quòd ex ip-
» sâ factæ sint omnes creaturæ corporeæ.
» Horum utrumque, lignum nempe et ter-
» ram, ignis Siciliæ comburit, iisque ali-
» tur. Ignis autem Islandiæ ligna terram-
» ve, quamvis in eum conjiciantur, *non*
» *comburit*; lapides autem et durissima sa-
» xa, ut suum alimentum consumit, iis-

» que nutritur non secus ac ignis com-
» munis aridis lignis. Nec tam dura cau-
» tes aut lapis invenitur, quin ceræ ad
» instar liquescant, ac deinde, pinguis
» olei more, flammam concipiant; ligna
» verò injecta dictus ignis exteriùs tantum
» adurit, penitùs nunquam consumit. *Ic-*
» *circo quoniam hic ignis inanimatis so-*
» *lùm creaturis*, cujusmodi lapides et saxa
» esse novimus, amat accendi, et rebus
» quæ a communi igne solent consumi,
» *nutriri recusat*, mortuus jure dici me-
» retur; ideoque de ipso, potius quàm
» aliis verisimiliter concluditur, quòd sit
» ignis infernalis, cùm mortuæ sint
» omnes res quas infernus habet. = Les
» flammes de l'Etna sont célèbres par
» leur violence; elles consument et le bois
» et la terre. On lit dans un dialogue de
» saint Grégoire, que le lieu des supplices
» des réprouvés est dans la Sicile, et dans
» le brasier de ses volcans; mais je crois
» qu'on peut placer avec beaucoup plus
» de vraisemblance le séjour des peines
» éternelles dans les feux souterrains de
» l'Islande. En effet, le feu de Sicile ne se
» nourrit que d'objets vivans, en consumant
» la terre et le bois. Le bois a vie, puis-

» qu'il croît, produit tous les ans des feuil-
» les vertes, languit enfin, sèche et meurt.
» Tant qu'il reverdit, on peut à bon droit
» l'appeler vivant, et, lorsqu'il se flé-
» trit, le regarder comme tirant à sa fin.
» Quant à la terre, on est bien fondé à lui
» attribuer la vie, puisqu'elle enfante sans
» cesse une quantité immense de fruits,
» auxquels elle en fait succéder de nou-
» veaux, lorsque les précédens tombent
» et se corrompent. Et une raison non moins
» forte de dire qu'elle vit, c'est que d'elle
» sont tirées toutes les créatures corpo-
» relles. Or le feu de Sicile consume l'une
» et l'autre de ces deux substances, le bois
» et la terre, et s'en nourrit. Qu'on les
» jette au contraire dans le feu d'Islande,
» elles n'y brûlent point, pendant que sa
» flamme consume les pierres et les ro-
» chers les plus durs, comme l'aliment qui
» lui est propre, et s'en entretient, tout
» de même que le feu commun s'entre-
» tient de bois sec. Le plus dur caillou s'y
» fond comme de la cire, et s'enflamme
» ensuite tel que de l'huile grasse; mais ce
» même feu ne fait que brûler extérieure-
» ment les bois qu'on y jette, et ne les
» consume jamais en entier. Ainsi, puis-

» que ce feu n'aime à s'entretenir que des
» objets inanimés, tels que nous savons être
» les pierres et les rochers, et refuse de
» se nourrir des choses que consume
» ordinairement le feu commun, c'est à
» bon droit qu'on peut l'appeler mort.
» C'est pourquoi l'on conclut avec vrai-
» semblance, que c'est plutôt ce feu que
» tout autre, qui est le feu infernal,
» puisque toutes les choses que contient
» l'enfer sont mortes. «

La pêche angloise de la merluche sur la côte d'Islande commence aujourd'hui à renaître. Environ une douzaine de vaisseaux sont récemment partis de l'île de Thanet pour cette pêche, et quelques-uns encore des autres parties de la grande-Bretagne. Ce sont ou des sloops ou des brigs, depuis cinquante jusqu'à quatre-vingt tonneaux de port. Un bateau à voile de treon (*lugsail boat*), tel que ceux qu'on emploie dans la pêche du hareng, partit d'Yarmouth la dernière saison, équippé comme il suit. L'équipage étoit composé de cinq hommes d'Yarmouth; on en prit cinq de plus aux Orcades. Ils ont douze lignes, chacune de cent vingt brasses de long, deux ou trois cents crocs, six cou-

teaux à couper les têtes (*heading knives*), douze propres à vider le poisson, et douze à le fendre. Ces vaisseaux chargent à Leith dix-huit tonnes de sel, sur le pied de trois tonnes pour chaque millier de poisson; six ou sept milliers formant la charge de chaque vaisseau de cette classe. Ils mettent en mer vers le milieu d'avril, reviennent par les Orcades pour y débarquer les hommes de ce pays, et rentrent dans leur port à la fin d'août ou au commencement de septembre.

Suivant Pythéas, l'Islande est à six jours de navigation de la grande-Bretagne. Un vaisseau d'Yarmouth mit, l'année dernière, précisément ce temps à son voyage des Orcades en Islande. On pourroit le faire en beaucoup moins de temps avec un vent favorable; mais les vents sont presque toujour variables aux environs des îles de Feroë.

Page 171.

La côte d'Embden est remarquable comme le lieu où commence la grande pêche du turbot, qui fournit les marchés de notre capitale. Elle commence avec le mois d'avril. Le poisson vient à terre du nord, et s'avance par progression vers le sud. Tout à la fin d'avril, les pêcheurs jettent

leurs longues lignes sur la côte d'Hollande, et vers la fin de mai ils vont sur les côtes de Flandre, où ils demeurent jusqu'à la fin d'août, temps auquel les turbots se portent au large, et où on les prend presque jusqu'au milieu de la mer du Nord. Ils s'étendent même jusqu'à nos côtes septentrionales, mais non pas en nombre suffisant pour encourager une pêcherie permanente. Les Hollandois tirent de nous pour cet objet des sommes considérables, qui font honneur à leur industrie; mais le produit de leurs pêcheries est concentré dans les mains d'un petit nombre de nos revendeurs, qui, à l'aide de ces bateaux appelés bateaux de provision, qu'on tient dans l'eau salée près de Gravesende, apportent au marché de Londres tout juste la quantité de poisson dont ils jugent qu'on aura besoin, et le tiennent par ce moyen à un haut prix, au grand détriment et des pauvres et des riches: on souffre que le reste soit détruit, et ce qui pourroit appaiser la faim des malheureux, est jeté à l'eau par de cruels et infames monopoleurs. C'est encore des Hollandois qu'on achette la plus grande partie des plies qui se vendent dans notre métropole. Les Anglois vont

chercher d'ordinaire ce poisson-là en mer; mais ce sont les Hollandois eux-mêmes qui apportent le turbot à Gravesend. On a calculé qu'ils en importent annuellement environ quatre-vingt mille dans toute la saison, qui dure depuis le mois d'avril jusqu'en août. Le poisson, dont le marché est fourni depuis novembre jusqu'en mars, vient alors par terre de Bath et de Bristol. On en pourra parler ci-après. Les Hollandois emploient à leur pêche environ cinquante vaisseaux, du port de soixante tonneaux l'un dans l'autre. Si l'acte proposé pour taxer le tonnage de ces vaisseaux eût passé au parlement, il auroit équivalu à une exclusion. Il y a grande raison de croire que nos propres côtes n'auroient pu fournir assez de turbots pour répondre aux besoins du luxe de notre temps; les marchés auroient été bien plus mal pourvus, et la facilité de monopoler infiniment augmentée par la diminution du nombre des pêcheurs. Néanmoins, toutes les mers sont ouvertes aux pêcheurs britanniques, et la loi des nations leur laisse le droit d'y pêcher. On peut se procurer en Angleterre même les amorces nécessaires, et pourvu qu'il y ait sur nos côtes une

quantité de poisson suffisante, et que nous sachions imiter l'économie et l'industrie des Hollandois, nous ne devons jamais craindre leur concurrence.

L'appât qui sert à prendre ces poissons, est la petite lamproie, indiquée dans la Zoologie britannique, vol. III, n°. 2, le *petromyzon fluviatilis* de Linnæus. Ce poisson est petit, mais d'une grande importance ou utilité; on en prend une quantité prodigieuse entre *Batter sea Reach* et les moulins de *Taplow*, dans un espace d'environ cinquante milles, et on le vend aux Hollandois pour la pêche de la merluche et leurs autres pêcheries: il en a été vendu à cet effet jusqu'à quatre cent mille dans une saison. Le prix étoit ci-devant de 40 shellings le millier; mais cette année les Hollandois en ont donné trois livres sterling, et les Anglois depuis cinq jusqu'à huit livres; c'est que les premiers avoient eu la prévoyance de faire un marché pour trois ans à un prix déterminé. Autrefois la Tamise en fournissait depuis un million jusqu'à douze cent mille tous les ans (1). On a fait en dernier lieu une

(1) Voyez ces détails et plusieurs autres fort curieux, dans les rapports des comités nommés pour nos pêcheries, 1786.

tentative en Parlement pour faire entièrement tomber la pêche du turbot dans des mains britanniques, en mettant un droit de dix shellings par tonneau sur tout vaisseau étranger qui importeroit du turbot dans la Grande-Bretagne ; mais ce plan se trouva fondé sur des motifs de pur égoïsme, et même sur une injustice nationale ; car on a vérifié que c'étoit sur les côtes de Hollande et de Flandre qu'on pêchoit, sans comparaison, la plus grande quantité de turbots. On suppose que les Hollandois importent annuellement de ces parages aux marchés de Londres, environ quatre-vingt mille de ces poissons.

Page 182. Il a été prouvé dans ce siècle par des expériences, que la mer Baltique a un contre-courant ainsi que le détroit de Gibraltar. Un habile marin, appartenant à une frégate angloise, s'étant avancé au milieu du canal dans une pinasse, fut emporté avec violence par le courant ; bientôt après il plongea dans la mer, à une certaine profondeur, un seau de cuir qui contenoit un gros boulet, ce qui arrêta le mouvement du bateau. Alors, faisant enfoncer le seau de plus en plus, il fut entraîné par

l'avant de sa pinasse contre le vent et contre le courant supérieur, qu'un vent vigoureux chassoit en ce moment à travers le Sund. Le courant d'en haut n'avoit pas plus de quatre à cinq pieds de profondeur, et plus on faisoit enfoncer avant le seau de cuir, plus le courant de dessous se trouvoit fort (1).

Les harengs fréquentèrent en égale abondance les rivages de Livonie et ceux de Courlande jusqu'en 1313, qu'ils s'approchèrent de ceux de Danemarck (2). Ils abandonnèrent la Baltique pour quelques siècles; mais en 1753, ils commencèrent à reparoître sur la côte de Suède, où on les prend entre les roches et les îles (jamais à la mer), depuis Gottenbourg jusqu'à *Stromstad*, dans un espace de trente-cinq lieues; mais au-delà on n'en trouve point, ni au nord, ni au sud. Dans les premiers temps de la pêcherie ils paroissoient vers la fin de juillet ou le commencement d'août, mais ils ont progressivement changé de saison, et depuis quelque temps on ne les voit guère avant le commencement de

(1) Hist. de Gibraltar de James, I, 233.

(2) Dict. comm. d'Anderson, I, 102, 152.

novembre ; ils ne sont pas non plus si gras que lorsqu'ils se montroient de bonne heure. En 1781, il fut exporté 136,649 barrils de harengs salés dans différentes parties de la Baltique et de la mer orientale, à Madère, aux Indes occidentales, en France et dans la Méditerranée, outre 14,542 barrils d'huile de hareng ; mais cette huile est d'une qualité très-inférieure à celle de l'huile de baleine ou de foie, (*liver oil*). Les Suédois envoyoient autrefois des quantités considérables de harengs à Cork d'où on les rembarquoit pour les Indes occidentales (1). Cette branche de commerce a totalement cessé. Il est possible que ces nouvelles pêcheries aient concouru avec d'autres causes à diminuer celles de la grande Bretagne. Au reste, j'apprends qu'à présent ce poisson capricieux commence à ne paroître dans la Baltique qu'en bien moindre quantité qu'à l'ordinaire.

Page 183. Mais la Suède l'emporte sur nous par le nombre de ses poissons d'eau douce. Outre la petite lamproie, et celle que nous appelons *pride-lamprey*, l'anguille, le bar-

(1) Troisième rapport du comité poue les pêcheries britanniques.

beau, le têtard (*bullhead*), la perche, la *ruffe*, le *stickle back* à trois épines et celui à dix épines, la *loche* ou *cobitis tænia* récemment découverte dans la *Trente*, la truite, le *char*, l'ombre, la *gwiniade*, le brochet, la carpe, la tanche, la brème, le *crucian*, le *rud*, le rouget, le *graining*, le *cyprinus dobula* (Lin. 528), et l'*able*, que le lecteur pourra trouver dans la Zoologie britannique ; elle a le sterlet, ou *acipenser ruthenus*, transporté du Wolga par Fréderic I, le *blennius raninus* ou *ahlkussa*, *perca lucioperca* ou *gioes*, le *cobitis fossilis*, le *silurus glanis* ou *mahl*, le plus grand des poissons d'eau douce ; le *salmo wimba*, le *salmo albula* ou *siickloeja*, le *cyprinus aspius* ou *asp*, le *cyprinus idus* ou *id*, le *cyprinus ballerus* ou *blicka*, *cyprinus grislagine* ou *staem*, *cyprinus wimba*, *cyprinus idbarus*, *cyprinus farenus* ou *faren*, *cyprinus cultratus* ou *shierknif*, *cyprinus biorkna* ou *bicorka* et le *cyprinus aphia* ou *mud*, se trouvent dans les lacs et rivières de la Suède, et sont décrits dans le *Fauna Suecica*. Leurs figures gravées se voient, pour la plupart, dans la superbe histoire des poissons de M. Bloch. La Suède n'a, il est vrai, ni

notre *samlet* ou petit saumon, ni le barbeau, ni le goujon, ni le chalot, le *graining*, et le *minnow*, qui sont tous en Angleterre. La carpe est un poisson naturalisé en Suède, et qui de plus y est souvent apporté vivant d'Allemagne.

Page 188. Environ cent cinquante ou deux cents marchands indiens de la province de Multan résident à Astracan depuis le commencement de ce siècle, et y font un grand commerce de pierres précieuses. Ils demeurent dans un vaste caravanserail de pierre. Lorsqu'il en meurt, ou que quelques-uns désirent de retourner dans leur pays, leur chef en envoie de nouveaux de l'Inde, choisis parmi les parens des premiers. Comme ils n'amènent point d'épouses de leur pays, ils entretiennent des femmes tartares pendant leurs résidence à Astracan, mais leur contrat avec elles n'est que pour la durée de leur séjour dans cette ville. C'est une belle race d'hommes, et ils sont très-estimés pour la droiture qu'ils mettent dans leur négoce.

Page 204. Le tournant ou gouffre appelé le *Maelstrom*, ne demeure tranquille qu'un quart d'heure à la marée haute, et autant à la basse. Ce n'est qu'alors que les pêcheurs

se hasardent à le passer. Son mouvement circulaire est d'une telle violence que jusqu'à une distance considérable tout ce qui en approche y est attiré et entraîné irrésistiblement au fond du gouffre, qui, après avoir retenu quelques heures les objets engloutis en vomit enfin les fragmens brisés. Des bateaux, des vaisseaux même ont péri de cette manière. L'on a vu aussi des baleines prises dans ce redoutable tourbillon; on assure que leurs violens efforts pour se délivrer de ce danger, et leurs lamentables mugissemens, sont au-dessus de toute description. Il est fort aisé aujourd'hui de rendre raison de ce phénomène. Sa situation est au milieu des îles de *Loeffort*, dans un canal étroit entre l'île de *Moskoe* et celle de *Ver*; l'eau y est profonde de trente-six à quarante brasses, mais elle l'est si peu du côté qui touche à l'île de *Ver*, qu'un vaisseau ne sauroit y trouver un passage sans danger de se briser sur les rochers. Tout le fond y est fort inégal s'élevant en spirales pierreuses, qui, à la marée basse, paroissent au dessus de la surface de l'eau. Au flux et au reflux, les flots roulent sur ces spirales avec une rapidité prodigieuse, et tournent à l'entour

d'elles avec un bruit égal à celui des plus grandes cataractes, de sorte qu'on peut en entendre le bruissement à plusieurs milles de distance (1). C'est ainsi que s'explique tout simplement cet objet merveilleux, que des physiciens avoient appelé le *nombril* de la mer, en supposant que c'étoit un abyme où les flots de la mer s'engouffroient, pour aller s'élancer, et reparoître dans le golfe de Bothnie.

Les lacs *Sig*, *Onda* et *Wigo* forment successivement une chaîne du lac Onéga à la mer Blanche. Le lac *Saima* coupe presqu'entièrement la Finlande du nord au sud ; son extrémité septentrionale n'est pas éloignée du lac *Onda*, et la méridionale touche presque au golfe de Finlande ; ce qui fait un espace de près de quarante milles suédois, ou de deux cent soixante milles d'Angleterre. Les bassins de ces lacs faisoient probablement autrefois partie du lit d'un détroit qui joignoit la mer Blanche à la mer Baltique.

Page 207, ligne 2. Du côté de l'ouest, *lisez*, vers le côté de l'ouest.

(1) *Torfæus*, Hist. Norveg. I, 94. Ph. Trans. LX. 42.

On

On suppose que le courant du golfe s'étend jusqu'aux bas fonds de Nantucket, qui sont éloignés de mille milles du golfe de Floride. Page 209.

Je dois faire remarquer, d'après le docteur Blagden (1), la différence singulière qu'il y a entre la chaleur de ce courant et celle de la mer qu'il traverse. Dans le mois d'avril, à 33 degrés de latitude nord, à 76 de longitude à l'ouest de Greenwich, et un peu au nord de Charlestown, la chaleur du courant se trouva plus forte au moins de six degrés que celle de l'eau en dehors du courant. D'après les observations faites sur cette chaleur, il paroit que la largeur de ce courant est d'environ vingt degrés, et qu'il conserve durant une aussi grande partie de son cours le point de chaleur qu'il acquiert dans la zône torride : ce qui prouve son étonnante rapidité. Les navigateurs qui ont occasion de traverser ce singulier courant, pourroient trouver une grande utilité à suivre ces remarques.

Je n'obmetrai pas que la *Laponie* possède tous les fruits qui sont indigènes de la *Grande Bretagne*, la groseille rouge, Page 212.

---

(1) Phil. Trans. LXXI, 334.

la fraise, la mûre de ronce, l'airelle, ou myrtille, la canneberge la bruyère à baies, ce qui met son climat sur un pied d'égalité avec le nôtre, du moins avant qu'on introduisît parmi nous des fruits exotiques. Nous pouvons, il est vrai, réclamer la grosse prunelle sauvage (*Puckering Sloe*), et la pomme sauvage, mais il n'y a pas de quoi nous enorgueillir beaucoup; au lieu que les Lapons peuvent se vanter de leur *ackermurie*, (*rubus arcticus*,) qui par le nectar de son jus, et sa force vraiment vineuse, a si souvent soutenu le grand Linnæus dans ses rudes voyages, à travers les deserts de ce pays. Ils peuvent se glorifier encore d'avoir donné à nos jardins l'agréable *angelica archangelica*, présent qu'on a prétendu que les anges avoient fait aux hommes, et qui en Laponie habite vulgairement les bords du moindre ruisseau, qui fait les délices des naturels du pays et leur sert de remède universel, et qui, lorsqu'on la conserve, paroit souvent comme un objet de luxe même dans nos desserts les plus somptueux.

Page 219. En parcourant ce globe d'un œil philosophique, on peut aisément observer dans quelle exacte proportion la suprême sa-

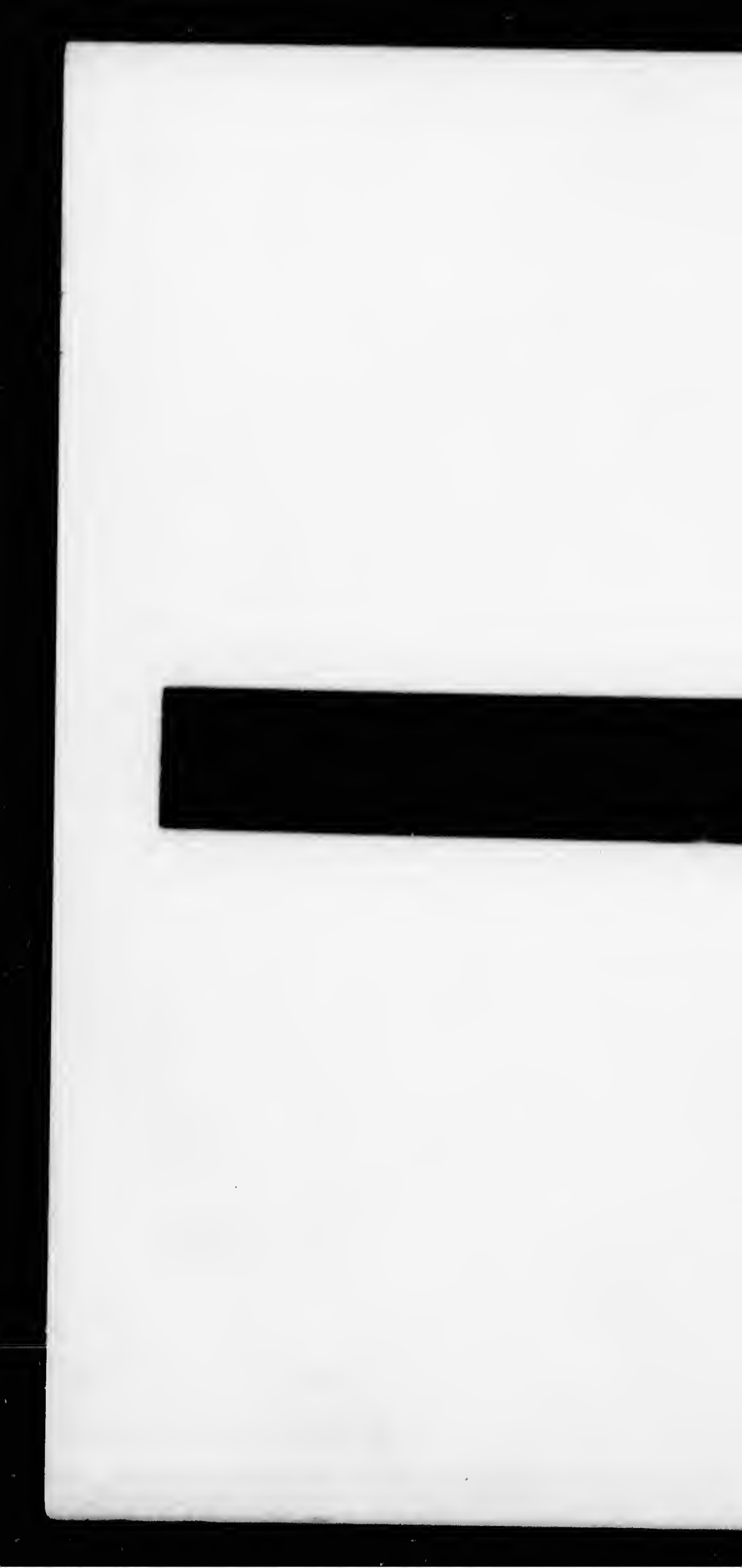
gesse de la providence a distribué aux habitans des différens climats les objets nécessaires à leurs besoins. Ceux des Européens qui étoient destinés à une vie active, et à aller aux découvertes, ainsi qu'à assujettir et civiliser des peuples éloignés à peine sortis de l'état de nature, elle leur a fourni et indiqué les moyens de transport nécessaires pour parvenir à un but si desirable. Dans des temps reculés, la plupart des nations du monde étoient sur un pied d'égalité; le canot servoit à la navigation des Bretons et des Gaulois alors barbares, comme il sert aujourd'hui aux Américains nouvellement découverts. A mesure que les lumières s'étendirent et que les arts se perfectionnèrent dans l'occident, le genre humain s'attacha de plus en plus à tirer parti de plusieurs ouvrages de la nature, souvent il en fit un mauvais usage dans des guerres excitées par l'orgueil. Le saule flexible recouvert de peaux, ou le tronc d'arbre grossièrement façonné en auge flottante, cessérent de contenter l'ambition louable et modérée du genre humain; nous ne pûmes souffrir plus longtemps que des vaisseaux appartenant à des nations lointaines, fournissent à nos besoins. Nous

aspirames à devenir nos propres voituriers; nous en cherchames les moyens dans nos forêts; et le chêne à cet effet sentit pour la première fois le tranchant de la hache. Le commerce et la guerre, conséquences de la richesse, augmentèrent le besoin de navires, et servirent d'aiguillon aux hommes pour porter la marine à sa dernière perfection. Cet art et ceux qui en dépendent s'étendirent partout où une race éclairèe habitoit l'Europe ; mais il est un point qui sépare la partie intelligente de l'espèce humaine, de la partie moins douée de raison. Les braves, les ingénieux Suédois et Norwégiens, nés pour les conquêtes, s'ils ne sont destinés aux grandes découvertes, ont pour voisins immédiats une race d'hommes, qui forment, pour ainsi dire, l'anneau qui joint la chaîne des créatures intellectuelles à celle des animaux brutes. Le Lapon, qui n'a que peu de besoins physiques, auxquels la forêt prochaine ou le lac dont il habite les bords peuvent seuls fournir, n'a affaire que de bouleau pour construire son canot, et de quelques autres chétifs matériaux pour son traîneau. Aussi trouvons-nous que toute espèce d'arbres, excepté le petit nombre

dont j'ai parlé, cesse avant que d'arriver à sa contrée engourdie. Le chêne, *quercus robur*, ne se trouve pas même en Suède au delà de 61 d. 30 m. de latitude. On le trouve plus au nord en Norwége, dans des cantons à portée de l'air de la mer, plus doux que celui de l'intérieur; il abonde d'ailleurs dans les provinces méridionales de l'un et l'autre Royaume. Les forêts de Scanie sont pleines d'excellent bois de charpente, tant chênes qu'autres arbres, à l'exception des pins et des sapins, ce qui donne à la surface de cette province tout-à-fait l'air de l'Angleterre. Il y a d'ailleurs peu de ces masses de granit, peu de ces forges de fer, qui, avec des bocages de pins, caractérisent généralement la face de la Suède. C'est en Scanie que sont placés les chantiers royaux de Carlescroon, siége de la marine de ce royaume, dans le voisinage des forêts qui en sont le principal soutien.

Le Frêne, *fraxinus excelsior*, ne se trouve pas plus haut qu'en Gestricie, ou que le 61e degré de latitude. En Norwège il est cultivé seulement jusqu'à Drontheim.

L'Orme, *ulmus campestris*, se trouve à peine au-delà de la Gestricie.



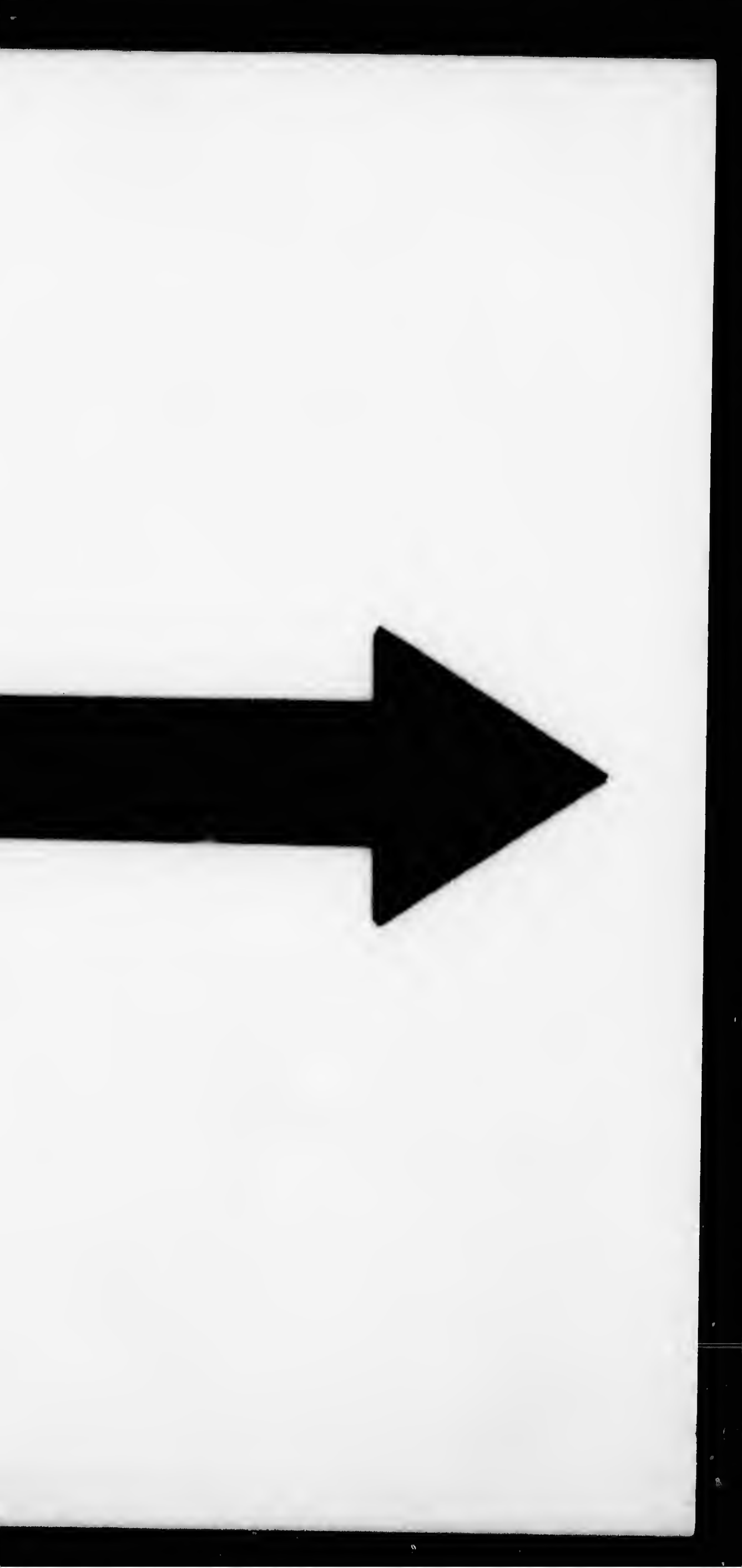
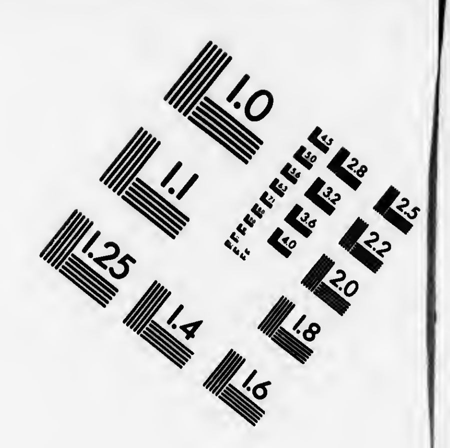
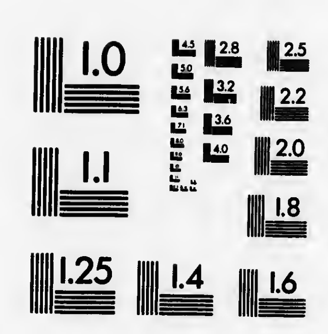
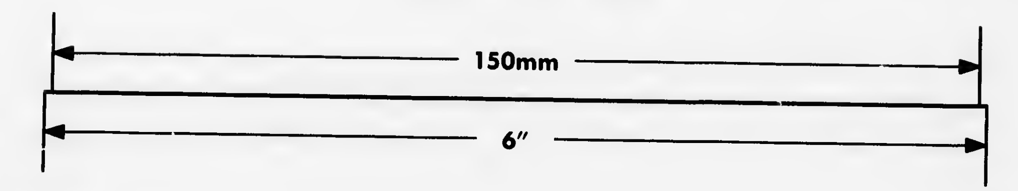


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









APPLIED IMAGE . Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989





Le Tilleul, *tilia Europæa*, est commun dans tout le midi de la Suède, mais il croit rarement vers le nord. On suppose que cet arbre n'est point indigène de la Grande Bretagne.

Le Hêtre, *fagus sylvatica*. Il y a de vastes forêts de cet arbre en Scanie et en Smolande; il s'en trouve par-tout dans la province de *Bahus*, mais rarement plus au nord, ou après le 59e degré de latitude. C'est cet arbre que César a prétendu, faute d'être bien informé, ne se point trouver dans notre île; pendant qu'on en trouve d'immenses bois naturels dans le Buckinghamshire, et dans d'autres comtés adjacens. Il n'est point indigène de nos comtés septentrionaux.

Le charme (*Hornbeam*), *carpinus betulus*, se trouve dans les forêts; il est commun en Scanie, mais plus rare en Smolande, surtout au-delà de Vexio, ou vers le cinquante-septième degré de latitude.

Le Tremble, *populus tremula*, se trouve par-tout dans ces contrées, depuis les plus hautes montagnes de la Laponie, jusqu'aux lieux les plus bas de la Scanie; les Lapons le nomment *supp.* Linnœus,

dans son *Flora Suecica*, renvoye à l'article qu'il croit en avoir donné dans son *Flora Laponica*; il l'a cependant oubliée dans cet admirable ouvrage. Les Rennes en aiment beaucoup la feuille verte, que l'on recueille souvent pour en nourrir en hyver le bétail, à qui l'on prépare encore en nourriture l'écorce de ce même arbre. On fait même en Norwége des feuilles et de l'écorce à-la-fois une espèce de thé qu'on y fait prendre aux veaux (1).

Le Peuplier blanc, *populus alba*, est répandu dans toute la Scanie, mais il n'en est point originaire; il y a été introduit assez récemment avec le peuplier noir, *populus nigra*, et supporte très-bien la rigueur de l'hyver en Uplande. Il est douteux que ces deux arbres soient indigènes en Ecosse.

L'Erable ou Sicomore, *acer pseudoplatanus*, se trouve dans les parties méridionales de la Suède, mais rarement sur la montagne *Hyka*, en Dalécarlie, l'une de ses provinces septentrionales. Il croît plus fréquemment en Romidale, et dans la Norwége méridionale; on le cul-

(1) Fl. Norveg. de Gunner, No. CXXXVII.

tive dans le canton de Drontheim. M. Ray le croit étranger à l'Angleterre.

Le petit Erable ou *Erable commun, acer campestre*, se trouve rarement à plus de deux milles Suédois de *Lund*. Peut-être n'est-ce pas un arbre naturel à la Suède. Le plus grand que j'aie jamais vu étoit chez M. le Duc d'Argyle, à Inverari.

Tous les arbres qu'on vient de nommer se trouvent dans quelque partie de la Grande-Bretagne, qui, en général, est plus heureusement favorisée de la nature pour la crue des arbres et des plantes, que le nord de la Suède. On ne peut imputer à blâme à aucune nation d'être en partie privée de l'influence du soleil: celles qui sont dans ce cas peuvent d'ailleurs se faire honneur d'une vigueur de corps et d'une profondeur d'intelligence, qui les mettent peut-être au-dessus de celles, sur lesquelles cet astre semble ne darder ses rayons que pour les énerver, et favoriser au milieu d'elles les progrès du luxe et de tous les excès qui peuvent les rendre encore plus foibles.

L'Ananas, ou *bromelia ananas*, a été introduite dans les serres en Suède, et on en a cueilli du fruit dans la terre du Baron de Geer, à Leufstad. Les pêchers, les pa-

vies et les abricotiers, sont tenus à couvert dans ce pays tant que l'hiver dure; mais malgré tout l'art qu'on y employe, les étrangers ne font pas grand cas de leurs fruits. Ce n'est que dans les parties méridionales qu'on cultive des pommiers, des poiriers, des pruniers et des cerisiers; encore ne portent-ils que des fruits de très-médiocre qualité, à l'exception des cerises. Tout cela réussit aussi fort mal en Ecosse : à Edinbourg même les nompareilles et les reinettes dorées ne mûrissent point sans l'aide d'un espalier bien exposé. J'ai cependant vu, vers le milieu d'août 1769, à *Castle-Braun* dans le Rossshire, à peu-près à 57 degrés 42 m. de latitude, des abricots de Turquie, des pavies couleur d'orange, et une petite pêche douce, en état de maturité contre un mur ordinaire : il est vrai qu'on y voyoit en même-temps d'autres pêches, d'autres pavies, et des.... (*green-gages*), qui étoient encore bien loin de cet état.

Quelque fameuse que soit l'Angleterre pour la quantité des pommes qu'elle produit, la consommation qu'elle en fait est si considérable, qu'elle en importe encore beaucoup de la Normandie, et même de

l'Amérique septentrionale. Les droits perçus à la Douane sur les pommes étrangères montèrent en 1785 à 565 liv. 16 shellings, sur le pied de deux shellings par boisseau; elles avoient manqué en Angleterre. Mais durant l'année précédente, remarquable par l'abondance de cette récolte en Angleterre, cette même taxe n'avoit produit que 278 l. 11 shellings.

Les fraises de bois sont le fruit le plus délicieux que produise la Suède, et elle en produit une abondance incroyable. Le célèbre Linnœus se débarassa pour plusieurs années d'un excès de goute en en mangeant copieusement.

Quant aux dons de Cérès, on peut dire que, sous la forme du froment, cette déesse les y répand d'une main fort économe, et cela seulement dans les provinces du sud. L'orge, plus abondant y est la nourriture générale des gens du peuple; dans les parties du pays voisines des montagnes, il n'y a que l'avoine qui parvienne à la maturité (1).

L'hiver commence en Suède avec ce qu'on appelle les *jarnnatter* ou *nuits de fer*, qui

(1) Amœn. Acad. III, 77.

passent rarement le nombre de trois ou quatre, et qui ont lieu, à la latitude d'Upsal, entre le 19 et le 31 d'août. Après ces nuits l'orge cesse de croître, et l'on ne laisse plus en pleine air les plantes qui ont besoin d'être enfermées dans les serres. Presque toutes les espèces d'oiseaux d'eau disparoissent en automme. En octobre l'ours, le bléreau, le hérisson, et la taupe, se retirent dans leurs quartiers d'hiver. Dans le même mois la glace commence à paroître. En novembre règne une alternative de neige, de glace, d'un dégel fort vilain, et de pluie. Les fossés sont remplis d'eau jusqu'au moment où la neige prend solidement possession du sol; alors l'hiver règne plusieurs mois sans interruption. Du 20 au 28 Février sont les jours d'acier; alors la glace des lacs se fend dans toute leur longueur, la charpente des maisons éclatte avec grand bruit, et il jaillit de la fiente des chevaux des particules glacées à un pied de haut. En mars commence un printemps peu agréable : la neige fond insensiblement et coule le long des murs, la glace se détache des pierres, et les colines commencent à reprendre leur couleur naturelle. Au mois d'avril, l'eau des neiges fondues inonde

tout le pays, les rivières dégelées reprennent leur cours, et charient des glaces avec rapidité. Diverses espèces d'oiseaux reparoissent; la vue des épis de bled annonce qu'il n'y a plus de forte gelée à craindre, excepté durant quelques nuits du mois de mai, appellées *nuits de plomb*. Cette dernière époque passée, on est en plein été, et le retour des oiseaux est complet. En juin sont les *nuits de bronze*, qui, ainsi que celles *de plomb*, arrivent en Suède huit jours après que la Laponie les a ressenties, à la fonte de ses neiges. Telles sont les révolutions de l'année Suédoise.

Page 243. Parmi les *Lithophytes* est ce beau madrepore ou corail appellé *madrepora pertusa*, act. *nidr.* IV, tab. II, fig. 1, la *Lisis hippuris*, tab. IV, fig. 8. La *gorgonia, Lepadifera*; II, tab, IX, fig. 2. *Gorgonia placomus*, III, tab. I, fig. I. Cette dernière parvient à une grosseur considérable. Une autre espèce de *gorgonia* avec des branches cylindriques fort déliées, qu'on voit représentée dans les act. nidr. II, tab. IX, fig. 1. L'énorme *alcyonium arboreum*, IV, tab XI, fig. 1, et quelques autres espèces que m'a envoyées le feu Evêque *Pontoppidan*,

toutes tirées des mers de Norwége, et dans lesquelles une infinité d'animaux marins ont leur demeure. Ce fut dans un de ces lithophytes que je fis la première découverte d'une *concha anomia* dans son état frais, que Linnœus appelle *anomia retusa*, vol. 1, p. 1151, n°. 225.

Entre les animaux que Linnœus appelle *vers*, se trouve le *pennatulus mirabilis*, Faun. Suec. N°. 2261; et un très-singulier *echinus* à longue épine avec un petit corps qui a eté gravé par le digne mais crédule prélat que je viens de nommer. En qualité de membre de la Société royale de Drontheim en Norwége, je désirerois que mes confrères fussent animés à porter une attention convenable aux merveilles qui les environnent, et qu'ils formâssent un *museum* local, destiné aux seules productions du vaste royaume qu'ils habitent.

Les fruits exotiques jettés sur les côtes de Norwége, et que je n'ai point décrits dans mon voyage aux Hébrides, sont ceux que je vais nommer :

Des siliques de la *cassia fistulosa*.

La noix en forme de rognon de l'*anacardium occidentale*.

Du fruit de la *cucurbita lagenaria*, de *pisidia erythrina*, et du *cocos nucifera*.

Page 247. Le détail des poissons de la mer de Norwége peut-être enrichi de ce qui suit.

Parmi les poissons qui ont jusqu'ici évité nos rivages, sont la *rava claiata*, Muller, N°. 209; *squalus spinax*, N°. 312, dont la longueur est depuis vingt pouces jusqu'à trois pieds; le dos en est couleur de pourpre, et le ventre plat et noir : il se trouve dans les vallées fangeuses de la mer, de cent ou de deux cents brasses de profondeur, à la hauteur de Christiansand. *Squalus centrina*, 313, qui s'étend jusques dans la Méditerrannée, c'est le *pesce porco* des Italiens. La *chimœra monstrosa*, 320, poisson très-singulier Le *syngnathus typhle*, et l'*œquoreus* 324, 325. Le *regalecus glesve, sild-kong,* ou roi des harengs, 325; Ascan. Icon. tab XI, trouvé aux environs de *Glœsver*, près de Bergen, poisson très-extraordinaire en forme d'anguille, de dix à onze pieds de longueur. Il a une nageoire dorsale qui s'étend tout le long de son dos, et s'unit avec celle de la queue; ses nageoires pectorales sont en forme de fil, et leurs extrémités en forme ovale ; elles ont un tiers de la longueur du corps. Le

gadus brome, 341, est long de deux à trois pieds : c'est un objet de commerce fréquent sur toute la côte. *Gadus dipterygius*, ou *byrke lang*, 346. *Blennius raninus*, et *fuscus*, 359 : 360. *Echineis remora*, 361, qui s'étend jusqu'aux indes orientales et occidentales. *Coryphœna novacula*, 362, commune à ces mers et à la Méditerranée. *Coryphœna rupestris*, 363, qui a aussi été prise près de Gibraltar. *Gobius jozo*, 365, *Pleuronectes cynoglossus*, *limanda*, et *linguatula*, 372, 375, 377. *sparus erythrinus*, 380. *Labrus suillus*, 381. *Perca-norvegica*, 390, Ascan. Icon. tab. XVI; c'est une espèce rouge, très-grasse et fort nourrissante, particulière aux *norden fields*, et qui croît jusqu'à deux pieds et demi de long; *perca lucioperca*, 391; c'est un poisson des lacs. *Scomber pelagicus*, 398, Lin. 495, lequel peut-être se trouve même à la Jamaique. *Silurus azotus*, 404; le *sækat* des Norwégiens, Pontoppidan II, tab. IV p. 150; Catesby II, p. 23: enfin le *salmo arcticus*, ou *capelan*, dont l'espèce abonde si fort aux environs de Terreneuve.

Le *salmo silus* ou *sil*, 418; Ascan. Icon. tab. XXIV, est la seule espèce de saumon

qui ne quitte jamais la mer : c'est un excellent manger, mais rempli d'arêtes. L'espèce en est rare, et croît jusqu'à deux pieds de long; sa couleur est d'un brun pâle sur le dos, le ventre et les côtés argentés. Le *salmo kulmund*, Ascan. Icon. XXIII, ne se prend que dans la rivière *Randsfiord* : il parvient à deux pieds de longueur; sa couleur est pourpre tachetée d'argent, et de petites taches noires : bien différent des autres poissons du genre des truites, il ne quitte jamais son poste.

La morue dans ces mers pèse jusqu'à cinquante livres; elle acquiert depuis deux jusqu'à quatre pieds de longueur : on s'est assuré qu'un seul ovaire de ces poissons pesoit quatorze livres, et qu'il contenoit neuf millions d'œufs : ainsi nous n'avons pas à craindre d'en épuiser jamais l'espèce. On envoye tous les ans en France des cargaisons entières de leur frai.

Page 252. La côte de Finmark est bordée, dans une étendue considérable, d'une chaîne d'îles semblable à celle qui borde la Norwége.

Page 289. Le lord Mulgrave a fait les remarques suivantes au sujet de la température de l'air du *Spitzberg* en été. Le 20 juillet à

midi

midi, à 80 d. 30 m. de latitude, et 3 d. 26 m. de longitude, le mercure étoit à 37 degrés, et à minuit à 33 d. et demi. A la latitude de 80 d. 37 m. il étoit à midi à 48 degrés. A 80 d. 4 m. de latitude, et 2 d. 12 m. de longitude, il étoit, le 16 juillet à midi, à 49 degrés, et le même jour à minuit à 48. C'est le plus grand degré de chaleur qu'on ait senti dans cette contrée arctique durant le voyage.

On trouve aussi au *Spitzberg* du charbon de terre, ce qui donna à sept hommes, qu'on y laissa par accident, le moyen de supporter la rigueur de l'hiver.

Dans l'énumération, ajoutez, au-dessous des *Orcades*: Page 290.

	Parfaits.	Imparfaits.	TOTAL.
La Hollande en a	809	275	= 1084.

Avant de quitter le Spitzberg, j'ajouterai qu'au sud de l'île des Etats, à la distance d'environ dix lieues, se trouve l'île *Hope* ou de l'*Espérance*. Cette île est d'une forme singulière; elle a neuf lieues de long sur un demi-mille seulement de largeur. Elle est partagée en cinq montagnes très-élevées, dont la hauteur, depuis le nord-est, dimi- Page 305.

nue par gradation (1). Il y a un bon mouillage au nord; l'eau y est profonde de vingt brasses. Du côté du sud le fond est plein de roches, et jusqu'à une certaine distance à l'est et à l'ouest, la mer a peu de profondeur. A l'extrémité nord-est se trouve une caverne qui sert de repaire aux vaches-marines ou *walruses*, et à des multitudes de mouettes et autres oiseaux de mer, qui obscurcissent l'air de leur nombre.

La Dwina est praticable jusqu'à une grande distance, même jusqu'à Wologda; ce qui fait par eau mille verstes, ou environ six cent soixante-six milles. Les îles de *Podesemskoe* forment le *Delta* de cette grande rivière. On peut approcher de la cité d'Archangel par deux canaux, l'un à l'est et l'autre à l'ouest, chacun de plus de trente milles de long; leur profondeur est depuis trois jusqu'à huit brasses. La cité est placée sur les bords du canal oriental. Les îles sont séparées les unes des autres par un détroit fort resserré, parallèle aux grands canaux, et qui les partage tout juste par le milieu. Des *lodies*, petits bâtimens Russes, peuvent y passer; le *Pilote du*

(1) Pilote septentrional, page 59.

Nord assure même qu'il y passe de plus forts vaisseaux.

Encore dans l'année 1784, il partit cent vingt vaisseaux du port d'Archangel.

Du cap Nord la côte de Finlande court à l'est. *North-kyn* ou la pointe du nord est un promotoire remarquable. Entre ces deux caps sont les *Trois-sœurs*, rochers coniques d'une apparence bizarre. De là à la baie de *Tana* la terre est haute et escarpée, et la côte parfaitement sûre. La rivière Tana tombe dans le fond de la baie avec un bruit prodigieux, et y forme une cataracte superbe. Ainsi que l'*Alten*, elle a sa source bien avant dans la Laponie, et ne se décharge dans la baie qu'après un long cours à travers des montagnes élevées et des marécages. Parmi les rivières moins considérables qui s'y déchargent, quelques-unes ont été fameuses pour leurs castors et leurs perles. C'est pourquoi cette rivière, en 1651, fut remise au soin particulier des Lapons. La *Tana* est d'ailleurs la plus célèbre de tout le nord pour ses saumons; on les distingue à leur courte grosseur, et à la rare excellence de leur chair. La pêche en commence de bonne heure au printemps, et les lois de Norwège

obligent à la finir quatorze jours après la fête de saint Jean-Baptiste.

A l'est de cette forteresse est l'île de *Wardoe*, remarquable par une forteresse la plus septentrionale du monde entier, bâtie à l'extrémité du *Finmark* ou Finlande Norwégienne, et si ancienne que l'époque de sa construction est inconnue. Elle commande un beau port, et fut probablement construite pour protéger le commerce de la pêche, car c'est le seul objet qu'elle pouvoit avoir dans ces lieux éloignés. Il s'est élevé dans le voisinage du fort environ trois cents cabanes norwégiennes, habitées par des pêcheurs. Au-delà du promotoire de *Domesness*, voisin de Wardoe, la mer tourne vers l'ouest, et forme une profonde baie. La rivière *Pæs* sert de limite entre la domination norwégienne et la domination Moscovite. L'île de *Kegor*, ou des Pêcheurs, s'étend le long de la côte, un peu à l'est de l'embouchure de la *Pæs*. On observe à la hauteur de cette île une mer vaste et profonde, qui s'élève également par les vents du nord-ouest et par ceux du nord-est. Remarquez que depuis le cap Nord la côte tire vers le sud jusqu'à l'extrémité de la mer Blanche; la hau-

teur des collines diminue par degrés, et le nombre des îles s'éclaircit. La grande rivière de *Kola* se découvre un peu à l'est de *Kegor*; elle a environ un mille de large près de la ville de Kola, située à plus de sept lieues au dessus de son embouchure. Il y a environ deux siècles que cette ville étoit remarquable par un nombreux concours d'Anglois et de Hollandois, qui y faisoient un grand commerce de saumon et d'huile de poisson (1). On extrait cette huile du foie des requins, tels que le *brugde*, le *haa-mer* ou requin qui se tient au soleil, Br. Zool. III, n°. 41; le *haa skiærdin* ou requin blanc, Br. Zool. III, n°. 42; et le *haa-brand* ou requin bleu, n°. 43. On s'est long-temps attaché, dans cette vue, à la pêche de toutes ces espèces de requins (2), qui se faisoit principalement en hiver par les naturels du pays. La morue, les............(*holibuts*), et la plupart des bons poissons de la mer d'Allemagne abondent jusque dans cette latitude élevée; on a découvert même que le thon venoit

---

(1) *Hackluyt*, I. 416.

(2) *Torfæt*, *Hist. Norveg.* I, 99. *Muller, Zool. Dan.* n°. 315, 316, 318.

dans ces mers glacées poursuivre le maquereau (1). Un peu à l'est de Kola est la petite île de Kilduyn ; plus avant se trouvent les *Sem-ostrowow*, ou les Sept-îles; et à peu de distance de ces dernières, la rivière *Arzina*, mémorable par la triste fin de notre illustre compatriote sir Hugues Willoughby, parti de Ratcliff en mai 1553, pour le premier voyage qui eut pour objet la *découverte par mer*, et par le nord-est, de la Moscovie, d'un pays alors presque inconnu au reste de l'Europe. En août il fut séparé, dans cette latitude septentrionale, de ses co-navigateurs, et jeté par la tempête sur ces côtes, ou quelques pêcheurs russes trouvèrent, le printemps suivant, son cadavre gelé, avec ceux de tout son équipage dans le même état. Plus heureux que lui, Richard Chancellor, capitaine et pilote major qui commandoit le second vaisseau à ses ordres, continua son voyage, et renouvela la découverte de la mer Blanche, ou baie de Saint-Nicolas, qu'on avoit totalement perdu de vue depuis le temps d'Octher. Les circonstances qui accompagnèrent son arrivée en Russie ressemblent exacte-

---

(1) *Leems Lapm.* 326. Pontopp. II, 153.

ment à celles de la première découverte de l'Amérique. Les manières sauvages des habitans le frappèrent d'étonnement. Ils ne furent pas de leur côté moins émerveillés de la grandeur de son vaisseau ; ils tombèrent à ses pieds qu'ils vouloient baiser. Ils ne le quittèrent que pour aller répandre au loin, » qu'il venoit d'arriver des hommes « d'une race étrangère, singulièrement « doux et affables. « Il visita en traîneau la Cour du Czar Basilowitz II, qui se tenoit alors à Moscow, et jeta pour une longue suite d'années les fondemens d'un commerce immense avec ce pays-là, commerce qui fut poussé depuis jusqu'en Perse, contrée encore plus reculée, et qui n'avoit pas été l'objet de ce voyage.

Il est assez singulier qu'on ait conservé si peu de détails sur un personnage aussi illustre que Sir Hugues Willoughby. Il paroît qu'il étoit fils de Sir Henri Willoughby, Chevalier Baronnet, par sa troisième femme Hélène, fille de Jean Egerton, Ecuyer, de Wrine-Hall en Cheshire. Sir Hugues épousa Jeanne, fille de Sir Nicolas Strelley, Chevalier de Strelley dans le comté de Nottingham : il en eut un fils nommé Henri, sur lequel je n'ai découvert aucun

détail. Ils tiroient leur origine de Riseley dans le Comté de Derby; et Sir Hugues est qualifié par Camden, *Willoughby de Riseley*. Thornton ajoute ce même titre au nom d'un de ses ancêtres, du même nom de baptême que lui, et qui mourut en 1491. Ils transférèrent leur résidence à Wollaton en Nottinghamshire, l'illustre et vénérable demeure du lord Middleton, auquel elle a été acquise par le mariage de son ancêtre Sir Perceval Willoughby, avec Brigitt fille et unique héritière de Sir François Willoughby, chef de cette entreprise. On y peut voir le portrait du célèbre Sir Hugues: il est représenté en pied, portant de très-longues culottes, selon le costume de son temps, dans une chambre tapissée de velours, avec une table couverte de velours, et un riche tapis. Sa maigre figure fait dire au domestique qui le montre aux curieux, qu'on l'a peint dans l'état où il étoit lorsqu'il fut trouvé mort de faim et de froid; et ce rapport trivial est tout ce qui reste d'un si grand nom!

FIN.

de Riseley
Sir Hugues
oughby de
me titre au
même nom
mourut en
ence à Wol-
illustre et
Middleton,
le mariage
illoughby,
héritière de
f de cette
e portrait
représenté
es culottes,
, dans une
avec une
riche tapis.
domestique
on l'a peint
fut trouvé
ce rapport
n si grand

